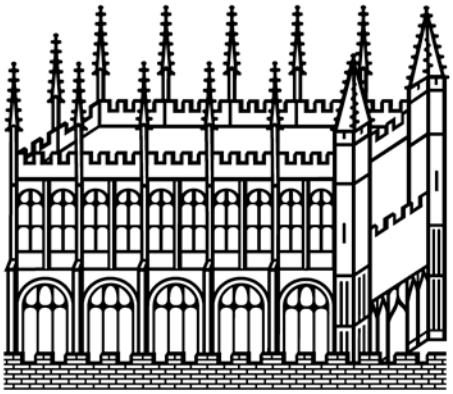


Bodleian Libraries

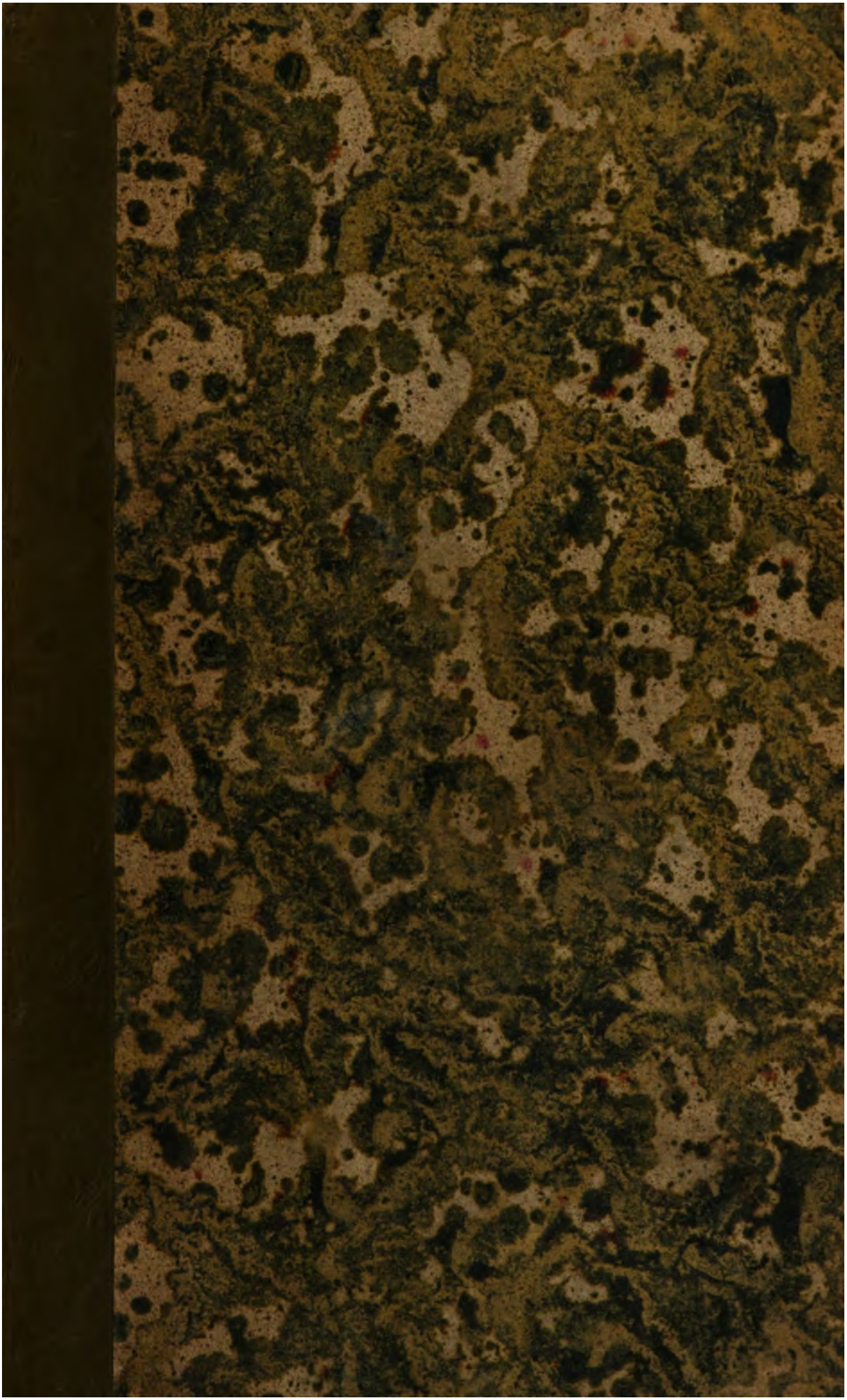
UNIVERSITY OF OXFORD

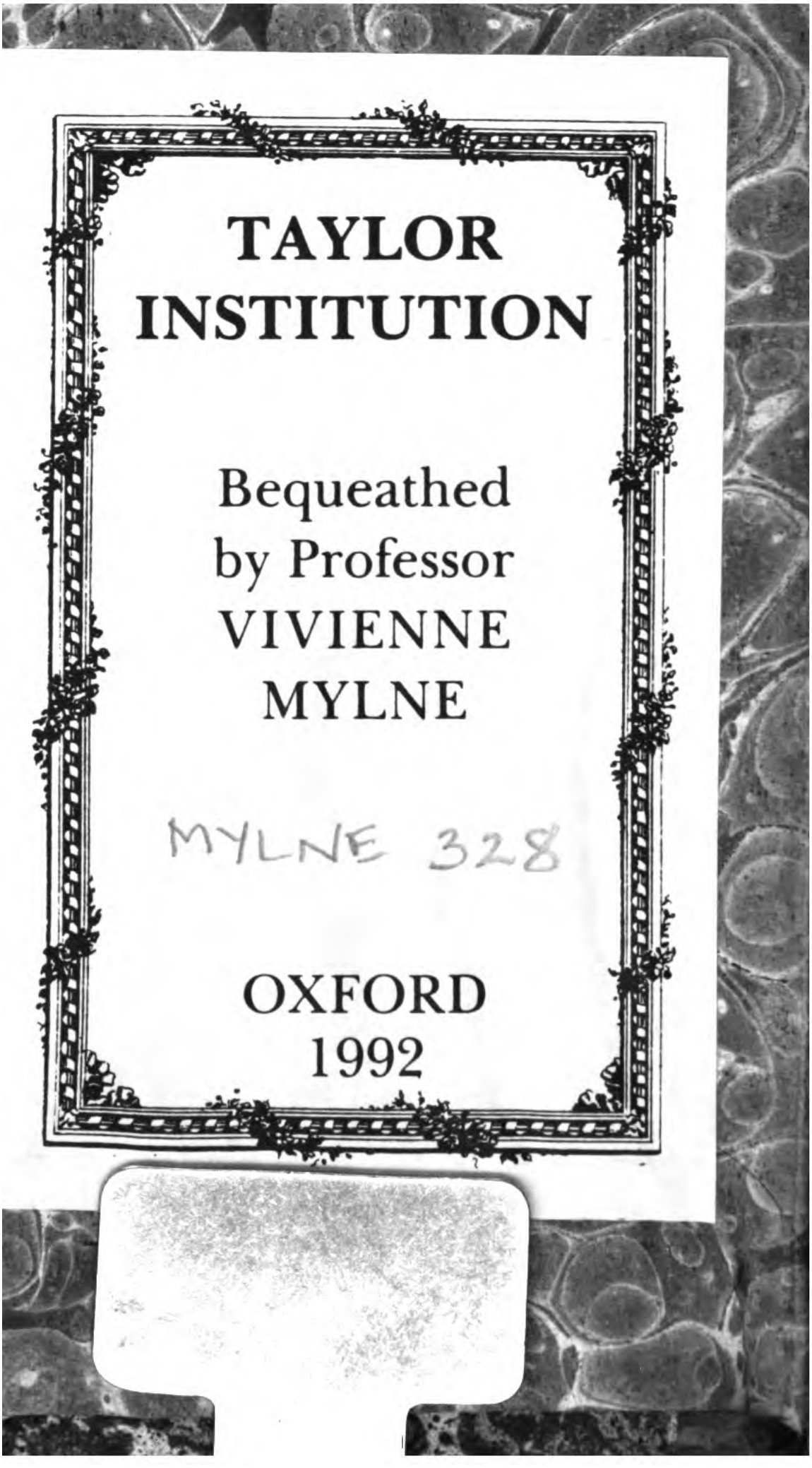
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

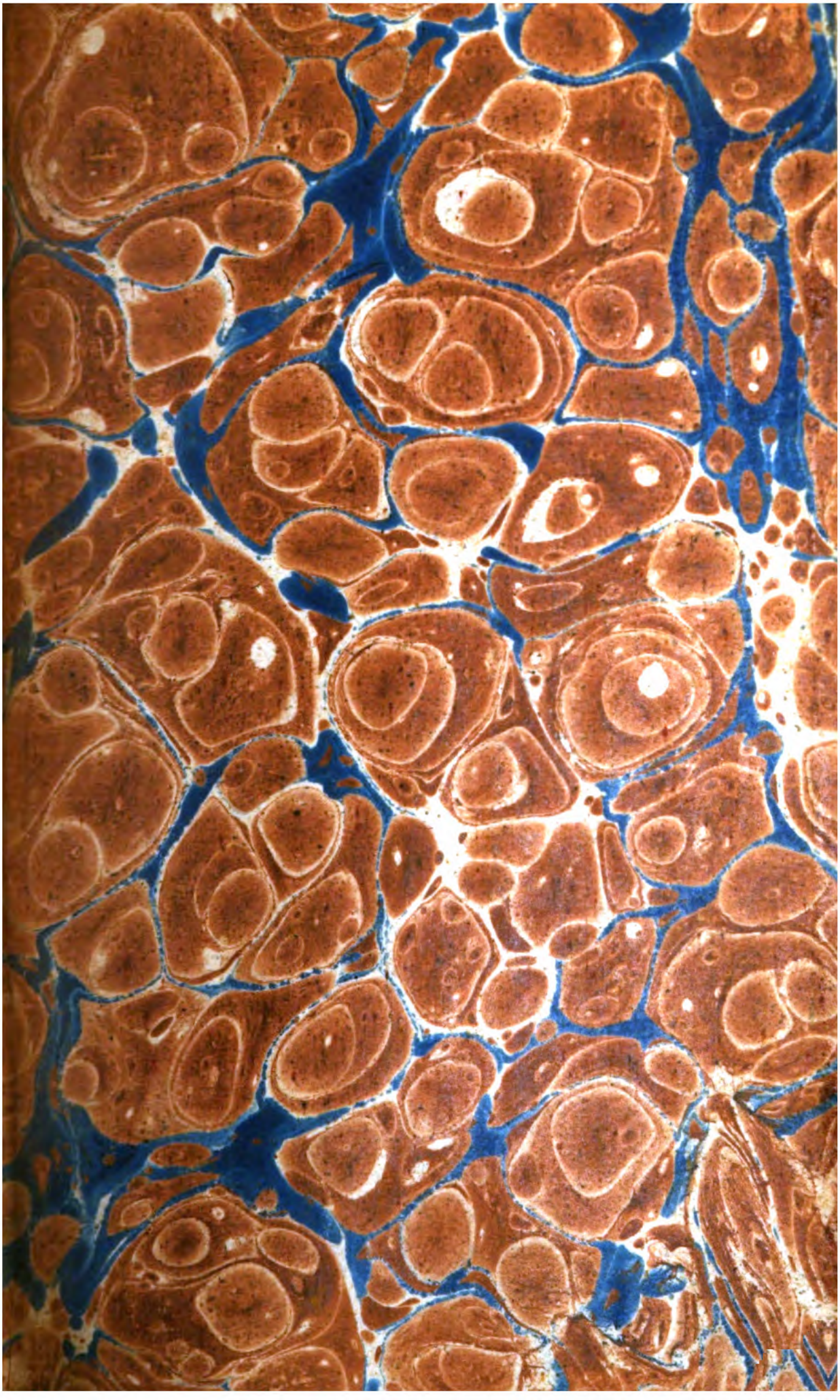



TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 328

OXFORD
1992



LE COMPÈRE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME III.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. *T. II, p.* 43.

7.

LE COMPÈRE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

TOME TROISIEME.

A MALTHE,

AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

1793.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LE COMPÈRE MATHIEU;

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XIX.

Suite de la relation de Diego.

Lorsque *Ste. Thérèse* eut fini son histoire, reprit l'*Espagnol*, elle dit à son amie qu'elle étoit passablement instruite de la sienne ; mais que comme elle ignoroit le fond de celle de *S. François*, elle la prioit de vouloir la lui conter. *Ste. Claire* aquiesça avec plaisir à une demande si raisonnable; et parla ainsi :

Le séraphique *S. François*, que voilà, est né à *Assise* en *Ombrie*, ainsi que moi. Après avoir passé les premières années de sa vie à apprendre le commerce, auquel son père, qui étoit un riche négociant, le destinoit, il attrapa je ne sais quel *mal* (*a*) en courant le *guilledou* avec ses camarades, et ce mal lui renversa tellement la cervelle, qu'il devint fou. — Fou ! s'écria *Ste. Thérèse*. — Oui, ma chère, fou, et très fou; mais d'une *folie* si admirable, qu'elle servit de modèle par la suite à la réformation de la simplicité évangélique.

Le premier exploit que mon compatriote *François* fit en entrant dans la carrière qu'il courut si dignement après cette aventure singulière, fut de se revêtir de haillons, et de s'aller planter au milieu de soixante à quatre-vingts gueux qui mendioient à la porte de l'église de *S. Pierre* à *Rome* (*b*). Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jeta ses guenilles, reprit ses

---

(*a*) *Ferè usque ad vigesimum ætatis suæ annum tempus suum vanè vivendo consumpsit, quem Dominus infirmitatis flagello corripuit, ac in virum alterum subitò transformavit.* JAC. *de* VORAG. *episc. Januens.* in vitâ S. Francisci. *Vide etiam* S. BONAVENT. in vitâ ejusd. sancti.

(*b*) *Quâdam vice Romam causâ devotionis proficiscens vestimenta sua deposuit, et paupe-*

habits ordinaires, et revint à *Assise*; mais sa charité pour ses confrères ne l'abandonna pas. Pour en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de voler son père pour faire l'aumône aux ladres (*c*), et raccommoder une église sur la recommandation d'un crucifix, qui lui avoit fait l'honneur de lui parler (*d*).

Le père de *François* interprétant mal-à-propos certaines paroles de *Salomon* (*e*),

---

ris cujusdam vestimenta induens, ante ecclesiam S. Petri inter pauperes sedit, et cum eis velut unus ex illis avidè mendicavit. Ubi sup.

(*c*) *Assumens magnam pecuniam, ad hospitale leprosorum accessit, et congregans omnes simul dedit singulis eleemosinam, osculans sibi manum.* Barth. Pisan. lib. conform. pag. 37.

(*d*) *Ecclesiam S. Damiani orationis causâ ingreditur, et sic imago crucifixi miraculosè alloquitur:* Francisce, vade, repara domum meam quæ, ut cernis, tota destruitur. *Ab eâ igitur horâ, anima ejus liquefacta est, et crucifixi compassio ejus cordi mirabiliter est infixa. Institit sollicitè ecclesiæ reparandæ, et venditis quæ habebat, cùm pecuniam cuidam presbytero daret, et ille timore parentum recipere recusaret, coram ipso eam projiciens tanquam pulverem vilipendit.* Jac. de Vorag. Ubi sup.—V. etiam S. Bonavent.

(*e*) Celui qui vole son père et sa mère, et qui dit que ce n'est pas péché, participe au crime des homicides. *Prov. ch.* 28, *v.* 24.

ou plutôt craignant que les pieuses libéralités de son fils ne lui fisent faire un jour banqueroute, le déshérita, et le traîna devant l'évêque pour le faire condamner. (*f*) Mais le *saint* n'en fit pas deux fois; il se mit nu comme un ver en présence de toute l'assemblée, rendit toutes ses hardes à son père, et renia le bon homme (*g*), pour apprendre aux parens à respecter leurs enfans; après quoi, s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, et enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il se mit à courir les champs, équipé à peu près comme *Cratès*.

Des actions si saintes et si édifiantes touchèrent une infinité de personnes. L'on n'entendoit parler que d'enfans qui avoient volé leurs parens pour faire l'aumône; l'on ne voyoit que des fils qui avoient renié leurs pères pour s'attacher à Dieu; l'on ne rencontroit que des gens qui avoient renoncé à tout pour aller mendier; c'étoit à qui admireroit, à qui imiteroit, à qui suivroit le nouvel apôtre (*h*). Bref, en moins de

(*f*) Voyez sa vie.

(*g*) Ibid.

(*h*) *Multi, nobiles et ignobiles, clerici et laïci spretâ sæculari pompâ, ejus vestigiis adhæserunt.* Ubi sup.

quatre ans la moitié de l'*Italie* se trouva obligée de faire la charité à l'autre ; et la quantité prodigieuse de disciples de tout sexe, de tout âge, de toute condition, que le saint personnage se vit, le détermina à former un ordre de religieux; ce qu'il fit à la grande satisfaction d'un chacun, n'ayant encore que vingt-sept ans.

Je ne tenois point le moindre rang parmi les admirateurs de *François;* mais je n'osois le témoigner ; mon père étoit terrible sur cet article ; il regardoit le *saint* comme un fanatique, un écervelé ; il gémissoit de la foiblesse de la raison humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embrassoit un genre de vie, à son avis, si ridicule, si méprisable. Cependant je n'eus pas plutôt entendu parler de l'établissement que *François* venoit de faire, que je résolus de m'y faire agréger.

Pour cet effet, je m'échappai une nuit de la maison de mon père (*i*); je courus au monastère de *Ste. Marie-des-Anges*, où ayant été reçue, fêtée, régalée comme une divinité par cet homme admirable, je fus prêchée, bénie, tondue, puis dépouillée des habits du siècle, revêtue de l'habit de l'or-

(*i*) Voyez la vie de Ste. Claire.

dre, menée chez les *bénédictins* de *Pazzo*, et de-là dans une vieille église, où je devins, non pas une simple réformatrice comme vous, ma chère sœur, mais bien la fondatrice des *damianites* (*k*), ordre fameux, où les femmes vont sans chemise comme les *capucins*, sans caleçons comme les singes, et nu-pied comme les poules; croupissant, par humanité, dans l'ordure et la vilenie, inséparables de notre sexe; psalmodiant, priant, méditant, gémissant, jeûnant sans cesse, et faisant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leurs corps, et faire enrager le diable.

Je ne fus pas long-temps sous la direction de l'homme de Dieu, sans atteindre à un si haut degré de perfection, que je servois de modèle à toutes les saintes femmes qui avoient quitté le monde ou leurs maris pour embrasser ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection étoit encore bien éloignée de celle de mon directeur. *François* étoit devenu si humain, qu'il se seroit plutôt laissé manger des poux, que d'en tuer un; il étoit si humble, qu'il appeloit les élémens, les plantes et les animaux *ses*

(*k*) Ibid.

frères (*l*); il étoit si fervent, qu'il prêchoit aux oiseaux, aux poissons, aux moutons et aux chevaux (*m*); il étoit si respectable, que malgré l'air hideux qu'il avoit acquis par sa manière de vivre, les oiseaux le caressoient, chantoient avec lui, et se taisoient lorsqu'il le leur ordonnoit (*n*).

Les oiseaux n'étoient point seuls dociles à sa voix; les autres animaux, le feu même lui obéissoient. Un jour qu'un chirurgien se disposoit à lui cautériser les tempes pour une fluxion qu'il avoit sur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud : mon frère le feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur, et de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras : ce que son frère le feu fit (*o*). Une autre fois qu'il prêchoit dans un endroit où il y avoit un âne si fougueux, qu'il troubloit tout l'auditoire, il dit : mon frère l'âne, tiens-toi tranquille, et laisse-moi prêcher. — Son frère l'âne se mit la

(*l*) (*m*) (*n*) Voyez *Barth. de Pis. S.* Bonaventur. *ubi sup.* et toutes les vies de *S. François.*

(*o*) *Ferrum etiam ignitum B. Franciscus allocutus est, dùm à medico in ejus carnem propter dolorem oculorum profundari deberet, dicens : mi frater ignis, esto mihi in hoc propitius, esto in hoc curialis; precor te ut tuum mihi calorem temperes ut suaviter urentem valeam sustinere. Quod et fecit.* Barth. Pis ubi sup. p. 135.

tête entre ses jambes, et ne remua plus (*p*).

Cet âne-là avoit son bon sens : ainsi il n'est point étonnant qu'il obéît si facilement. Mais voici l'histoire d'un autre animal qui étoit dans le cas de ne pas entendre raison. Un loup enragé entra un jour dans une ville, mordit un grand nombre de personnes, et répandit une épouvante générale. *François* ayant appris cette aventure, vint trouver l'animal, et lui dit : mon frère le loup, si tu veux me promettre de ne plus faire le diable à quatre, comme tu as fait jusqu'ici, les bourgeois de cette ville te nourriront. — Le frère le loup fit signe de la tête qu'il ne demandoit pas mieux. — Assure-moi donc de ta promesse, reprit le saint homme. — Le frère le loup leva la patte droite, et la mit très-poliment dans la main du frère *François*. Alors le frère *François* dit au peuple : mon frère le loup, qui est ici présent, promet de vivre en paix avec vous, si vous consentez de le nourrir comme il doit l'être, ce dont je suis caution. — Toute l'assemblée promit de ne rien laisser manquer au loup. Alors le saint personnage

(*p*) *Asino, quem nemo tenere poterat, dixit : frater asine! sta in quiete, et mitte me prædicare populo. Statim asinus posuit caput inter crura sua, et stetit quietus.* Id. p. 146.

dit : et toi, frère le loup, promets-tu de garder ta promesse ? Le loup se mettant à genoux, et levant derechef la patte droite, fit entendre par gestes qu'il n'étoit point loup à violer ce qu'il avoit promis. En effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant sa pitance de porte en porte, et dans une profonde paix, non-seulement avec les hommes, mais encore avec les chiens de la ville et des environs (*q*).

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ses frères les animaux, il ne laissoit point de les punir lorsqu'ils commettoient quelque cas un peu grave. Il maudit une truie pour avoir tué un agneau par bêtise ; et la malédiction eut son effet (*r*). Il n'étoit pas plus traitable lorsque quelques malintentionnés l'interrompoient dans ses sermons. Un jour une femme s'étant avisée de sonner une clochette tandis qu'il prêchoit, il lui enjoignit de se tenir tranquille ; mais cette femme continuant toujours, il com-

---

(*q*) Barth. Pis. *ubi sup.*

(*r*) *Cuidam porcæ quæ agniculum occiderat ipsâ nocte natum, B. Franciscus maledixit, nè ullus comederet ex illâ, homo et bestia, et statim incœpit infirmari, et per triduum angustiata doloribus, mortua nulli fuit esca famelico.* Barth. Pis. ubi sup. p. 148.

manda à Satan de l'emporter, et Satan l'emporta (*s*).

A propos de Satan ou du diable, ce qui est la même chose, je veux, ma chère sœur, vous conter un des tours que *S. François* lui jouoit de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain est continuellement aux aguets, qu'il étudie le foible des hommes, et qu'il ne manque point de profiter de ce foible pour les faire tomber dans des pièges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva. Le serviteur de Dieu étoit un peu enclin à la lubricité; et comme la mollesse et l'oisiveté sont la source de ce vilain péché, c'étoit

(*s*) *Francisco pr dicante mulier cymbalum pulsabat. Franciscus jussit illam tacere, et noluit. Tunc dixit Franciscus : tolle, tolle, diabole, quod tuum est. Statim capta est mulier misera, in aerem levata, amplius non visa est.* In. p. 112.

Le *Martyrologium Franciscanum*, composé par le père *Artur de Moustier*, (Artur à monasterio) *récollet*, fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1638, *in-fol.* et pour la seconde fois, en la même ville, en 1654, aussi *in-fol.* avec privilége du roi. Il est dédié au cardinal de *Richelieu*, et approuvé par *Raphaël Gault*, provincial des récolets de Paris; par *N. Mazure*, *P. D. Coquerel* et *M. Grandin*, tous trois docteurs en théologie de la faculté de ladite ville; *item*, par *Vincent Moret*, *Jacques Dubois*, *Placide Gallemant* et *Gilles de S. Jacques*, tous quatre récollets, définiteurs et lecteurs en théologie.

aussi par-là que l'ennemi commun formoit ses attaques. Un jour du mois de janvier, que le saint homme étoit en prière dans sa cellule, le diable vint à lui, et lui dit : mon pauvre *François*, pourquoi abrèges-tu tes jours par les veilles et la mortification ? Ne sais-tu pas que le repos est le soutien de la vie, et l'arc-boutant de la santé ? Ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reste pour faire pénitence ? — Vous vous imaginez peut-être que le *saint* perdit son temps à quelque repartie vague et inutile. Point du tout ; il se déshabilla nu comme la main, en présence de son adversaire ; il ouvrit la porte de son taudis, et puis, zeste, il partit comme un éclair, traversa les haies comme un sanglier, et courut se fourrer au beau milieu d'un buisson d'épines, qui le déchirèrent depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Satan aimoit trop sa peau pour poursuivre sa proie jusque dans cette singulière espèce d'asyle. *François* y triompha à loisir ; et ce qui est bien plus admirable, c'est que le ciel honora le triomphe de son serviteur en répandant une lumière éclatante sur le buisson, en le chargeant subitement d'une grande quantité de roses, aussi fraîches que celles du mois de

juin (*t*). Mais si le saint homme savoit garder son ame des embûches que son ennemi tendoit à son innocence, il ne pouvoit pas mettre son corps tellement à l'abri des griffes du diable, que celui-ci ne le rossât de temps en temps, à un tel point que tout le monde en avoit pitié (*u*). Enfin, c'est assez parler de ces choses; il est temps de vous rapporter l'histoire de ce prodige inoui, de cette grace ineffable, dont ce grand saint fut favorisé du ciel par préférence à toutes les créatures de l'univers.

François s'étoit retiré, sur la fin de sa vie, sur une des plus hautes montagnes de l'*Apennin*, pour y vaquer plus à loisir aux méditations sublimes, auxquelles il s'étoit entiérement adonné; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne me vînt voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devoit me rendre sa visite accoutumée, je le vis crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds et les mains enveloppés de chiffons, et un emplâtre sur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avoit ainsi accommodé. Ma chère *Claire!* s'écria-t-il d'une voix languissante, le Sei-

(*t*) Voyez sa vie.
(*u*) Ibid.

gneur

gneur s'est manifesté à son serviteur d'une manière.... Ah ! ma chère, quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable ! — Comme il louoit Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé, lui dis-je ? — Non, ma chère amie, non ; vous allez entendre : lejour de l'*exaltation de la sainte Croix*, au matin, comme je sortois de mon réduit, je vis un SÉRAPHIN *à six ailes* (*x*), qui descendoit des nues, environné d'une lumière si éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorsque le *séraphin* fut près de moi, il me demanda si je n'avois rien à lui donner : je lui répondis que non. Alors Jésus-Christ, car c'étoit lui-même sous cette forme *séraphique*, m'imprima les marques de sa passion (*y*), et je ressentis à chaque impression une douleur si violente, que les bois et les rochers des environs retentirent des cris perçans que je

(*x*) *Tanquam speciem* seraph. *cum sex alis, etc.* V. sa vie, et le martyrolog. Francisc. p. 455.

(*y*) *De hâc admirandâ et inauditâ omnibus sæculis stigmatum impressione, per Christum Dominum in corpore seraphici patris divi Francisci, agunt* Lucas, Tudensis episcopus, *lib.* 2, *advers. Albigens.* — D. Bonaventur. *in magnâ et parvâ legendâ S. Francisci.* — B. Antonius, *part.* 3 *hist.* — *Martyrolog. Francisc.* p. 453.

jetai. Cette opération étant finie, le Sauveur disparut ; les plaies qu'il m'avoit faites demeurèrent ouvertes ; le sang en ruiselle encore ; et je regarde cet événement au-dessus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

Quoique j'eusse été toute ma vie très-disposée à croire les événemens les plus extraordinaires et les plus miraculeux, je vous avoue, ma chère, que le récit de *François* révolta ma crédulité. Le saint homme s'en apperçut, et me demanda si je doutois encore de la vérité de ce prodige. — Oui, mon père, lui répondis-je, j'ai cru jusqu'aujourd'hui toutes vos visions, vos extases, vos querelles avec le diable, parce que rien de tout cela ne répugnoit à cette foi simple et docile, qu'une bonne catholique doit avoir pour les choses de cette espèce. Mais pour votre *stigmatisation*, je ne la croirai de ma vie ; c'est une illusion, un prestige, une opération du diable, qui s'est transformé en ange de lumière pour vous surprendre, ou plutôt vous êtes un.... Ah ! mon père ; notre divin Sauveur, qui a daigné descendre ici-bas, et mourir pour nous d'une mort cruelle et ignominieuse, est monté au ciel après sa résurrection triomphante ; il est assis à la droite de son père, d'où il ne doit des-

cendre que pour juger tous les hommes. Il est impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il descende sur la terre pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des choses.... Ah ! mon père, si le ciel se sert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devroit être pour exterminer ces imposteurs abominables, qui, par un zèle indiscret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des mensonges énormes, des blasphêmes horribles, des sacrilèges exécrables, en faisant intervenir le nom de Dieu, son opération immédiate, la présence de son divin fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs manèges impies... Retirez-vous de moi ; votre vue m'est en horreur, vous n'êtes plus à mes yeux qu'un monstre vomi par l'enfer... J'allois poursuivre ; le saint ne m'en laissa pas le loisir ; il se jeta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, et en hurlant si épouvantablement, que *frère Illuminé*, qui l'avoit accompagné, et qui, par discrétion, nous avoit laissés seuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avoit donné lieu au carrillon que le saint homme faisoit. Je lui contai naïvement ce qui en étoit. Alors le compagnon de François s'écria : quoi ! malheureuse, vous avec osé douter un instant de la vérité de

ce que l'homme de Dieu a daigné vous confier ! ô aveuglement funeste et déplorable ! Comment ne pas croire un homme que Dieu a chéri par-dessus toutes les créatures ; un homme, par lequel il lui a plu manifester sa gloire, sa puissance et son amour (*a*) d'une manière extraordinaire ; un homme qu'il a choisi pour être ici-bas, par ses peines et ses souffrances, par son humilité, sa patience et sa résignation, un second rédempteur des hommes (*b*) ; un homme enfin, dont les écrits, ou plutôt la *règle* qu'il a composée, est le vrai livre de vie, l'espoir du salut, le gage de la gloire, la moëlle de l'évangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du paradis et le contrat de l'alliance éternelle (*c*) ? Ce n'est pas tout, vous avez osé ajouter que ce divin Sauveur, qui est aujourd'hui assis à la droite de son père, ne descend plus sur la terre : n'avez-vous point considéré que si avant son incarnation il a daigné quelque-

---

(*a*) Barth. Pisan. *in libro conformit.* — Bayle, *diction. hist. au mot François.*

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Librum vitæ, spem salutis, arrham gloriæ, medullam evangelii, viam crucis, statum perfectionis, clavem paradisi, pactum fœderis æterni.* Wadinghus ad finem regulæ S. Francisci, in opusculis ejusd. sancti, tom. II.

fois se manifester aux hommes sous des apparences sensibles (*d*), comme à *Agar*, près de la fontaine du chemin de *Sur* (*e*); à *Abraham*, dans la vallée de *Mambré* (*f*); à *Jacob*, lorsqu'il lutta avec lui (*g*); à *Moïse*, dans le buisson ardent et parmi les éclairs du *Mont-Sinaï* (*h*); à *Josué*, près de *Jéricho* (*i*); aux *Israélites* à *Bokim* (*k*); à la femme de *Manoab*, à *Tsorba* (*l*); à *Zacharie* enfin, à la tête d'une troupe de cavaliers, montant des chevaux de toutes couleurs (*m*). Si, dis-je, le fils de Dieu s'est manifesté alors de tant de façons si différentes, pourquoi osez-vous affirmer, d'une audace extrême, qu'il ne l'a plus fait depuis son ascension dans le ciel ? L'époque de notre rédemption seroit-elle celle de la

(*d*) Par-tout où l'on trouve dans l'ancien testament, l'*Ange* de l'*Eternel*, l'*Eternel apparut*, il faut entendre, par ces mots, le fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité, l'envoyé de l'Eternel, le Messie. Tel est le sentiment des plus fameux interprètes.

(*e*) *Genes. XVI*, 7 et suiv.

(*f*) *Ibid XVIII*, 13-17.

(*g*) *Ibid. XXII*, 24-25.

(*h*) *Exod. III*, 2 et suiv. — *Ibid. XX.* — *Psal. CIX*, 88.

(*i*) *Josué V*, 13-15.

(*k*) *Juges II*, 1.

(*l*) *Ibid. XIII*, 3-18.

(*m*) *Zachar. I.* 8.-17.

fin de son amour pour nous, de ses soins paternels, de sa puissance, et de l'opération de ses merveilles ? Avez-vous bien pesé les suites de cette assertion impie ? Ah, ma sœur ! si ce que vous dites étoit vrai, les écrits de tant de saints personnages, les martyrologes, les légendes, qui nous rapportent le contraire, les décisions des souverains pontifes qui les confirment, ne seroient plus que des impostures affreuses; la sainte et respectable tradition que l'église tient, la foi de tous les fidèles sur les apparitions réitérées de Jésus-Christ, depuis son départ d'entre les hommes, ne seroient plus qu'une illusion odieuse.... Ne m'en dites pas davantage, m'écrié je; je crains que la terre ne s'ouvre sous moi, et ne m'engloutisse à l'instant. Ah, mon frère ! ayez pitié d'une malheureuse, ayez pitié de ma foiblesse.... En finissant ces mots, un tremblement universel me saisit, tout mon sang se glaça, une pâleur mortelle se répandit sur mon visage, mes yeux se couvrirent de ténèbres et de larmes, mes sens se troublèrent, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai à la renverse. L'on m'emporta sur mon grabat, et je ne recouvrai ma connoissance que pour pleurer amérement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu et à son serviteur d'une incrédulité

sans exemple, et dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit *Ste. Thérèse*, que j'avois lu une partie de toutes les choses que vous venez de me conter, dans le *livre des conformités de S. François avec Jésus-Christ*; mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, et qu'il tomba en discrédit, je cessai de le lire, et je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choses merveilleuses qu'il contenoit, et particuliérement l'article de la *stigmatisation*, qui me parut au dessus de toute créance. — Quoi! ma sœur, reprit *sainte Claire*, pour les vaines invectives de quelques hérétiques infâmes (*n*), vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion et de piété; un livre composé par un homme célèbre par son érudition, sa sainteté, et les miracles qu'il a faits (*o*); un livre qui ne contient rien de plus surprenant que ce que tant d'auteurs fameux ont écrit de ce saint homme (*p*); un livre enfin, qui ne rapporte

---

(*n*) Erasme Alberus, Conrad Babius, dans l'*alcoran des cordeliers*, et autres.

(*o*) *Opus est catholicum, et pietate plenum, cujus autor est B. Bartholomæus Pisanus, nostri instituti alumnus, vir utique sanctitate et eruditione præclarus.* Martyrolog. Franciscan.... 122.

(*p*) Tels que *S. Bonaventure, S. Antonin, Jac.*

nativité du Sauveur ! Ah, ma chère sœur! si j'eusse eu la millième partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serois bien donné de garde de prendre le saint pour un menteur, lorsqu'il me le conta. Enfin, une marque incontestable de ce dernier fait, un argument convaincant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules touchant l'article des *stigmates*, est que le corps de *François* est encore aujourd'hui derrière le grand autel des *Franciscains d'Assise.* Ce corps est debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, et dont le sang ruisselle encore. Il est vrai que depuis un certain temps le ciel, pour des raisons à lui connues, a mis un obstacle invincible à l'ouverture du caveau où ce trésor est conservé ; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le pape *Nicolas V*, accompagné d'un évêque et de plusieurs autres personnes ; par *Sixte IV*, accompagné de trois cardinaux, du duc de *Milan*, et d'un autre

anno 1343. *Cadurci in Gallia celebrato, gratanter accepit.*

Tandem Paulus V, pont. max. licentiam generalem dedit, anno 1616, *omnibus clericis regularibus et sæcularibus, ut possent hâc die recitare officium divinum de sacris stigmatibus divi Francisci.* Martyrolog. Franciscan. pag. 453 et seqq.

personnage d'*Assise ;* il a encore été vu par un gentilhomme en 1590. *Pie V* eut aussi la même curiosioté; pour cet effet il manda au ministre général de l'ordre de faire ouvrir ce caveau, mais en vain ; le temps étoit venu où les efforts de tous les maçons de l'univers n'étoient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de la muraille qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt sacré (*s*).

Voilà, ma chère sœur, les principales

(*s*) *Corpus ejus* (S. Francisci) *exsangue, adhuc erectum in pedes, illæsum, opertis sublatisque in altum oculis, cœlum aspiciens, vulneribus illis quoque recentem manantibus sanguinem, conservatur. Ita visum est à Nicolao V, pap. ann.* 1449, *cum quodam episcopo Gallo, et nonnullis aliis.— Idem viderunt Sixtus IV, pont. max. cardinales Ægidius Carillius, Albonotius et Astergius, olim Benevantanus archiepiscopus, presbyter tituli sancti Eusebii, tùm Franciscus Sphortia, dux Mediolanensis, et viri quidam Assisiates : tùm Galeottus à Galeottus de Bistochio, vir illustris, ann.* 1509, *die* 18 *decembris. Prætereà, invenio venisse Pio V, pont. max. in mentem sacrum hoc videre depositum, strictèque mandásse Joanni Pico Camerti, ministro generali patrum conventualium, ut curaret aperiri cryptam, in quâ continebatur talis thesaurus, sed frustra ; quod quidem divino numine factum esse creditum est.* Martyrolog. Franciscan. pag. 455.—Hâc de re scripserunt etiam Tossanius.—Marc Ulysspon.—Sedulius Wadinghus.—Salazar.—Cousnus, etc.

choses qui regardent la vie de cet homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu et les hommes, comme un autre sauveur du monde, puisque *S. Dominique* et lui se sont trouvés dignes d'appaiser le courroux de l'Eternel, lorsqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain (*t*).

(*t*) Voici le fait. Lorsque *S. Dominique* étoit à *Rome*, il vit un jour, non en songe, ni en extase, ni en aucun autre état que ce puisse être, où l'imagination entre pour plus des trois quarts; mais *vigilanter*, c'est-à-dire, étant éveillé, ce *saint* vit, dis-je, le ciel ouvert, et Jésus-Christ se levant de la droite de son père pous exterminer tous les pécheurs de la terre. Rien ne pouvoit l'appaiser, c'étoit fait de l'espèce humaine; les prières même de la Ste. Vierge n'étoient point capables de fléchir sa justice irritée. Mais cette mère féconde en ressources, lorsqu'il s'agit de faire du bien, dit à son fils qu'elle avoit deux serviteurs qui étoient en état de convertir tous les hommes, et de les ramener à la résipiscence. Alors elle lui montra *S. Dominique*, et Jésus-Christ approuva le sujet; elle lui montra aussi *S. François*, qui fut approuvé de même; et la fin du monde fut reculée. Le lendemain de cette vision admirable, *S. Dominique* étant allé à une église, reconnut le collègue qu'on lui avoit destiné la veille pour une œuvre si salutaire; il lui sauta au cou, l'embrassa tendrement et lui dit: *Tu seras dorénavant mon compagnon: nous allons courir la même carrière, dans laquelle aucun ennemi ne prévaudra contre nous.*

Comme les auteurs respectables qui rapportent ce

Quand

Quant à ce qui regarde l'ordre célèbre que le *saint* a institué, j'ose dire que cet

---

fait, font tenir à J. C. et à sa sainte Mère un dialogue assez trivial et indécent, je me suis fait scrupule de le rendre en *françois;* ceux qui entendent le *latin* pourront le voir dans le passage suivant.

Romæ igitur nocte quàdam orationi incumbens, vigilanter vidit ad patris dexteram exurgere filium in irâ suâ ut interficeret omnes peccatores terræ, et disperderet omnes operantes iniquitatem : stabat autem in æthere aspectu terribilis, et contra mundum in maligno positum, lanceas tres vibrabat : quibus superborum cervices erectas transfigeret, primam; alteram, quâ cupidorum viscera effunderet; tertiam, quâ concupiscentiis carnis deditos perforaret : cujus iræ dùm NEMO posset resistere, occurrit propitia Virgo Mater, et pedes amplectens ejus, rogavit ut parceret eis quos redemerat, et justitiam misericordiâ temperaret : ad quam filius, nonne, vidis, inquit, quantæ mihi irrogantur injuriæ? justitia mea tanta mala non sustinet impunita. Tunc mater : tu scis, ait, qui omnia nôsti, quia est hæc via per quam eos ad te reduces : habeo servum fidelem, quem mittes in mundum ut verba tua annunciet eis, convertentur ad te omnium salvatorem; alium quoque habeo servum; quem ei dabo adjutorem, ut similiter operetur. Filius dixit : ecce placatus suscepi faciem tuam : verumtamen ostende mihi quos velis ad tantum officium destinare. Tunc domina mater obtulit B. Dominicum Jesu-Christo : et ait Dominus matri : benè et studiosè faciet quod dixisti : obtulit quoque et sanctum Franciscum, quem similiter Deus laudavit. Sanctus ergo Dominicus in visione considerans socium diligenter quem priùs non noverat, in crastinum eum in eccle-

ordre l'a emporté, et l'emportera toujours sur tous les autres, tant par sa sainteté, son zèle, ou la dignité des personnes qui l'ont embrassé. Cet ordre peut se glorifier d'avoir produit plus de trois mille saints, canonisés ou béatifiés, ou martyrs, ou confesseurs, illustres par la sainteté de leur vie et par leurs miracles ; d'avoir fourni six papes à l'église, et plus de dix-huit cents autres sujets, tant cardinaux, patriarches, archevêques, évêques

sià, ex iis quæ in nocte videret, recognovit, et in oscula sancta ruens, et sinceros amplexus, dixit : tu es socius meus ; tu curres pariter mecum : flemus simul, et nullus adversarius prævalebit. Visionem etiam narravit illi, ex tunc ergo facti sunt cor unum et anima una in Domino. *V. S. Antonin. Florent. archiepisc. hist. S. Dominici. Part.* 3, *cap.* 3, *tit.* 23.-*Martyrolog. Francisc. in prolog. pag.* 30 *et seqq.*

Si des écrivains fameux se sont fait gloire d'employer leur plume à nous transmettre une histoire si extraordinaire, de grands peintres se sont cru aussi très-honorés de consacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de tableaux du célèbre *Rubens*, l'on peut voir celui du maître-autel des *récollets* de *Gand*, où cette histoire est ainsi représentée. Jesus-Christ armé de la foudre, ayant le regard menaçant et terrible, est dans le haut de ce tableau; la Vierge, prosternée aux pieds de son fils, le conjure, par le sein dont elle l'a allaité, d'épargner le monde qui se voit au bas ; mais Jésus-Christ, insensible aux prières de sa mère, va lancer son tonnerre, lorsqu'appercevant *S. François* qui couvre le globe de son manteau, sa justice se trouve appaisée.

et légats ; d'avoir vu dans son sein plus de cent personnages de la plus haute dignité, tels que des empereurs, des impératrices, des rois, des reines et des enfans de rois ; plus de sept cents autres personnes de la première distinction, tels que des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des marquis et des marquises, des comtes et des comtesses (*u*).

(*u*) Madame *Ste. Claire* a raison ; car voici ce que je trouve dans l'*arbor epilogica d'Algezira*, dressé après le chapitre général de l'ordre de *S. François*, tenu en 1625.

Ordo S. Francisci habet

Sanctos canonisatos,	27
Beatificatos,	606
Martyres,	920
Confessores, qui vitæ sanctitate et miraculis floruerunt,	1630
Pontifices,	6
Cardinales,	57
Patriarchas,	12
Archiepiscopos,	128
Episcopos,	590
Legatos et oratores à pontificibus et regibus destinatos,	270
Imperatrices,	4
Reges,	20
Reginas,	20
Filios et filias regum,	55
Archiduces,	1
Principes,	7
Duces,	20
Marchiones,	34

Cet ordre enfin, compte encore aujourd'hui plus de cinq cent mille sujets répandus dans toutes les parties du monde (*x*), où leurs travaux, leurs vertus, leurs exemples servent de

---

Archiducissam,	1
Principissas,	7
Ducissas,	46
Marchionissas,	26
Comitissas,	32
Filios et filias hujusmodi principum,	368
Inquisitores,	84

Exceptis iis qui nunc ordinarii sunt Spoleti, Fulginii, Reatæ, Florentiæ, Venetiæ, Ragusiæ, Istriæ, Bosniæ et Dalmatiæ.

(*x*) FRATRES CONVENTUALES habent

Provincias,	31
Vicarias,	7
Divisias in custodias,	108
Conventus,	1509
Fratres,	30000

FRATRES CONVENTUALES REFORMATI habent

Conventus	50

FRATRES OBSERVANTES habent

Provincias,	95
Custodias,	5
Vicarias,	24
Domos in Indiis in quibus doctrinam christianam proponunt,	127
Collegia,	6
Conventus,	2300
Fratres,	163900

N. B. *Hisce annumerantur discalceati et recolecti*

FRATRES CAPUCINI habent

Provincias,	42

base et d'appui à la religion chrétienne, et prouvent aux incrédules du siècle qu'un tel institut est l'ouvrage même du Très-Haut; et que si le patriarche de la besace fût aussi fou que mon père l'a cru, ce fut de cette folie sage et salutaire qui l'emporte sur le bon sens ridicule et méprisable, sur cette fière et damnable raison, que les gens du monde prennent pour un rayon de la divinité, et pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma chère, que l'on peut aller au ciel par des routes différentes: vous avez mérité ce bonheur par la *misticité*, *S. François* pas ses visions, et moi en me tourmentant; mais je ne sais par quel moyen ce vilain M. *Rabelais*, que je hais plus que le diable, est parvenu en ces lieux. O maudit

---

Conventus, 1240
Fratres 17205
FRATRES TERTII ORDINIS habent
Provincias, 17
Conventus, 327
Fratres 3850.
Monasteria MONIALIUM, sanctæ Claræ conceptionis, ANNUNTIATARUM, CAPUCINARUM
Excedunt numerum, 3850
Religiosæ, 73909
TERTIARUM *verò non est numerus.*
ALGEZIRA ubi sup.

brouillon, bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apostat (*y*); faut-il que je te voie ici par-

(*y*) *Sainte Claire* n'est point la seule qui ait honoré maître *Rabelais* de pareilles épithètes: l'auteur du martyrologe Franciscain ne l'a point épargné davantage. Après avoir accoutré d'importance *Guillaume de S. Amour*, *Erasme*, *et les centuriateurs de Magdebourg*, voici comment il habille le curé de *Meudon* : « Nec moror Franciscum Rabelæsium : quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud studuerit, nisi ut lutulenta sus, cum quovis, in omni voluptatum genere, maximè comessationibus et ebrietatibus, sine ulla intermissione volutaretur. Cui ad absolutam improbitatem nihil deesse potest : cuique, neque Dei metus inest, neque hominum reverentia ; qui omnia divina humanaque proculcat et ludibrio habet. Quis Diagoras magis de Deo præposterè sensit ? Quis Timon de rebus humanis pejus meruit ? Qui miseras etiam chartas nefandis scriptionibus polluit, venenum vomit, quod omnes longè latèque regiones dispergat : maledicentias et convitia in omnes passim ordines jectat. Religiosos cœtus cavillari peritissimos ; bonos viros, ac pietatis studia ; honestatis item jura proscindit ; homo impius et impurus, impotenterque dicax, et improbitatis invictissimæ ; bonorum morum, publicæque honestatis tabes, turpitudinis notâ inustus ; irrisorum princeps Sænnio præcipuus, vir omnium horarum, Baccho temulentior ; Lucianus alter et Cynicus ; cui somnus et ingluvies ; Bacchus ac Venus, jocusque pars sibi in æternum. Inter perditos nebulones primarius, Scurra, Nasutus et Comœdus insignis ; sine fide, absque religione, apostata, sacrilegus, hereticus, athæus. » *Prolog. Martyrol. Franciscan.* p. 24.

mi tant d'honnêtes gens ? — Taisez-vous, vieille sotte, dit *Rabelais*, il y a une heure que vous braillez sans savoir ce que vous dites.

«Je viens à *François Rabelais*, qui, ainsi qu'une truie infame, n'eut d'autre plaisir toute sa vie que de se vautrer dans le fange de toutes sortes de voluptés, notamment dans celle de la gourmandise et de l'ivrognerie; qui fut un des plus parfaits coquins que la terre eût jamais porté; sans crainte de Dieu, sans respect pour les hommes, méprisant ou tournant en ridicule toutes les choses divines et humaines; un homme plus impie que *Diagoras*, plus ennemi du genre humain que *Timon*; qui a inondé l'Europe entière de sa morale empoisonnée, de ses livres abominables; qui a accablé de calomnies odieuses, de médisance ou de raillerie tous les ordres religieux; le détracteur des honnêtes gens, de la piété, de l'honnêteté; un impudique, un moqueur effréné, un coquin déterminé, la ruine des bonnes mœurs et de toute bienséance; un infame, et le père de tous les railleurs, plus ivrogne que *Bacchus* même; un second *Lucien*, un cynique fieffé, qui n'avoit d'autre soin que de dormir, manger, boire et rire : le plus grand fourbe, le plus hardi bouffon, le plus effronté charlatan que l'on eût jamais vu : en un mot, un homme sans foi, sans loi, un apostat, un sacrilége, un hérétique, un athée. »

Le révérend père *Artur* a grand soin d'appuyer toutes les gentillesses que l'on vient de lire, des témoignages de *Ronsard* en ses *épitaphes*; de *Baïf*, d'*Etienne Paschal*, de *Joachim du Bellay*, de *M. de Thou*, de *du Verdier*, ainsi que de ceux d'*Hotman*, de *Putherbœus*, de *Pontus de Tiard*, *évêque de Cavaillon*; de *Claude Clément*, de *Jean Renaudot*, de *Mathurin Renier*, de *Jean Riolan*, etc.

CHAPITRE XX.

*Fin de la relation du voyage de l'*Espagnol *en l'autre monde*, etc.

SAINTE CLAIRE ne se tut pas, poursuivit *Diego*, ainsi que *Rabelais* le lui avoit dit; mais craignant de s'attirer quelqu'autre apostrophe *pantagruelline* de la part du *curé de Meudon*, elle parla plus bas, et dit : je vous jure en vérité, ma chère que voici la dernière fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée ? Voilà à quoi une honnête femme s'expose en se trouvant parmi un tas de profanes, tels que ce maudit *Rabelais*, un *Ambroise Paré*, un *Ponce Pilate*, et quantité d'autres qui devroient être damnés comme *Caïn*. — Ne jugeons point si précipitamment des choses, dit *Ste. Thérèse*: *S. Pierre* a eu sans doute ses raisons pour ouvrir la porte du ciel à ces gens, que vous regardez comme profanes. Pour moi, sans entrer dans le détail des moyens par lesquels ils ont acquis le paradis, je ne suis point fâchée de me trouver quelquefois avec eux. Ces sortes de

gens ont ordinairement de l'esprit, et cela m'amuse. *Rabelais*, par exemple, indépendamment de ses impertinences, et du délire réel ou apparent de son imagination, a la conversation remplie de traits vifs, de railleries fines et de satyres ingénieuses. *Ambroise Parré* est un excellent chirurgien, qui raisonne fort bien de son art, et qui m'a guérie de la jaunisse sans être médecin. *Pilate* est un homme fort galant auprès des dames, et un politique rusé, adroit parmi les hommes; s'il a eu trop de complaisance pour les criailleries des *juifs*, il a pu se repentir de sa faute dans son exil en *Dauphiné*, et s'il s'est tué, comme on le raconte, il a fait en gros, pour appaiser Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même sujet. En un mot, j'aime les gens d'esprit. — Et moi, je les déteste, dit *Ste. Claire:* il semble que depuis que le monde est monde, le ciel ait pris plaisir à confondre leur vaine raison, leur savoir et leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un philosophe qui ait réussi à former des sectateurs aussi enthousiastes, aussi nombreux, aussi constans que le moindre chef d'ordre monastique ou de secte théologique ait fait. Ne m'alléguez point les sectateurs d'*Aristote* des quatre derniers siècles: car, toute femme que je suis, je vous prouverois,

O *François* des *François !* sans vous les trois quarts du peuple seroient sans instruction, les veuves sans consolation, les orphelins sans pères, et les malades mourroient sans confession ! O *Ignace* des *Ignaces !* sans vous Louis XIII n'auroit point succédé sitôt à son père, les *Iroquois* ne sauroient point leur CREDO, ni les *Chinois* leur PATER (*a*) ; le commerce languiroit, et le *Paraguai* seroit encore en friche !

Un chacun se mit à rire de l'espèce de naïveté avec laquelle *père Jean* faisoit ces exclamations. Mais le *révérend père*, reprenant la parole, dit : oh parbleu ! Messieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la *béate* a raison, et je répète qu'il n'y a per-

(*a*) Je prie messieurs les Parisiens, qui sont bien les meilleures gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le vénérable *père Jean* débite lorsqu'il est une fois en train. Les Iroquois sont trop gueux, et leur pays trop ingrat, pour que les RR. PP. Jésuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *credo ;* quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui sont baptisés, n'ont vraisemblablement entendu de leur vie réciter le *pater ;* mais en revanche, on leur a appris l'équivalent que voici.

Tsa tron ong. ò tem fù chè ong-ò tem juen û mîm chim xim ùl é lîn ké ùl chî chîm hîm yù ty zjù yù tien ten ong-ò zjé jong uwàng ùl kyn sjé jù ong-ò ong-ù syé jong-leang ùl mien ong-ò tsjày zjù ong-ò yé xé soù ong-ò tsjày tsjé yécu pù ong-ò hiù kién jù jeàu caan nây kién ong-ò yù chiù ò kai qué nêm yù só xî ùl yù vù kiûm chî xî à mem. sonne

sonne qui fasse des partisans plus zélés, plus constans, plus enthousiastes, plus propres à se multiplier, à s'étendre, se soutenir, se perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le secret de captiver l'esprit du peuple par quelque absurdité. Si les *caïnites* (*b*), par exemple, les *carpocratiens* (*c*),

(*b*) Les *caïnites* soutenoient qu'il y avoit deux dieux, ou deux *principes*; que ces deux principes ou puissances avoient produit *Adam* et *Eve*; qu'ensuite chacun de ces principes ayant pris un corps, avoit eu commerce avec *Eve*; que les enfans qui étoient nés de ce commerce, avoient chacun le caractère du principe auquel ils devoient leur existence; d'où la différence du caractère de *Caïn* et d'*Abel*.

Comme *Abel* avoit choisi le principe de son père, qui étoit inférieur à l'autre, pour objet de son culte, ils regardoient le fratricide de *Caïn* comme l'ouvrage d'un fils digne du principe sage et supérieur. C'est pourquoi *Caïn* étoit, selon eux, le premier des sages, et *Esaü*, *Coré*, les *Sodomites*, *Judas* étoient aussi des sages qu'ils honoroient comme des saints.

Ceux qui désireront en savoir davantage sur cette secte, pourront consulter *S. Iræn. lib.* 1, *cap.* 35, aliàs 38.—*Theoderet. hæret. fab. lib.* 1, *cap.* 15.—*Tertul. de præscript.* 39.—*S. August. de hæres. cap.* 18.—*Hist. eccles. sæc.* 2.

(*c*) Les *carpocratiens* soutenoient que l'ame de ceux qui résistent à la concupiscence seroit condamnée à passer de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les *œuvres*. Or, pour éviter une transmigration si ennuyeuse et si fatigante, ils établirent la communauté des femmes, et les bai-

les *éonites* (*d*), les *flagellans* (*e*), les *guil-*

gnoient tant qu'ils étoient sûrs de ne point transmigrer.

Clément Alexand. *strom. lib.* 3, *p.* 312.--Phylast. *de hæres.*—S. Iræn. *lib.* 1, *ch.* 24.—Euseb. *lib.* 4, *cap.* 7.—Epiphan. *hæres* 26.—Hist. eccl. *sæc.* 2.

(*d*) Un gentilhomme Breton, nommé *Eon* de l'*Etoile*, étant un jour à l'église, entendit chanter ces mots du symbole, *per* EUM *qui judicaturus est vivos et mortuos*, et crut que ce mot *eum*, que l'on prononçoit alors comme *Eon*, le désignoit, et que c'étoit lui qui étoit destiné pour juger les vivans et les morts; infatué de cette idée, il se mit à prêcher qu'il alloit juger le monde: ses sermons épouvantèrent le peuple; il se fit un grand nombre de disciples dont plusieurs aimèrent mieux se laisser brûler vifs que de renoncer au juge *Eon*. D'Argentré, *collect. judic.*-Natal Alexand. in sæc. 12--Dupin. biblioth. Ecclesiast. douziemesiècle.-Hist. eccl. *ibid.*

(*e*) L'an 1259, la frayeur du jugement dernier saisit tout-à-coup une grande partie de l'Europe. Plusieurs milliers de personnes, de tout âge et de toute condition, se mirent à faire une pénitence d'un genre singulier. Ils marchoient la nuit, deux à deux, nus jusqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hiver, se faisant ruisseler le sang à grands coups de fouet, poussant des gémissemens affreux, des cris si perçans, des hurlemens si épouvantables, que les montagnes et les plaines en retentissoient. Les prêtres, la croix, les bannières précédoient ces troupes d'insensés. Ils prêchoient et se confessoient les uns aux autres, et donnoient l'absolution aux damnés. Il y a encore des confréries de *flagellans* en Allemagne, en Italie, en Espagne: *les pénitens* des provinces méridionales de France

lemettelins (*f*), ainsi que les *dulcinistes*(*g*),

en sont un diminutif; mais tous ceux-ci, au lieu de tirer les damnés de l'enfer, y envoient, par charité, tous ceux qui ne pensent pas comme eux, et m'y enverront sûrement de même, lorsqu'ils liront mon livre.

Boileau, *hist. flagell.* Hist. eccles. *ad an.* 129. Quant à ce qui concerne les progrès de cette secte, son extinction, sa renaissance, et les différentes formes qu'elle a prises, l'on pourra consulter d'Argentré, *collect. judicior. t.* 1, *p.* 361. — Natal. Alex. *in sæc.* 13 et 14.--Mabill. *musæum ital.*-Le continuateur de M. Fleury, *tom.* 21, p. 206. Boileau, *ubi sup.*

(*f*) *Guillemette* de Bohême, fut le chef des *guillemettelins*. *André Saramaita* et *Mayfreda Pirovana*, religieux de l'ordre des *humiliés*, en furent les principaux sectateurs. Ces deux personnages soutenoient que *Guillemette* étoit le S. Esprit, incarné sous le sexe féminin; qu'elle n'étoit morte que selon la chair; qu'elle ressusciteroit avant la résurrection générale, et monteroit au ciel à la vue de ses disciples; qu'en attendant elle avoit laissé son vicaire *Mayfreda Pirovana*, pour chasser le pape et ses cardinaux; que ce vicaire auroit quatre docteurs, qui feroient de nouveaux évangiles, et qu'il diroit la messe sur le tombeau de *Guillemette*. Cette secte devint fort nombreuse; mais les gens d'église, jaloux de ses progrès, firent déterrer le corps de *Guillemette*, le firent brûler, ses cendres furent jetées au vent, et la secte des guillemettelins se dissipa. Marill. *musæum ital.*

(*g*) Ce fut un nommé *Sagarel* qui fut le premier chef de cette secte qui prit le nom d'apostolique. Cet homme fut aussi singulier que *S. François*.

les *bégards* (*h*), les *bisoques* (*i*),

Après avoir donné tout son bien aux pauvres, il se proposa d'imiter J. C. A cet effet il se fit circoncire, emmailloter, fut mis dans un berceau, voulut être allaité par une femme, et chia dans ses drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité si grande, le peuple s'attroupa autour du saint *homme*, il fut édifié de cette nouvelle façon de vivre; et plusieurs se firent mettre en nourrice. L'inquisition ayant fait brûler *Sagarel*, *Dulcin* son disciple, se mit à la tête de la secte. C'est de là qu'est venu le nom de *dulcinistes*. Indépendamment de leurs dogmes sur l'humilité, ils prétendoient que tout devoit être commun entre les chrétiens; en conséquence de cette opinion, ils établirent la communauté des femmes, et s'accomodoient sans façon du bien d'autrui, toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion.

Natal. Alex. *in sæc.* 13 *et* 14.--D'Argentré, *collect. judiciar. tom.* 1, *p.* 272.--Rainald, *ad an.* 1308, *n°.* 9.. Hist. eccles. *in fine sæc.* 13, *et* 14.-Pour leurs autres opinions en général, les persécutions qu'ils ont essuyées, leur extinction, *voyez* Dupin, nouv. bibliot. tom. II, p. 126.--Breviar. pontif. tom. 3, p. 459.--Christ. Eberh. Weisman, *introd. in memorab. hist. eccles. tom.* 1, *p.* 995 *et seq.*-*Stillingfleet*, discourse concerning the idolatry of the church of Rome.--*Mosheim*, versunch einer unparteyichen and grundlichen Ketzer Geschichte.--Linborch, *hist. inquisit.*—Mosheim, *hist. ord apostol. l.* 2, §. 19, *p.* 300, *et seq.*

(*h*) Les *bégards* enseignoient que l'on peut acquérir un tel degré de perfection en cette vie, qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, et que l'on est devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'i-

les *valésiens* (*k*) les *christiens* (*l*),

maginoient avoir atteint ce but désiré, ils se livroient sans réserve à la paillardise, et à tout ce que les autres passions pouvoient leur suggérer.

Hist. eccles. *ad ann.* 1312 *et seq.*—Quant à leurs autres sentimens, leurs progrès, leur extinction, *voyez* Dupin, quatorzième siècle, *pag.* 366.—D'Argentré, *collect. jud. tom.* 1, *p.* 276.—Natal. Alex. *in sæc.* 14.—Ludov. Emerici *directorium part. inquisit.* 2, *quæst.* 7, *p.* 249.—Trithem. *in chron. Hirsaugiens. tom.* 2, *p.* 231.

(*i*) Les *bisoques*, au nombre de plus de 8000, se mirent à parcourir la Bohême, l'Autriche, la Thuringe et l'Italie, pour annoncer au peuple que Dieu avoit eu tort de chasser le diable du paradis, et que pour réparer cette injustice énorme, il le rétabliroit un jour. Plusieurs de ces *bisoques* aimèrent mieux périr par le feu, que d'admettre la justice de la condamnation de Satan. Hist. eccles. *ad an.* 1315.

(*k*) Les *valésiens* croyoient que l'incontinence anéantissoit la liberté de l'homme: or, pour conserver cette liberté, ils se châtroient eux-mêmes, et châtroient sans miséricorde tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. Epiphan. *hæres.* 56.—S. August. *hæres.* 37.—Baronius, *ad. an.* 249. Hist. eccles. *sæc.* 3.

(*l*) Les *christiens* avoient pour chef un homme qui se nommoit le *Christ*. Ce *Christ* menoit une femme avec lui, qu'il appelloit *Marie*. Il prophétisoit et faisoit des miracles; il étoit suivi d'un grand nombre de peuple; il imposoit les mains sur les malades, et recevoit force présens, qu'il distribuoit incontinent aux pauvres, et lorsque ces présens lui manquoient, il détroussoit les passans pour y suppléer. Quand le *Christ* eut fait environ 3000 disc-

les *hésicastes* (*m*), les *turlupins*

ples, il se mit à leur tête, médita des conquêtes, et marcha en ordre de bataille : il alloit attaquer l'évêque de *Velai*, lorsqu'il fut malheureusement assassiné. Hist. eccles. *ad. an.* 591.

(*m*) C'étoient des moines du mont *Athos* qui avoient fixé la véritable perfection au degré le plus sublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitoient comme des forcenés, tournoient la tête, rouloient les yeux, et faisoient des efforts incroyables pour s'élever au-dessus des impressions des sens. A force de pratiquer cet exercice, le sang se portoit à la tête, les vaisseaux sanguins se gonfloient, les fibres de leur cerveau étoient agitées de cette espèce de vibrations qui produisent aux yeux des couleurs brillantes comme les éclairs; alors ils s'imaginoient voir une lumière céleste, qu'ils regardoient comme un rayon de la gloire des *saints* : et comme ils croyoient que cette lumière sortoit de leur nombril, ils se tenoient dans une certaine posture propre à fixer les yeux sur cette partie du corps ; ce qui les fit nommer *omphalopsiques*. Par la suite ces moines prétendirent que cette lumière étoit celle du *Thabor*. *Barlaam* attaqua cette opinion, et fit assembler un concile pour la condamner ; mais ce *Barlaam* y fut condamné lui-même ; et la lumière du nombril des moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyoit dans *Constantinople*, que des personnes qui regardoient sans cesse leur nombril, pour voir la lumière du *Thabor*, et des maris qui quittoient leurs femmes pour s'attacher à ce sublime exercice.

Hist. eccles. *in sæc.* 14—Dupin, quatorzième siècle, p. 522. Natal. Alex. *in sæc.* 14.—Panoplia *adversùs schisma Græc. centur.* 13, *cap.* 3, *p.* 381.

(*n*), et autres fous ne se sont point soutenus jusqu'à ce jour ; ce n'est point que leurs principes manquassent d'extravagance et d'absurdités ; mais c'est que quelqu'autre secte, plus extravagante encore, les a éteints ou absorbés. — Doucement, mon cher oncle, dit le *Compère*, vous ne vous appercevez pas que vous faites injure à la vrai philosophie, en confondant les *carpocratiens*, les *dulcinistes*, les *bègards* et les *turlupins* avec un tas d'écervelés qui n'avoient aucune teinture de la loi naturelle. — Réparation soit donc faite à ces *messieurs*, reprit *père Jean* ; je les adopte pour frères en ce qui concerne la conformité de leurs sentimens avec les nôtres : quant au reste, ils n'étoient pas moins fous que les autres, et ils peuvent aller se *promener* avec eux.

Fabricius, *biblioth. Græc. tom.* 10, *p.* 454.—Allatius, *de perpetuâ consentione, etc.*—Adam Rechenberg, *exercitationes var. argum. p.* 378.—Petavii, *dogmata theol. lib.* 1, *cap.* 12 *et* 13.

(*n*) Les *turlupins* tenoient que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui est naturel, et par conséquent l'ouvrage de Dieu. Aussi n'étoient-ils pas plus scrupuleux que *Cratès*. Hist. eccles. *ad ann.* 1373.

CHAPITRE XXI.

Changement de matière.

Lorsque *père Jean* eut fini de parler, nous crûmes que *Diego* alloit continuer ; mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu sur son grabat, et dans le même état qu'il étoit avant sa prétendue résurrection : il étoit rentré dans sa léthargie sans que nous nous en fussions apperçus ; parce qu'ayant les yeux fixés sur le *révérend*, tandis qu'il parloit, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il disoit, pour observer ce qui se passoit sur le grabat de l'*Espagnol*.

Comme cet état nous alarma moins que la première fois qu'il y tomba, et que nous nous imaginâmes qu'il alloit être d'une certaine durée, nous donnâmes carrière à l'envie de rire que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avoit causée. Mais l'*Anglois* garda son sérieux, et ne parut prendre aucune part à notre divertissement. *Père Jean* lui ayant demandé pourquoi il ne rioit point avec nous ; il répondit : *mon révérend*, c'est que l'envie que j'en avois, a fait place à une réflexion qui m'est survenue sur la nature du délire de l'*Espagnol* ;

mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je sais fort bien que le délire vient d'un changement à la disposition du cerveau, occasionné par la trop grande agitation, par l'extrême sensibilité des nerfs : mais je ne puis comprendre comment ces nerfs, ainsi agités, excitent l'imagination à concevoir une suite d'idées claires, distinctes, liées ensemble; en un mot, un raisonnement parfait, sans le secours de la raison, qui est le flambeau qui éclaire notre esprit dans l'état de veille et de santé, c'est-à-dire, lorsque toutes les facultés de notre individu sont en équilibre. — Pour moi je le conçois très-bien, dit le *Compère*, et voici comment : la formation et la nature des idées dépendent des différens mouvemens, ou ébranlemens, dont les fibres du cerveau se trouvent affectées par les impressions que chacun de nos sens y transmet à sa manière, et la reproduction des idées vient de la reproduction des mêmes mouvemens qui les ont occasionnées; soit que cette dernière se fasse par l'impression réitérée des objets, on par quelque cause extraordinaire, qui remue certain nombre de faisceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je sais tout cela, dit l'*Anglois*. — Tant mieux reprit le *Compère*; vous en concevrez d'autant plus aisément

le méchanisme des vices de *Diego*, et il ne faudra point que j'aie recours aux définitions, ni aux premiers élémens de la *psycologie*, pour me faire comprendre.

Le nombre, la liaison, la suite des idées que nous avons d'une chose dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raison de la fréquence des répétitions, des réminiscences de cette *chose*, de même qu'en raison de l'intérêt que nous y prenons, et du tempérament des fibres destinées à recevoir les impressions de l'image de la *chose*. De-là la reproduction des idées plus ou moins vives d'une telle *chose*.

D'ailleurs, comme aucun faisceau de fibres de notre cerveau n'est entièrement isolé, mais que tous sont liés les uns aux autres par un enchaînement naturel et nécessaire, et que les faisceaux les plus prochains sont les organes destinés à transmettre à l'ame les idées qui se trouvent avoir le plus de liaison et de rapport, l'ébranlement d'un seul faisceau doit nécessairement se communiquer aux faisceaux avec lesquels il a le plus de connexité. De-là la reproduction d'une suite d'idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de *veille* les mouvemens de la circulation, et autres qui en dérivent, occasionnent

quelques impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets, l'ame se présente ces mêmes objets : et cette représentation est d'autant plus distincte, plus suivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres est moins troublée, moins interrompue.

L'*Espagnol* a entendu mille fois dans sa vie faire des descriptions plus ou moins ridicules et bizarres du paradis, de l'enfer et du purgatoire ; la lecture des légendes, sa crédulité, ses réflexions continuelles ont rappelé mille autres fois les mêmes contes ; les fibres de son cerveau, destinées à recevoir les impressions de ce genre, avoient naturellement toute la sensibilité, la souplesse et l'activité nécessaires aux sensations les plus vives ; le temps et le mouvement perpétuel de ces fibres ont acquis à son ame la faculté de se représenter toutes ces choses comme s'il les avoit sous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner si, pendant son délire, les esprits animaux portés à la tête auront mis en jeu les organes de son cerveau les plus disposés à être mus ; et si, revenu de son état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — *Bravo*, dit *Vitulos* ;

mais croyez-vous, monsieur le philosophe, que la mention que *Diego* a faite en passant de la cohésion de la terre, de l'impulsion, de l'attraction, de la méchanique des forces centrales, du systême solaire, etc. dérive de l'ébranlement des faisceaux de fibres contigus aux faisceaux destinés à la reproduction des idées du paradis, de l'enfer et du purgatoire, qu'il a puisées des discours des dévots, ou de la lecture des légendes ? — Pourquoi non, répondit le *Compère* ! Comme l'*Espagnol* m'a entendu cent fois traiter de ces matières, il est apparent qu'en son particulier il aura adapté ce qu'il en aura retenu aux chimères, dont son imagination se repaît sans cesse. Par exemple, il est persuadé que l'enfer est situé au centre de la terre : or, en méditant sur la route qui doit y conduire, il se sera représenté les différentes couches de terre, de pierres, et d'autres substances, dont j'aurois dit que la croûte du globe est composée : en méditant sur la vîtesse avec laquelle l'ame d'un réprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raisonnemens sur la méchanique des forces centrales. Il s'ensuit de-là que ces idées si différentes, et puisées dans des sources si éloignées, se seront trouvées réunies, et seront devenues des pièces propres

propres à former dans son esprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres destinées à la reproduction des idées, se trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion et la durée nécessaires à la formation d'un tel tableau.

Et la verrue du bout du nez de *Lucifer*, dit *père Jean* à son neveu, sa simarre doublée de fer-blanc, sa couronne de buis, les suisses de son palais, l'histoire de *Charlemagne*, de *Sixte-Quint*, du prélat *Tongarini*, *etc.* tout cela viendroit-il aussi du fruit des lectures de l'*Espagnol*, ou de tes discours sur ces matières ? Que cela vienne d'où il pourra, répondit le *Compère*, ce n'en sont pas moins des idées reproduites. Il existe certainement dans le cerveau de l'*Espagnol* un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une simarre, d'une feuille de fer-blanc, de quelque machine de buis, etc. Or, si tandis que son esprit étoit occupé à contempler *Lucifer*, quelque impulsion intestine a ébranlé ces fibres, elles auront aussi-tôt reproduit les idées auxquelles elles sont appropriées; mais l'ame n'ayant alors aucun pouvoir de réfléchir, ces idées se seront trouvées assorties d'une manière vague et bizarre,

se seront incorporées dans le rêve suivi de l'*Espagnol*, et en auront fait un chaînon, quoiqu'informe et défectueux.

CHAPITRE XXII.

Diego *revient de sa léthargie, et ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hiver nous avoit contraints de séjourner.*

LE lendemain matin l'*Espagnol* revint de sa léthargie, mais il ne se ressouvenoit point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avoit conté la veille (*a*); ce qui donna lieu au *Compère* de disserter amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses qui se passent dans notre imagination pendant les rêves et les délires.

Lorsque la dissertation du *Compère* fut finie, le *Juif* eut la complaisance de nous régaler de son histoire : les jours suivans, l'*Anglois*, l'*Allemand* et le *Suédois* firent la même chose ; et ces histoires firent naître cent petites observations qui donnèrent

(*a*) Ce qui est singulier, c'est que quelques propos que nous lui tinmes par la suite sur cet article, quelques questions que nous lui fîmes, il ne s'en ressouvint pas davantage.

lieu à quelques questions curieuses et intéressantes, dont la discussion occupa la société philosophique pendant les trois mois que nous restâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces histoires, ces observations, ces questions sont trop longues à rapporter ici, je les réserve pour un autre ouvrage. En attendant, je passe à notre départ.

Le lecteur se souviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hiver pour gagner *Samarcand* par la *Tartarie orientale*, avoit été infructueuse (*b*). C'est pourquoi, lorsque le beau temps fut venu, le *Compère* résolut de diriger notre route au *sud-est*.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes et des forêts immenses, abondantes en toutes sortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le *Compère* nous ayant avertis que nous allions entrer dans le désert de *Samoïo*, nous songeâmes à l'avenir : nous fîmes une chasse qui nous procura environ six cents livres de viande que nous fîmes sécher à la fumée : après quoi nous entrâmes dans le désert, espérant d'y trouver quelques secours, qui, joints à notre viande, nous mettroient en état de le traverser sans craindre la faim.

(*b*) *Voyez le chap. XVI, tome II.*

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes; la terre n'étoit plus qu'un sable rougeâtre, couvert de mousse sèche, et de quelques plantes de jonc marin, différent de celui qui croît en *Europe*; l'on n'y voyoit ni rivière, ni ruisseaux; toute l'eau qu'on pouvoit trouver étoit une eau croupissante et verdâtre, contenue dans des étangs sans poissons : quant aux animaux, ce désert n'étoit peuplé que d'une espèce de belettes que nous rencontrions assez rarement; encore falloit-il être bien subtil pour en approcher d'assez près pour les tirer.

A mesure que nous avancions, le désert devenoit plus sablonneux, plus sec, plus stérile, et les belettes plus rares. Quelques jour après, le soleil ne parut plus; nous nous trouvâmes désorientés; ce qui nous fit résoudre de séjourner, en attendant qu'il reparût de nouveau : mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avoit pas plus d'apparence qu'il se montrât, que le premier instant de sa disparution. Comme nos provisions diminuoient, et que les belettes étoient devenues d'une rareté extrême, le *Compère* se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines ; le soleil ne paroissoit point encore, et nos vivres tiroient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit, puis à une livre ; si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim et de fatigue. Le *Compère* avoit beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles ; *père Jean* avoit beau nous encourager par sa constance et par sa fermeté, rien n'y faisoit ; le courage et la philosophie étoient à bout : *Diego* avoit beau promettre d'aller à *S. Jacques*, et de porter un cierge à *nostra signora del Pillar*, le *saint* et la *signora* étoient sourds.

Enfin, nous n'avions plus de vivres, nous ne savions de quel côté tourner ; la mort s'offroit de toutes parts, lorsque tout-à-coup nous apperçûmes un horizon bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie : nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres : mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres, que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup l'espoir et les forces nous abandonnèrent tout-à-fait, nous ne pûmes aller plus loin. Le seul *père Jean* tenoit

bon; ses forces n'étoient point encore affoiblies, son courage naturel étoit au-dessus de la fortune la plus cruelle, du sort le plus affreux; si quelque chose pouvoit le toucher en ce moment, c'étoit l'état déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le *révérend père* prit un fusil, de la poudre et des balles; il nous dit qu'il falloit faire un dernier effort pour nous conserver la vie, et nous laissa. Le soir étant venu, et voyant qu'il n'arrivoit point, nous nous trouvâmes plus désespérés, plus accablés que jamais. Le *Compère*, à l'imitation de *Sénèque*, vouloit mourir en moralisant, mais personne ne l'écoutoit plus; *Diego* même ne prioit plus; notre extrême foiblesse nous avoit mis dans un état d'insensibilité, où la mort alloit terminer nos jours et nos malheurs, sans nous en appercevoir. Bref, le plus robuste d'entre nous n'avoit peut-être plus six heures à vivre, lorsque *père Jean* arriva.

Le bruit qu'il fit à son arrivée, me fit ouvrir les yeux; je l'apperçus avec un ours monstrueux sur ses épaules, et jurant comme un damné.

Lorsque le *révérend* eut jeté sa charge, il alluma du feu, et fit cuire une partie de sa chasse. Après quoi il nous fit prendre

à chacun un peu de bouillon ; mais il ne nous laissa point manger ; il se contenta de manger pour nous : deux heures après, il nous donna encore du bouillon, ainsi du reste ; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures, nos forces augmentèrent ; le *Compère* se remit à prêcher, *Diego* à prier, les autres à se lamenter, et moi à pleurer : la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faisant regretter en quelque sorte de n'être point morts avant l'arrivée de *père Jean*.

Deux jours après cette chasse, le *révérend* repartit derechef, et fut trois jours sans reparoître. Nous crûmes qu'il s'étoit égaré, ou que quelque bête féroce l'avoit dévoré : enfin, il revint ; mais il n'avoit rien ; ce qui nous obligea de ménager le reste de notre ours, et de partir le plutôt qu'il fut possible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien : si nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étoient si rares, que nous regardions cet endroit comme absolument inhabité de tout ce qui avoit vie.

Pour surcroît de malheur, le soleil, qui s'étoit montré pendant quelques jours, étoit encore disparu : nous voyagions derechef sans savoir vers quelle partie du monde

nous dirigions nos pas. Bref, notre petite provision touchoit à sa fin, lorsque nous arrivâmes dans un endroit où la mousse, dont la terre étoit couverte, fit place à une espèce d'herbe particulière, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles, nous rencontrâmes quelques broussailles, parmi lesquelles il y avoit une garenne de lapins. *Père Jean* fit aussi-tôt un piège, et prit quelques-uns de ces animaux: mais il ne nous parut point que cette garenne fût assez peuplée pour nous nourrir long-temps, c'est pourquoi nous nous mîmes en devoir de chercher s'il y en avoit point quelqu'autre dans les environs.

CHAPITRE XXIII.

Aventure singulière.

Nous rodâmes quelque-temps çà et là ; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée : nous ne désespérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin ; il nous paroissoit impossible que ce fût là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux ; ce qui, comme je viens de dire, nous avoit fait prendre courage à tous, excepté à l'*Anglois*, qui paroissoit absorbé dans une telle mélancolie, qu'il ne parloit plus ; il ne savoit pas même s'il devoit prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de séjourner trois ou quatre jours près de cette garenne, tant pour nous reposer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous seroit possible, le second jour de ce séjour, l'esprit de l'*Anglois* parut plus troublé que jamais. Tantôt il avoit le visage enflammé, les yeux étincelans, et marchoit d'une grande vîtesse ; tantôt il palissoit, sa vue s'égaroit, il s'arrêtoit, s'asseyoit, en faisant des gestes qui

ne dénotoient que trop l'état affreux où son ame étoit plongée.

Le soir étant arrivé, il se coucha près de nous sur le gazon, mais il ne put reposer; il s'agitoit, se tournoit, s'asseyoit et se recouchoit sans cesse; il soupiroit, il gémissoit, et crioit quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille; il parut même prendre quelque repos: mais bientôt après il se leva d'une vîtesse extrême; il marcha quelques pas avec précipitation; il s'arrêta tout court; il revint à nous; puis, étendant les bras, serrant les poings, et jetant vers le ciel un regard terrible, il s'écria: non !... c'en est fait ! la fortune inexorable m'a persécuté toute ma vie; elle me brave en ce moment; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ses coups. — En même temps il saisit une corde, il se la passe au coup, et court pour se pendre au premier arbre. Mais le *Compère* le poursuivit, l'arrêta, le ramena, et lui adressa les paroles suivantes:

Mon ami, j'ai souvent entendu dire que la manie de se pendre prenoit quelquefois aux *Anglois*, mais on me disoit en même temps qu'ils exécutoient cela avec tout le sang-froid imaginable; et vous vous êtes préparé à cette action par des agitations et

des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfère la manière de vos compatriotes à la vôtre ; car si l'envie de me pendre me prenoit à mon tour, je crois que je ne la mettrois en exécution ni d'une façon ni de l'autre : je raisonnerois auparavant, et je ne me livrerois point si facilement à ce désespoir funeste, qui se manifeste aux uns sous l'ombre d'une mélancolie sombre et farouche, et aux autres par les symptômes d'une frénésie enragée.

Il est vrai que parce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune : il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours, est un rengrégement de maux capables d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide : enfin, il est vrai que nous ne sommes point sûrs de sortir jamais de ce désert affreux ; mais ce qui est passé est passé, il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir, nous avons des apparences plus consolantes que ces jours derniers : nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, et où nous pouvons en découvrir d'autres ; ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre, nous

nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, et sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraie d'une manière horrible, et vous courez vous y précipiter. Quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine, ou elle est éloignée ; si elle est prochaine, ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légérement. Si le sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs et la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs (*a*) : la douleur et l'infortune sont les alimens de la vertu, ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. « Il y a bien plus de cons» tance à user la chaîne qui nous tient, » qu'à la rompre, dit *Montaigne* (*b*), et

(*a*) *Sapiens non metu frangitur, non potestate metatur, non extollitur prosperis, non tristibus mergitur.* Augustin. ad Simpliciam.

(*b*) Essais, liv. 2, ch. 3.

» plus de preuve de fermeté en *Régulus* » qu'en *Caton*. C'est l'indiscrétion et l'im- » patience qui nous hâtent le pas.... C'est » le rôle de la couardise, non de la vertu, » de s'aller tapir dans un creux, sous une » tombe massive, pour éviter les coups de » la fortune (*c*)... Tous les inconvéniens ne » valent pas qu'on veuille mourir pour les » éviter. Et puis il y a tant de soudains » changemens aux choses humaines, qu'il » est mal aisé de juger à quel point nous » sommes justement au bout de notre es- » pérance. Toutes choses, disoit un mot » ancien, sont espérables à un homme pen- » dant qu'il vit (*d*). »

(*c*) *Rebus in adversis facile est contemnere vitam : Fortius ille facit qui miser esse potest.* Mart. lib. 2, epigram.

(*d*) Madame Deshoulieres a fort bien rendu le commencement de ce passage de *Montaigne*. Voici comme elle parle dans ses *réflexions diverses*, *stance* 10.

En grandeur de courage on ne se connoît guere
Quand on élève au rang des hommes généreux,
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils sortoient de la vie,
Lorsque, de disgrace suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonstances malheureuses où la mort est préférable à la vie ; mais elles sont très-rares, et l'état où nous sommes en est bien éloigné.

Lorsque le *Compère* eut fini de parler, *père Jean* lui dit : je voudrois bien savoir pourquoi mon *cher neveu* s'arroge le privilège d'empêcher les gens de se pendre lorsqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie et la violence ; mais je ne trouve rien de plus tyrrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à sa fantaisie, surtout lorsque ses actions ne portent aucun préjudice à personne.

Or çà, notre ami, continua *père Jean*, en s'adressant à l'*Anglois*, n'écoute point *mon neveu ;* c'est un bavard qui les trois quarts du temps ne sait ce qu'il dit ; il fait le philosophe, et il auroit souvent besoin des leçons de ses propres disciples. Crois-moi, pends-toi. Il y auroit de la lâcheté à reculer après avoir été si loin.

Ici *père Jean* nous défendit à tous, sous peine d'encourir son indignation, d'empêcher l'*Anglois* de se pendre, si l'envie lui en continuoit. Mais, par un effet singulier

de cet esprit d'inconséquence et de contradiction que l'homme porte en soi, l'*Anglois*, qui s'étoit montré plus déterminé que jamais pendant le discours du *Compère*, perdit courage à celui du *révérend ;* les trois quarts de son transport s'évaporèrent ; un embarras extrême, causé par le remords d'avoir été si loin, et par la honte de reculer, lui succéda ; en un mot, je ne sais si dans ce moment le pauvre *Anglois* étoit plus digne de compassion que de risée. A la fin, excité par les railleries du *révérend* qui s'étoit apperçu de son embarras, son courage se ranima ; il reprit tranquillement le chemin de l'arbre vers lequel il avoit couru un moment auparavant comme un désespéré, il grimpa dessus, et s'y accrocha avec autant de gravité, que si c'eût été la plus belle action de sa vie.

A peine l'*Anglois* fut-il mort, que *père Jean* se mit en devoir de le décrocher : et comme le *Compère* lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ce cadavre, le *révérend* lui répondit qu'il vouloit le manger. Cette réponse nous fit horreur à tous, mais le *révérend père* persista dans son entreprise ; il vuida, il écorcha l'*Anglois* le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos suivant.

Mes enfans, voici de la provision au

moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le respect imbécille que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne sont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'est point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce soit; c'est une même substance un peu différemment modifiée; il est fécondé de même, le même méchanisme le développe: l'homme n'acquiert son accroissement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la manière des autres animaux, c'est-à-dire, par l'appropriation, par l'assimilation de quelques particules de matière, qui avoient appartenu auparavant à quelques autres individus; et la mort n'est en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obstruction totale, qu'une cessation de toutes les facultés animales, et des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en soi qui puisse empêcher d'en faire usage. Ce n'est donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point: de notre ignorance, parce que nous n'en connoissons point véritablement la nature; je viens de la démontrer;

de notre orgueil, parce que nous nous imaginons sottement que cette chair est d'une nature infiniment supérieure, infiniment plus respectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain est, comme on l'enseigne au peuple, d'une nature au-dessus de celle des brutes, parce qu'il est la coque ou l'enveloppe qui renferme une ame immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort ; ce corps abandonné n'a donc plus rien en soi qui nous porte à le respecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours : au contraire, si l'homme est en tout semblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres égards pour son cadavre que pour celui de ces derniers ? Nous sommes bien orgueilleux de nous élever si haut, ou bien injustes de les abaisser si bas.

Le respect que l'on a pour un corps mort, et qui empêche de le manger, est donc ridicule et mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'est plus, que son cadavre soit enterré, brûlé ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui composent ce cadavre doivent se dissoudre, il doit être anéanti ; le chemin qui mène à cet anéantissement ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui est mort ; que ce chemin soit long ou

court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'est pour lui la même chose ; la terre, le feu, l'eau, l'estomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, sont pour lui une sépulture égale. Enfin, s'il y avoit quelque choix à faire pour la sépulture de l'homme, l'estomac humain devroit l'emporter sur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre estime, notre respect pour nos semblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertissant en notre propre substance (*a*).

Cependant je n'entends point qu'il soit bon de manger un homme mort de maladie, sur-tout de maladie épidémique ; mais il y a des cas où l'homme est mangeable et très-mangeable même. Tantôt un charetier se trouve écrasé par sa charrette ; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment et se tue ; un couvreur en fait autant ; tantôt un galant se bat en duel et perce son rival, un voleur assassine un richard, la justice pend le voleur.... et la guerre ! ventre-bleu, la guerre ! que d'occasions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille aux dépens de notre espèce ? Mais non : l'on

(*a*) Comme faisoient les *Massagètes* à leurs pères et mères.

enterre le charretier, le charpentier, le couvreur et le galant; l'on mène le voleur à la voirie, et l'on enrage de faim sur un champ de bataille couvert de morts.

Révérendissime *père Jean*, dit *Vitulos*, il me semble qu'il y a quelque chose de révoltant, de cruel, à manger ainsi le corps de son semblable. Eh! quelle différence y a-t-il entre de la chair et de la chair, repartit le *révérend!* n'ai-je point déjà fait voir que la chair d'un homme mort n'est point autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal?

Je veux, dit le *Compère*, que notre chair n'ait rien en soi qui la distingue de celle des autres animaux, mais les hommes sont si sensuels, si cruels, lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs desirs effrénés, et sur-tout leur gourmandise insatiable, que si la mode de manger de la chair humaine venoit à s'introduire, ils s'égorgeroient à la fin les uns les autres pour se dévorer ensuite. L'on auroit beau leur représenter *que les tigres et les léopards, malgré leur extrême voracité, respectent leur espèce; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré*, ils s'entre-chasseroient comme ils chassent les lièvres et les sangliers, et ils en viendroient à un point où l'on verroit les petits enfans au marché comme l'on y voit

des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes, car je soutiens qu'il fallut que l'homme fît un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, que pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, et de faire une boucherie de sa propre espèce.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité : car, malgré les objections que *M. Vitulos* a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je serois peut-être le premier à manger de l'*Anglois*, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, et prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entre eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres ; mais je répète que si l'usage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre manière dont mon oncle a fait mention tout-à-l'heure, venoit à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courroient grand risque : leur voracité naturelle l'em-

Les boucheries ne sont point les seuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuisine de quelque grand, vous y verrez la timide volaille aussi cruellement maltraitée : ici c'est un cuisinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet : là ce sont des faisans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette espèce qui palpitent et qui nagent dans leur sang. Si de là vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fusils redoublés, que les cris perçans du gibier blessé ou expirant : la légéreté de sa course, la rapidité de son vol, ses ruses, son adresse, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chasseur. Les rivières les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuses n'ont même pu mettre les poissons à couvert de la dent meurtrière de l'homme ; il semble que la terre, dénuée d'herbes, de racines, de plantes et de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente qu'un globe de sable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, et qui vont lui échapper. Comment donc ne dévoreroit-il point son semblable, s'il connoissoit

connoissoit une fois le goût qu'a la chair humaine ?

L'ami, dit *père Jean*, il me paroît que ton imagination se ressent un peu de la diète que tu as faite. — Qu'elle s'en ressente ou non, reprit le *Compère*, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, et d'autant plus vrai que depuis l'éléphant jusqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le sont pas n'en sont pas plus à l'abri de ses coups : tantôt il en tue un pour quelque usage particulier ; tantôt il en dissèque un autre pour s'instruire ; tantôt il en éventre un troisième pour s'amuser.

S'il construit, s'il équipe, s'il arme un vaisseau, il vous dira que *c'est pour courir à travers les mers glaciales, à la poursuite de quelques baleines, dont l'huile est nécessaire pour peindre sa maison, corroyer son cuir, et graisser ses bottes.* S'il habitoit une simple cabane de roseaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, sa maison n'auroit pas besoin de peinture : s'il alloit nu-pieds comme eux, ils n'auroit besoin ni de souliers, ni de bottes ; s'il leur ressembloit, enfin, l'huile de baleine ne lui seroit pas plus nécessaire que la graisse humaine n'est nécessaire à la baleine.

campagne, et tu la feras battre de même à ceux qui sont assez simples pour t'écouter. Lorsque tu commences à brailler, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raisonnent à tort et à travers, et qui croient faire monts et merveilles, lorsque le vulgaire, ébloui de leur enthousiasme frénétique, de leurs grands mots vides de sens, leur prodigue ses louanges insensées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

Or ça, mes amis, continua le *révérend*, je vais mettre une des fesses de défunt notre confrère sur la braise : si l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le dise d'avance, pour que j'augmente la portion.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE XXIV.

Départ de cet endroit. Sermon du Compère. *Désespoir de* Diego.

LE *Compère*, fatigué de parler, ou piqué du compliment de son oncle, mit fin à son discours. Alors la société fit son dîner de quelques lapins rôtis ; mais l'envie ne prit à personne de tâter du ragoût du *révérend*.

Le dîner étant fini, l'on tint conseil sur ce que l'on auroit à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on iroit à la découverte de quelques garennes ; que si l'on n'en trouvoit point, l'on reviendroit tirer de celle-ci autant de lapins qu'il seroit possible, et que l'on partiroit le quatrième jour, comme il avoit été résolu dès le commencement.

Le lendemain matin six d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouvèrent rien : c'est pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le soleil ne s'étoit point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrain aride, nos vivres nous manquèrent de nouveau : le sixième jour nous

jeûnâmes ; le septième nous fûmes bien aises de manger chacun une tranche de l'*Anglois*, dont *père Jean*, qui avoit pris un goût extrême pour la chair humaine, conservoit encore une cuisse et la moitié d'une épaule.

Le huitième jour nous trouvâmes derechef quelques pelouses de gazon, quelques sapins épars à une assez grande distance les uns des autres, et peu de temps après, encore une garenne, mais elle étoit quatre fois moins peuplée que la première.

C'est pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous seroit possible, de le partager et de nous séparer, pour que chacun de nous, se trouvant plus en état de pourvoir à sa subsistance, tâchât de gagner, par le chemin qu'il jugeroit à propos, quelque contrée habitée, soit par les *Chinois*, par les *Tartares*, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette séparation, le *Compère* trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une éminence, nous fit approcher tous, et nous parla en ces termes :

Mes chers amis, l'intolérance et la persécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude et la délicatesse de notre constitution nous empêchent d'y vivre de l'é-

écorce de ces arbres, de cette herbe insipide dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos semblables, qu'à la manière dont nous avons été élevés, c'est-à-dire, à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut-être que celle de tous les biens; renonçons-y pour jamais; fixons notre séjour dans ce désert; acquérons insensiblement la force de soutenir l'intempérie des saisons, et la nourriture grossière que la nature nous offre; vivons d'herbes et de racines; faisons-nous des tanières comme ces lapins que nous avons trouvés, et nous serons heureux comme ils l'étoient : séparons-nous sur-tout, non-seulement pour que chacun de nous pourvoie plus aisément à sa subsistance, mais encore de crainte que la présence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le désir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pélerins, qui, après un long voyage, sont prêts à rentrer dans leur patrie; efforçons-nous de perdre toutes les connoissances que nous avons acquises dans le cours de notre vie : en un mot, redevenons semblables à nos premiers parens, qui vivoient errans, sans

industrie, sans parole, sans guerre, sans liaison, sans besoin de leurs semblables, se suffisant à eux-mêmes, contens de peu, vivant des seuls alimens que la nature leur offroit, heureux enfin, et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

Si après notre séparation, le hasard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe son séjour : la facilité qu'il aura à se procurer ses besoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, et lui fera préférer mille fois son état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches esclaves, qui vivent au milieu des villes, en butte à toutes les passions, et à tous les vices, à tous les maux qu'on puisse imaginer.

Si le même hasard lui fait rencontrer une femelle sauvage de son espèce, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce désert, qu'il approche de la première, si la nature l'exige ; qu'il approche également de la seconde, mais que ce soit sous condition, sous promesse qu'elle n'apprendra aux enfans qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns signes qui puissent augmenter leurs idées, leurs connoissances, leurs désirs, leurs besoins, et faire leur malheur ; que pour cet effet, elle les abandonnera lorsqu'ils seront en état de brouter

l'herbe, et de distinguer les racines propres à leur subsistance d'avec celles qui ne le sont pas.

Tel d'entre nous qui se sera trouvé dans le cas que je viens de dire, et qui en aura agi de la manière que je luis prescris, pourra s'applaudir d'être le père d'une nation nouvelle, d'une nation sauvage, robuste, heureuse, indépendante, du moins jusqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des lois, des arts, des sciences, etc. ou que, par un concours de circonstances malheureuses, cette nation devienne l'artisan de ses propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choses.

Mes enfans, dit *père Jean*, pour le coup la diète a entiérement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société, ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sage doit faire, lorsqu'il rencontre une femelle de son espèce dans les bois. Nous sommes ici huit personnes; nous sommes dans un désert immense, d'où nous ne sommes pas sûrs de sortir de notre vie; nous sommes dans un canton où les vivres sont si rares, qu'il est impossible que nous subsistions quinze jours de la chasse d'un mois; que chacun de nous

ours ou chat-huant ? comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne ; les douleurs d'un abcès, si personne ne te le perce ; et la dislocation d'un membre, si personne ne te le remet ? Comment guériras-tu de la fièvre, si on ne te donne le quinquina ; de la v....., si l'on ne t'administre le mercure ; et de la diarrhée sans l'ipécacuanha ? Qui te nourrira, lorsque tu ne pourras plus marcher ? Qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus foible ? Qui t'appliquera un emplâtre au talon, si tu es piqué d'un scorpion ? Ah ! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas : mais je peux me casser une jambe, et vivre encore six mois dans des douleurs insupportables ; un chancre incurable peut me ronger une fesse, et je puis vivre des années dans des tourmens affreux ; une fistule maudite peut me survenir à l'*anus*, me ronger l'*intestin rectum* et tout ce qui en dépend, sans avoir le moindre pauvre petit chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état.

Lorsque *Diego* eut fini sa jérémiade, il fut conclu que nous ne nous séparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche,

marche, et nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour *père Jean* apperçut un daim ; et comme cet animal étoit à la portée du fusil, le *révérend* le jeta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. *Père Jean*, *Vitulos*, *Diego* et moi résolûmes de ne point encore nous séparer ce jour-là : mais le *Compère* vouloit absolument cette séparation ; il lui tardoit de devenir sauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le soir nous apperçûmes que le terrain formoit une pente sur notre gauche ; nous prîmes cette route ; en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau rempli d'écrevisses. Pour le coup il ne fut plus question de séparation : le *Compère* jura qu'il vouloit vivre et mourir avec nous, et qu'il n'abandonneroit point le ruisseau sans être sûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aisément des fatigues de notre voyage, qu'il ne se passoit point de jour sans que nous ne vissions quelques animaux sauvages venir boire à ce ruisseau, ce qui donnoit occasion à *père Jean* d'en jeter de temps en

temps quelqu'un sur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres camarades : mais soit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre, ou qu'ils fussent péris, nous n'en apprimes aucune nouvelle.

CHAPITRE XXV.

Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.

APRÈS avoir séjourné environ huit jours, le *Compère* proposa de remonter le ruisseau, dont la source paroissoit être à l'*est*. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition, que nous n'avions rien à craindre de la disette, aussi long-temps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortoit d'entre des rochers escarpés; ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours et demi nous eûmes traversé ces rochers, et nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelacés et couvertes de roseaux. Etant entrés dans l'une de ces

cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni ustensiles, sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer où l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes, et nous trouvâmes par-tout la même chose, à la réserve d'un peu de fromage, et d'une dixaine de livres de viande enfumée que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfans d'environ dix ans, couverts de peaux, et gardant un troupeau de chèvres : ausssi-tôt que ces enfans nous eurent apperçus, ils se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux, et entrèrent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur, nous traversâmes le bois, et nous arrivâmes dans une habitation composée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi-sauvage, vêtue de peaux, et parlant à peu près comme les grenouilles croassent.

Dans un instant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étoient armés d'arcs, de flèches et de longs bâtons dont la pointe étoit durcie au feu ; quelques-uns mêmes avoient des haches ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation

avec quelque nation à qui le fer étoit connu, car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art, aucun métier, en un mot, qu'ils connussent d'autres occupations que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés, ils ne témoignèrent en aucune manière de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous présentèrent du lait dans une espèce de jatte de bois, qui paroissoit avoir été creusée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande sèche, quelques fruits inconnus en Europe, mais de très-mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil, nous nous tînmes sur nos gardes, et nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant apperçus de notre défiance, ils nous menèrent dans une hutte vide, qui se trouvoit à la portée du pistolet des autres, et nous firent entendre par signes que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entr'eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi lesquelles il en mit quelques noires : puis ayant mis ces pierres dans son bonnet, les chefs de famille s'approchèrent et en tirèrent chacun une. Ceux auxquels les pierres noires tombèrent, poussèrent un cri de joie, disparurent à l'instant, et revinrent un moment après avec

nation qui est plus disposée à nous faire du bien, qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de choses, mais ils nous ont offert tout ce qu'ils possèdent. O nations policées! recevez-vous ainsi l'étranger? Non; vous lui demandez des passeports, vous le mettez en prison lorsqu'il n'en a pas; s'il en a, et qu'il séjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien sans intérêt, ou sans vue d'intérêt; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez ce qu'aucun animal ne paie sur la terre, c'est-à-dire sa subsistance; vous lui tendez des embûches, vous le trompez, vous le ruinez, vous le tourmentez, vous le pendez enfin, si, en suivant la loi naturelle, il a le malheur de violer les lois barbares que vous avez forgées.

Environ une demi-heure après, deux députés de la bourgade nous apportèrent environ trente livres de viande fraîche, et firent mille cérémonies, mille contorsions, en nous la présentant; puis ils se bouchèrent les oreilles avec les doigts, et se mirent à hurler comme leurs compagnons avoient fait auparavant. Le *Compère* leur témoigna, par ses gestes, que nous leur étions très-obligés de leurs égards et de leur générosité; mais ils ne parurent pas faire grand cas de cette espèce de témoi-

gnage. *Père Jean* s'imaginant qu'il leur falloit des expressions de reconnoissance plus sensibles, se mit à faire des grimaces épouvantables, et à beugler d'une si terrible manière, que je craignis que la baraque ne croulât, et nous ensevelît tous. Les deux députés, sensibles aux politesses du *révérend*, lui crachèrent au visage, et l'essuyèrent avec leur barbe.

Une faveur singulière anima *père Jean :* il redoubla ses grimaces et ses beuglemens; nous nous mîmes à faire comme lui, les deux envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit, et fit *chorus;* ce tintamarre infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés et couverts de sueurs, nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scène acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes : pour marque de leur estime, il allumèrent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, laissèrent deux hommes qui passèrent le reste de la journée, et toute la nuit, à en avoir soin.

Le lendemain *père Jean* voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargé nos deux fusils de frais, il en donna un à *Vitulos*, et garda l'autre pour lui : le *Compère* et moi prîmes chacun un arc ; *Diego* se chargea de la marmite, et nous nous mîmes en marche. Le *révérend* marchoit le pre-

mier ; *Diego* le suivoit en frappant sur la marmite en guise de tambour ; le *Compère* et moi faisions le corps de la troupe, et *Vitulos* l'arrière-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'ancien, *père Jean* déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'ancien, qui n'avoit jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante, et se mit à courir en criant comme un énergumène. Cette aventure mit toute la bourgade en alarmes : mais *père Jean* ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde se rassura : l'ancien complimenta le *révérend*, et finit par nous faire donner deux chèvres et cinq jeunes filles, qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie, nous retournâmes, dans le même ordre, à notre baraque, tandis que quatre hommes, marchant en cadence, conduisoient nos nouvelles provisions.

Le reste de la journée se passa fort tranquillement de part et d'autre. Le soir étant venu, *père Jean*, en qualité du plus fort, s'appropria la plus belle de nos filles ; le *Compère*, comme philosophe, s'empara de celle qui suivoit ; quant à *Vitulos*, *Diego* et moi, nous tirâmes les trois autres au sort.

Au bout de deux jours l'on nous retira nos femmes, et l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change, soit que ces dernières fussent plus belles, ou que le changement réveillât notre appétit. Cela continua ainsi pendant trois semaines. Au bout de ce temps-là, le *Compère* ne put plus contenir l'excès de sa joie: il couroit quelquefois autour de notre cabane en faisant des sauts et des cabrioles tels que *Diego* n'avoit faits de sa vie. O divine philosophie! s'écria-t-il dans l'enthousiasme qui l'agitoit, je n'ai jamais douté que ta lumière ne conduisît l'homme à la connoissance du vrai : mais je ne me serois point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécussent heureux, sans être aussi sauvages que les *ourangs-outangs*, ou les *rhinocéros*. Voici cependant un peuple à demi-sauvage, à demi-sociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puisse désirer en ce monde : il jouit de tous les avantages de la santé la plus robuste ; il vit dans un pays qui n'est ni assez riche pour donner de l'envie à personne, ni assez stérile pour y manquer du nécessaire, lorsque l'on sait se contenter de la nourriture la plus simple. Ce peuple est doux, humain, généreux, exempt de crainte et d'ambition, de jalousie même; il n'a ni lois, ni

religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable est le père commun de ce peuple fortuné, sans en être le maître : il n'a rien à demander à ses enfans, rien à leur donner ; il n'a que des conseils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie ; je vais brûler les haillons que je porte, et qui me rappellent encore la mémoire des états policés ; je renonce à ma langue maternelle; je ne veux plus que croasser ou hurler comme tu fais ; je veux, en un mot, mourir et être enterré au milieu de toi.

En finissant ces mots, le *Compère* se dépouilla nu comme la main, et jeta ses habillemens dans le feu ; puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque, il se mit à croasser comme les grenouilles ; et quelques instances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE XXVI.

*Raisonnement de l'*Espagnol *sur l'état du* Compère.

Diego avoit cru d'abord que le *Compère* badinoit ; mais lorsqu'il vit que c'étoit tout de bon, il se leva en s'écriant : je crois, en vérité, que mon doux maître est devenu fou. Seroit-il possible que le plus grand philosophe de la terre eût perdu l'esprit tout d'un coup ? Juste ciel ! qu'est-ce que de nous ? Hélas ! le révérend père *Yvo de Ribeira* avoit bien raison de dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables. « Tout ce qui existe dans le monde, di-» soit-il, n'est porté à sa perfection qu'a-» vec lenteur et par degré, mais un ins-» tant l'absorbe ou l'anéantit. Le bled semé » dans les champs doit être un certain » temps dans la terre avant que ses parties » séminales commencent à végéter, se dé-» velopper et s'étendre, avant qu'elles bri-» sent l'enveloppe qui les renferme ; alors » il lui faut un temps beaucoup plus con-» sidérable pour passer par les différentes » formes, par les différens degrés d'ac-

» croissement nécessaires, par lesquels il » parvient à son état de perfection et de » maturité. Mais en est-il là, un vent im- » pétueux annonce tout-à-coup un orage » terrible; une grêle foudroyante arrive » qui l'écrase et le hâche en pièces.

» Un pêcheur bâtit une cabane sur le » bord de la mer; un second pêcheur en » bâtit une autre près de celle-là, et d'au- » tres pêcheurs en font de même; insen- » siblement la nouvelle habitation s'ac- » croît, les habitans s'y multiplient, l'in- » dustrie y devient nécessaire, le com- » merce s'y introduit, et les arts de même; » un prince bienfaisant accorde à ce lieu » des priviléges dictés par sa sagesse et » par sa prudence; l'habitation devient » une ville grande et opulente; la renom- » mée porte aux quatre coins de la terre, » que cette ville égale *Tyr* et *Carthage*. » Alors un valet ivre oublie une chandelle » dans un magasin; le feu prend à des » matières combustibles; la maison brûle, » l'embrasement se communique à toute la » ville, et en moins de 24 heures, il ne » reste d'un endroit si florissant qu'un » monceau de décombres fumans. »

Ah! père *Yvo de Ribeira*, père *Yvo de Ribeira*, si vous étiez présent à ce spectacle funeste et déplorable qui est devant nos

yeux, que ne diriez-vous pas de l'esprit humain ! Hélas ! vous en diriez la même chose que ce que vous venez de dire de l'accroissement lent et graduel du bled qui couvre les campagnes, de celui d'une ville riche et florissante, et de leur destruction subite.

En effet, si l'on considère l'esprit de l'homme immédiatement après sa conception, l'on verra que les nerfs étant encore foiblement animés, cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement foibles et confuses, ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement (*a*). Cependant, à mesure que le germe se développe, les sensations acquièrent plus de vivacité, et l'esprit plus d'aptitude à faire usage de ses facultes naissantes : il vient insensiblement au point d'acquérir quelques perceptions, quelques idées ; de lier ces idées, de distinguer, de se rappeller celles dont il a déjà été affecté. Ensuite la sphère de ses idées s'élargit : aux signes naturels dont

(*a*) Ce que *Diego* débite ici est encore un lambeau de la philosophie du *Compère*, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ses braies pour ses chausses, il faut l'excuser; c'est mon camarade *Diego* qui parle.

elles étoient revêtues, se joignent des sons, des mots, des termes et autres signes de la pensée : la nature des choses, leurs qualités, leurs actions, leurs changemens, leur succession, leurs usages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'esprit un fond d'idées, sur lequel il s'exerce sans jamais s'épuiser. A mesure que les opérations, qu'il faisoit sur les choses ou sur leurs images, s'étendent sur les termes qui représentent ces mêmes choses, ses idées deviennent plus générales ou plus universelles, ses connoissances s'accumulent, se perfectionnent et se multiplient: enfin, il parvient, avec le temps, à un tel degré de perfection, que ce n'est point sans raison que quelques-uns l'ont pris pour un rayon de la Divinité.

Mais si au bout de ce temps qu'il fallut à l'esprit pour en venir là, la machine organisée, à laquelle il est uni, se détraque tout-à-coup, si le cerveau éprouve quelque changement subit et funeste, *adieu* l'intelligence, les réflexions, le raisonnement, les connoissances ; *adieu* l'esprit même ; il disparoît avec autant de célérité, qu'il avoit mis de temps à devenir ce qu'il étoit.

O mon très-honoré maître ! tel est pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès

votre plus tendre jeunesse votre esprit fut comme une étoile nouvelle et resplendissante qui paroît sur l'horizon, et qui efface toutes les autres par sa clarté. Insensiblement cet astre est monté vers son apogée ; son éclat dissipoit les ombres de la nuit : mais un nuage ténébreux s'est élevé tout-à-coup, et l'a offusqué ; cet esprit qui faisoit l'admiration des sages, la frayeur des foibles, et la honte des sots, s'est éclipsé dans un instant, peut-être pour ne reparoître jamais !.... O très-redoutable *père Jean* de *Domfront* ! il ne me reste plus que vous dans le monde ; si l'esprit vient à vous tourner aussi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête auroit-elle effectivement tourné à mon doux maître ? L'état où je le vois ne seroit-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire et préméditée à toutes les connoissances qu'il avoit acquises, ainsi qu'il l'a dit lui-même ?... C'est cela, et non autre chose. Mon maître a abandonné son savoir, comme un outil inutile qu'on rejette après s'en être servi. Le vaste savoir de mon cher maître lui a fait connoître que l'homme en société est tyran ou esclave, et toujours méchant ; que toutes les connoissances, que toutes les sciences que l'homme cultive en cet état, détério-

rent de plus en plus son espèce : la force du génie de mon maître chéri lui a fait connoître le *maximum* et le *minimum* de tout cela; il en a conclu ce qu'il en avoit à conclure, et il est devenu tel que le voilà.

Que l'on ne dise pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature a donné à l'homme, c'est-à-dire, aux connoissances qui nous élèvent si fort au-dessus des animaux, à l'usage de cette faculté inestimable par laquelle nous acquérons ces connoissances, est une instigation du diable, est l'effet d'une ingratitude détestable envers l'auteur de la nature, car je prouverois, par l'exemple des plus saints personnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en se dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant, en quelque sorte, semblable aux brutes.

Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richesses, l'aisance et la volupté pour se retirer dans les déserts, où ils se creusoient des tanières, où ils ne se nourrissoient que d'herbes et de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres se sont dépouillés de leurs habillemens, des parures du siècle, et ont marché nus ou presque nus, en dépit de la rigueur des saisons. D'autres ont renoncé

à l'usage de la parole; ils ne sont plus expliqués que par signes, ou ne se sont plus expliqués du tout.

O très-humble et très-pieux solitaires! ô mon maître! si les hommes ordinaires n'eussent jamais porté leurs regards au-delà de leur sphère; si les autres, satisfaits d'avoir vu, se fussent retirés dans les bois, eussent fermé les yeux, et se fussent tus pour jamais, le genre humain s'en seroit trouvé mieux; notre *S. Père le Pape* seroit bien plus grand seigneur qu'il n'est, et les trois quarts du mal qui existe sur la terre, seroient encore à naître. Je veux donc suivre votre exemple, ô hommes incomparables! dussé-je être réduit à l'état que je craignois tant, lorsqu'il s'agit de nous séparer dans le désert: je renonce au peu de connoissances que j'ai acquises, je renonce à la parole, et je n'en réserve l'usage que pour réciter le *pater* et le *miserere*.

ayant tous les moyens de l'être, c'est parce qu'ils font comme le *Compère*, comme le *révérend* que voilà, comme *Vitulos*, tant d'autres et moi avons fait; c'est parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon que les entraîne, ils ne se donnent point la peine de réfléchir sur la vraie manière par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils sont susceptibles; en un mot, c'est que, par une fatalité inconcevable, l'homme, malgré le pouvoir qu'il a du contraire, se plaît à chercher hors de lui ce qui n'y existe pas, ce qu'il a senti mille fois exister au dedans de lui-même.

Et ce peuple qui croasse, dit *père Jean*, et qui t'a si bien régalé, te semble-t-il aussi qu'il ne soit point heureux ?

Sans doute, répondis-je: il faudroit pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices; mais il est trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand peur qu'il n'erre par l'extrémité opposée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumières, et qu'il ne soit méchant d'une tout autre manière qu'on ne l'est dans nos contrées. Quoi qu'il en soit, ses erreurs n'en seroient pas moins des erreurs, ni ses vices des vices, et par conséquent son état véritablement malheureux. Le *Compère* croasse ici à sa manière: mais si nos hôtes

si

si doux, si bienfaisans, si tranquilles en apparence, vouloient lui permettre d'aller croasser quelques jours parmi eux, il découvriroit bientôt qu'ils ne sont point tels qu'il se l'est imaginé. Sa révérence se souvient qu'il en vint ici un, il y a quatre jours, qui nous fit entendre que sa nation est fort nombreuse, qu'il y a plus avant quantité d'autres bourgades semblables à celle-ci : je ne m'étonnerois pas si ces bourgades se réunissoient quelquefois pour aller en course sur quelque peuple voisin ; car les haches et autres effets que nous avons vu ne viennent certainement point de leur crû ; je me trompe donc de beaucoup si nos hôtes si hospitaliers, si charitables, ne sont que des brigands fieffés ; enfin, si nous demeurons, le temps nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir sur leur compte. — Ma foi, dit *père Jean*, tu pourrois bien avoir raison. Si tu avois toujours raisonné de même, je ne t'aurois point pris si souvent pour un sot.

CHAPITRE XXVIII.

Changement de Scène.

LE *révérend* avoit à peine fini de parler, qu'un bruit confus se fit entendre. Nous sortîmes de la cabane pour voir ce que c'étoit, et nous apperçûmes toute la bourgade en mouvement.

Quoique *père Jean* eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laissa point de s'armer d'un de nos fusils, de faire prendre l'autre à *Vitulos*, à moi la hache, et de dire au *Compère* et à *Diego* de prendre nos arcs et de se tenir sur leur garde en cas d'événement : mais le *Compère* ne fit point semblant d'écouter son oncle, et *Diego* croyant qu'on alloit combattre, se cacha sous la litière, dont le sol de la cabane étoit couvert.

Un instant après, nous vîmes paroître le vieillard, paré extraordinairement, et marchant à la tête des hommes de la bourgade, dont les uns étoient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venoient ensuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans,

couronné de feuillages, et ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes et des enfans suivoient.

Cette troupe marchoit d'un pas grave et dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie et s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils alloient à quelque distance de-là, d'où ils ne tarderoient pas à revenir, et comme le *Compère* témoignoit vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le vieillard se remit à la tête de la troupe; celle-ci poussa un second cri, et se remit en route.

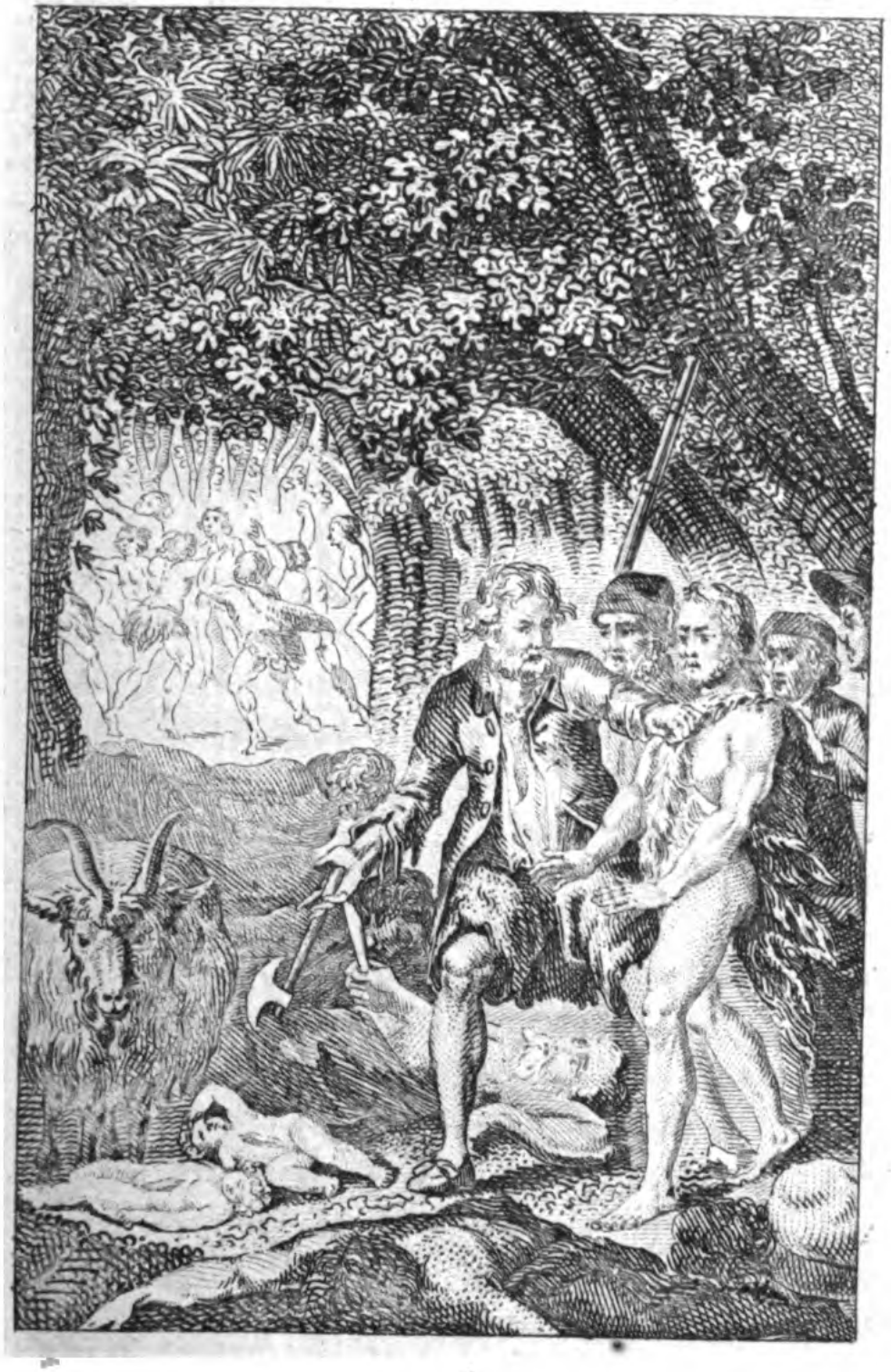
Au bout d'environ un demi-quart-d'heure elle entra dans un bois et disparut Alors *père Jean* nous dit qu'il vouloit voir ce qu'elle alloit faire; *Vitulos* dit la même chose; ils prirent leurs fusils et se mirent en chemin; enfin, je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule; le *Compère* suivit en croassant, et *Diego* en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étoient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de *cornets-à-bouquins*, et de hurlemens effroyables. Aussi-tôt *père Jean* avance plus avant, et voulut, malgré les instances

que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étoient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçans, qui nous semblèrent être ceux de quelques enfans. Ces cris nous firent redoubler le pas; nous arrivâmes à portée de la troupe, et nous appercûmes à travers les broussailles tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venoit d'ouvrir le ventre, et d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocens dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, et mit *père Jean* dans une telle fureur, que, sans considérer ce qui pouvoit arriver, il jeta d'un coup de fusil le vieillard sur le carreau; en même temps, il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbares; il en avoit déjà jeté une dizaine par terre; la troupe épouvantée prenoit la fuite à toutes jambes, avant que *Vitulos* eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le *révérend* écumant de rage, vint prendre le *Compère* par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, et lui dit: regarde, malheureux, considère les fruits de la férocité aveugle et enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature, que tu prétends être l'état le plus parfait que



l'on puisse imaginer. Mais vois, et juge par ce spectacle sanglant, de quoi seroient capables des hommes dont l'ignorance fût poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce *père Jean* venoit de dire avoit pétrifié pauvre *Compère*; mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria : ô l'abominable espèce, que l'espèce humaine ! qui l'auroit jamais cru..... ! J'avois renoncé à la parole et à la raison; je renonce pour le coup à l'humanité.....; je renonce à la vie. Ah ! mon cher oncle, prêtez-moi votre main secourable; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus supporter qu'avec horreur; donnez-moi la mort.... Mais le *révérend* au lieu d'écouter son neveu, nous dit qu'il falloit retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite et des provisions, et partir de cet endroit sans délai. *Vitulos* trouva cette proposition un peu hardie : il lui dit que si les barbares, revenus de leur première frayeur, nous appercevoient dans la plaine, nous courrions grand risque d'en être massacrés; mais le *révérendissime* lui répondit que les gens cruels étoient ordinairement des lâches, et qu'il ne les craignoit pas.

Là-dessus nous nous remîmes en route vers notre cabane, et nous n'apperçûmes personne : la troupe dissipée s'étoit enfoncée dans le bois.

CHAPITRE XXIX.

Continuation de notre route.

Lorsque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays ; ensuite nous tirâmes à travers une plaine sablonneuse droit à une chaîne de montagnes, qui paroissoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées ; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, et en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté : alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortoit d'un rocher, et nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir et raisonner sur ce que nous venions de voir. Le *Compère*, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistoit toujours à vouloir être assommé : le *révérend* alloit enfin le satisfaire, mais *Vitulos* vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tînmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du *Mogol*, et passer de là à *Surate* et de *Surate* en *Europe*.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages, et entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps-là nous rencontrâmes une *horde* de trois à quatre cents *Tartares*, qui nous régalèrent d'abord de quelques pintes de lait, et qui finirent par nous voler nos armes et tout ce que nous avions, malgré la résistance du *père Jean*, les reproches du *Compère*, les représentations de *Vitulos*, les cris de *Diego*, et mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces *Tartares*, nous poursuivîmes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir; notre seule ressource ne consistoit plus que dans les herbes et les racines; heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernières une espèce de navet qui étoit d'assez bon goût et très-nourrissant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques *Tartares* qui nous régaloient comme les autres, et qui nous auroient

volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler : enfin, au bout de trois mois de fatigues et de périls de toutes espèces, nous arrivâmes dans le *Mogol*.

Il s'agissoit de traverser ce vaste empire, et de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors ; mais nous n'avions pas le sou. *Père Jean*, qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre reconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connoissoit parfaitement les simples ; il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, et s'annonça pour médecin dans la première ville que nous rencontrâmes ; mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fièvre maligne, et un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, et les présens lui tombèrent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, et nous arrivâmes à *Lahor*, où la renommée avoit déjà devancé notre nouvel *Esculape*.

A peine fûmes-nous dans cette ville, que

les principaux de l'endroit voulurent voir sa *révérence :* c'étoit à qui le fêteroit, à qui l'emploieroit dans les circonstances où son ministère étoit nécessaire : enfin, au bout de trois mois nous avions plus de deux mille écus de bien, tant en argent qu'en bijoux et étoffes, etc.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville, lorsqu'un soir le *révérendissime* ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, se trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les médecins de *Lahor*, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner ; il eut recours à tous les remèdes imaginables en cette occasion, et grace à l'effet de ces remèdes, à la force de son tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. *Père Jean* avoit non-seulement le même regal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins que messieurs de la médecine n'auroient point manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de *Lahor*, nous passâmes par *Nicodar*, par *Syrina*, et nous arrivâmes à *Delhi*, où la science du *révérend père* doubla notre capital. De *Delhi*, nous

fûmes à *Agra*, où il gagna encore quelque chose : enfin, d'*Agra* nous vînmes en droite ligne à *Surate*, où nous trouvâmes un vaisseau qui nous transporta à *Goa* ; et dans cette dernière ville, un vaisseau qui partoit dans la quinzaine pour *Lisbonne*.

CHAPITRE XXX.

Naufrage, et ce qui s'ensuivit.

IL ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traversée de *Goa* en *Europe*; mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de *Lisbonne*, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, et nous poussa jusque vers la pointe du *cap de S. Vincent*, où notre vaisseau fut brisé en mille pièces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'usage entier de mes sens; je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts; je ne découvris que le ciel et la mer qui s'étoient calmés. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présentèrent à mon esprit; je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les saints du paradis à mon secours; enfin, le désespoir le plus affreux alloit me saisir, quand j'apperçus un vaisseau *anglois* qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorsque

Lorsque ce vaisseau fut à portée, l'équipage m'apperçut, et le capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point si-tôt dans cette chaloupe, que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramassé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi ; ils me répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le *Compère*, le *Révérend*, *Vitulos* et *Diego* ne fussent péris ; ce qui faillit de me faire évanouir de douleur et de tristesse.

Le capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi ; il me donna deux chemises, un chapeau et quelques autres nippes dont j'avois besoin. Comme son vaisseau étoit destiné pour *Gibraltar*, il fit faire une quête à son arrivée en cette ville, et au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette somme suffisoit pour me reconduire en *France ;* mais comme ma santé étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades, que je regrettois sans cesse, je résolus de faire quelque séjour en cette ville.

Pendant ce séjour, je fis connoissance avec un vieillard *hollandois*, logé dans la même maison que moi, et qui s'étoit sauvé

d'*Espagne* à cause de l'*inquisition*. Comme je passois presque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les *inquisiteurs*, et il me répondit en ces termes :

Lorsque j'étois encore en *Hollande*, des personnes de la première considération d'*Espagne* me sollicitèrent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient : mais ma religion, qui est celle des *mitaires*, m'empêcha, pendant plus de six ans, de me rendre à ces sollicitations : enfin les avantages que je voyois à cet établissement, et les promesses qu'on me fit d'une tolérance entière, me déterminèrent à quitter ma patrie avec ma famille et mes biens, et d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me désiroit.

En moins de deux ans, poursuivit le vieillard, le ciel avoit tellement béni mon entreprise, que, sans compter les ouvriers que j'avois amenés de *Hollande*, j'occupois plus de deux cents familles que j'avois trouvées dans la dernière misère, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits m'avoient attiré l'estime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maison, ma table leur

étoient ouvertes, et nos conversations ne rouloient que sur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de société pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me soupçonnèrent de dogmatiser : un orage terrible alloit éclater sur ma tête et sur celle de tous mes amis, lorsqu'un soir un honnête homme accourut nous avertir de nous sauver tous dans l'instant, si nous ne voulions point tomber entrer les mains de l'*inquisition*. Nous n'eûmes le temps de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme et mes deux fils : une fille que j'avois, et qui étoit alors dangereusement malade, ne put être transportée : elle fut abandonnée à la garde de Dieu, et depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêchèrent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu appaisées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ses biens. Tout est perdu, s'écria-t-il : la manufacture est anéantie ; les pauvres gens que je nourrissois sont réduits à une misère affreuse ; mes amis dispersés sont aussi

malheureux que moi ; et s'il m'en restoit encore, ils n'oseroient ouvrir la bouche pour implorer la justice, et réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie, ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, et je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, et de rentrer dans ses biens.

CHAPITRE XXXI.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chérissois, celle de la mer qui mouille les murailles de *Gibraltar*, et qui me rappelloit sans cesse la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminèrent d'abréger mon séjour, et de partir de cette ville.

Après avoir pris congé du vieillard et du capitaine *anglois*, je partis pour *Madrid*. Comme c'étoit au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur; je reçus un coup de soleil au moment que j'allois entrer dans *Grenade*; et comme cet accident m'avoit fait perdre connoissance, l'on me transporta dans la ville, où l'on me mit entre les mains d'un médecin *françois*, qui prit tous les soins possibles de ma personne jusqu'à mon entière guérison. Lorsque je fus rétabli, je payai le médecin, je le remerciai de ses soins, et me disposai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trouvai

en compagnie avec deux *religieux de l'ordre de S. Dominique*. Ces *révérends pères*, ayant appris que je partois le lendemain, me demandèrent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un de plus beaux *auto-da-fé* que l'on eût faits depuis long-temps. Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles, où l'humanité avoit tant à souffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces *pères*, il ne s'agit que de brûler des hérétiques. Les hérétiques, repartis-je, sont des hommes comme nous; un hérétique souffrant est notre semblable qui souffre.... Monsieur est peut-être hérétique aussi, interrompit le *religieux*. — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi, répliqué-je, je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre ordre s'arroge le pouvoir en ce royaume de martyriser les gens pour leurs opinions. — Oh, oh! dit le *dominicain*, vous ne savez point par quel droit notre ordre s'arroge ce pouvoir? eh bien, vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison, à la nature et à la religion. Comme vous me paroissez peu instruit sur cet article, et qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous désiller les yeux, et peut-être faire de vous

un bon catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'est un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une religion dans laquelle on puisse se sauver. Hors d'icelle, quelque juste que l'homme puisse être, il est en abomination aux yeux de son Créateur; il ne lui plaît qu'autant que ses œuvres se trouvent justifiées par la foi, et cette foi est soutenue par le culte qu'il exige. L'un et l'autre sont l'objet de la révélation; la révélation et la base de la vraie religion; celle-ci est la religion chrétienne.

Comme Dieu connoît la foiblesse de la raison de l'homme, son inconstance naturelle, la corruption de son cœur, et que d'ailleurs il est infiniment jaloux de la pureté de cette foi et du culte qu'il a établi, qu'il en veut l'étendue, la défense et la perpétuité, il a établi sur la terre un ORACLE infaillible de ses décrets éternels, qu'il faut croire sur sa parole, sous peine de réprobation; un INTERPRÈTE irréfragable de sa volonté suprême, qu'on ne peut contredire sans s'opposer à la divinité même; un FANAL certain, auquel on doit avoir recours dans les ténèbres du doute et de l'ignorance; UN CHEF UNIQUE de la hiérarchie ecclésiastique, pour *arracher* (*a*),

(*a*) *Bulle de* CLÉMENT VIII. Osculta et fili, etc.

dissiper, édifier et planter en son nom, par sa doctrine; en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu et le bien de la religion. Or, cet oracle, cet interprète, ce fanal, ce chef est *notre S. père le Pape de Rome, légitime successeur de S. Pierre:* d'où il s'ensuit que la vraie religion est la religion du pape; et que comme les païens, les juifs, les hérétiques, les prétendus gens d'esprit ne croient point au pape, ils sont hors de la vraie religion, et abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixièmes de ses enfans qui sont sur la terre, parce qu'ils sont hors de la vraie religion, il ne laisse point de recevoir en grace ceux d'entre eux qui se rangent dans le giron de l'église, et qui se soumettent aveuglément à sa doctrine et à ses décisions. C'est pourquoi nous n'épargnons, ni sermons, ni promesses, ni disputes, ni controverses, soit pour convertir les infidèles et les incrédules, soit pour ramener les hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais lorsque la voie de la douceur est inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi est inflexible, ou que quelqu'autre cause physique ou morale s'oppose aux progrès de l'évangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à son vicaire,

et dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à la violence, à la cruauté même; persuadés que tout est permis contre des hommes que Dieu a rejetés de devant sa face ; que c'est une œuvre qui lui est agréable de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, et d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

Mais, *mon père*, interrompis-je, est-ce que la religion chrétienne s'est établie par ce mêlange singulier de douceur et de cruauté ?

Point du tout, mon enfant, reprit le *dominicain ;* la religion chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure et exemplaire des apôtres et des premiers chrétiens. L'église étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie des persuasion. Ses chefs manquoient de politique, de crédit, et surtout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguèrent si noblement dans la suite. Mais lorsque les chrétiens se virent assez forts par leur nombre, par le courage des évêques, l'appui de quelques grands, ils ne tardèrent pas à faire voir que ce zèle qui leur faisoit envisager les supplices avec intrépidité, ne

leur manquoit point lorsqu'il s'agissoit, ou de venger le sang de leurs frères, ou de planter l'évangile par le fer et par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisième siècle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus sainte des représailles, ils égorgèrent, dans la *Syrie* et la *Palestine* (*b*), les magistrats qui avoient sévi contre eux ; ils noyèrent la femme et la fille de *Maximin*, et firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens.

Quelque temps après, *S. Cyrille* appuya cette démarche par ses discours et par sa conduite. Il chassa de son autorité les *novatiens*, et dépouilla leur évêque de ses revenus (*c*). A la tête d'un peuple ému, il attaqua les *juifs* dans leurs synagogues, les chassa d'Alexandrie, et fit piller leurs biens par les chrétiens, *parce que, dit* S. Augustin, *tout appartient aux fidèles, les méchans ne possédant rien en propre* (*d*).

L'intrépide patriarche n'en demeura point là, il soutint fort et ferme que l'autorité séculière est au-dessous de l'autorité ecclé-

---

(*b*) *V. l'essai sur l'histoire générale.*

(*c*) *V.* BARBEYRAC, *dans la préface de sa traduction du* droit de la nature et des gens de PUFFENDORF.

(*d*) *Ibid.*

siastique ; et pour le prouver, cinq cents moines entourèrent un jour le gouverneur *Oreste*, qui ne portoit point assez de respect à *son éminence*, le blessèrent d'un coup de pierre, et l'auroient écrasé si les gardes de ce gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un moine ; mais il fut à l'instant béatifié: et pour appaiser les manes du martyr de Jésus-Christ, il ne fallut pas moins que le sang de la célèbre *Hypachie*, que les chrétiens mirent en pièces aux pieds de leurs autels (*e*).

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffiroit pour vous faire comprendre qu'il est très-permis, et même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'hérésie, ainsi que pour le soutien de la puissance, de la grandeur et de la majesté des ministres du Seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zèle de la primitive église, n'étoit qu'une étincelle en comparaison de celui qui anima les fidèles dans les siècles postérieurs.

Tandis que les empereurs devenus chrétiens, commencent à persécuter leurs sujets

---

(*e*) *Ibid.*

(*f*) par des édits plus ou moins rigoureux, contre les *donatistes*, les *priscillianites*, les *manichéens*, etc. tandis que l'on s'égorge en Asie (*g*) et dans vingt autres endroits pour la consubstantialité du *verbe*; qu'à Rome les vicaires de Jésus-Christ emploient toute leur politique et les inspirations d'en haut pour affermir le pouvoir et l'autorité que Dieu leur a donnés sur les royaumes et les rois de la terre; tandis que, par une mission divine et particulière, *Charlemagne* court masacrer (*h*) tous les habitans d'*Eresbourg*, qu'il renverse encore le temple d'*Irmenseul*, et qu'il égorge les prêtres sur les débris de l'idole, qu'il pénètre jusqu'au *Veser*, qu'il fait main-basse sur tout ce qui ose lui résister, qu'il laisse aux peuples soumis des missionnaires pour les convertir, et des soldats pour les forcer; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents prisonniers, pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, et qu'il sacrifie plus de victimes à sa sainte ambition, que tous les païens qu'il vainquit

(*f*) *V. l'hist. eccl. du 3, 4, 5 siècle, etc.—l'hist. génér. par une société de gens de lettres.*

(*g*) *Ubi sup.*—AMM. MARCEL.

(*h*) *V. l'hist. d'Allemagne.*—MEZERAI, *hist. de France.—Hist. eccl.—Essai sur l'hist. en génér.*

n'en

n'en auroient immolé a leurs idoles jusqu'au jour du jugement ; tandis enfin que l'impératrice *Théodorat* poursuit pieusement les *pauliciens* (*i*) jusque dans le fond de l'*Arménie*, qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la religion, et pour remplir ses coffres des dépouilles de ces hérétiques abominables, je viens à cet heureux temps qui a vu naître les *croisades*.

Vers la fin du onzième siècle, l'*Europe* se trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des barbares avoient rempli l'*Angleterre*, la *France*, l'*Espagne*, l'*Italie* et l'*Allemagne* d'un monde infini. La plupart des monastères étoient si pauvres, que les religieux étoient obligés de travailler : les peuples étoient plongés dans des désordres affreux : la *terre sainte* étoit entre les mains des infidèles. Or, pour dépeupler la terre, enrichir les moines, réformer les mœurs, et recouvrer *Jérusalem*, le ciel suscita un *saint hermite*, nommé *Pierre* (*k*), qui prêcha de la part de

(*i*) *V.* MAINBOURG, *hist. des Icon. l.* 6, *p.* 263, *édit. de Holl.*

(*k*) *Hist. eccl.*— MEZERAI *abrégé*, *chronol.* —*Hist. univ.*—MAINBOURG, *hist. des crois. ad an.* 1095.

Dieu, la *croisade* à tous les fidèles, et, de la part du pape, *indulgence plénière* à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissans font effet. Plus de quatre-vingt mille *croisés* partent de *France* et d'*Allemagne* (*l*) sous la conduite de l'*hermite*. L'avant-garde commandée par *Gautier sans argent*, essaie son courage en massacrant sur sa route la moitié des *Bulgares*. Le général suit son lieutenant : sur le refus qu'on fait en *Hongrie* de lui fournir des vivres, il prend *Malavilla* d'assaut, et en fait passer tous les habitans au fil de l'épée : punition justement due à un peuple opiniâtre, qui refusoit de coopérer à une si sainte expédition!

Quinze mille Allemands, commandés par le prédicateur *Godeschold*, suivent l'armée de l'*hermite* : mais à l'approche de ces nouveaux apôtres, les *Hongrois* prennent l'alarme : ils tombent à leur tour sur le prédicateur et ses quinze mille hommes, et les exterminent tous. Deux cent mille autres *croisés* suivent ces derniers : ils font main-basse sur tous les *juifs* qu'ils peuvent attraper, contraignant le reste à éventrer

(*l*) *Ubi sup. ad an.* 1096.

leurs femmes, leurs enfans, et à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action, le ciel récompense ces pieux héros de la couronne du martyre; ils sont assommés sur leur route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'*hermite* et *Gautier* arrivent devant *Constantinople* avec le reste de leurs troupes; et pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchans pour l'exécution de ses décrets, une troupe de *bandits* se joint aux *soldats* de JÉSUS-CHRIST: ils ravagent ensemble les environs de la ville; ils passent le *Bosphore*; tout cède, tout plie sous eux; mais le diable jaloux de leurs exploits, suscite le *sultan de Bithinie*, qui les défait entiérement.

Sept cent mille autres *croisés* percent en *Asie* (*m*); leurs chefs réparent l'échec de l'*hermite*, ils prennent *Nicée*, *Antioche*, *Edesse*, *Jérusalem*, et font un tel massacre des *infidèles*, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, si ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un succès si glorieux, deux cent mille autres *croisés* s'assemblent (*n*);

(*m*) *Ubi sup. ad an.* 1098 *et seq.*
(*n*) *Ubi sup.*

Hugues de France repasse en Europe, et se met à leur tête. L'on en tue une partie dans la *Grèce ; Soliman* tombant sur le reste, les taille en pièces, et leur chef meurt abandonné dans l'*Asie Mineure :* tant il se trouve d'obstacles à faire le bien !

Les *croisés*, affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par le temps, par la division de leurs conquêtes, par la discorde de leurs chefs, par la perte d'*Edesse* (*o*), sollicitent une seconde *croisade*.

S. Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable : il déchire son habit, fait des miracles, prophétise, absout, et le zèle apostolique ressaisit la *France* et l'*Allemagne*. L'empereur *Conrad* court, en pillant, faire exterminer son armée par le *sultan* d'*Iconne*. *Louis le jeune* est battu par l'ennemi à *Laodicée*, et déshonoré par sa femme à *Antioche*. La faim, la misère rechassent les nouveaux *croisés* en Europe. *Saladin* bat les *chrétiens* de l'*Asie* à *Tybériade* (*p*), prend *Gui de Lusignan*, la vraie croix, *Jérusalem ;* tout alloit être perdu, mais par une protection particulière

(*o*) *Ubi sup. ad ann.* 1140, 1141, 1142, 1143 *et seq.*

(*p*) *Ibid. ad ann.* 1187, 1188, 1189, *etc.*

d'en haut, ce *Saladin* oublie de venger le sang de *infidèles*, que les *chrétiens* avoient fait couler en pareille occasion, quatre-vingt-huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. L'*empereur Barberousse* jure de venger la chrétienneté. Ce prince passe en *Asie*, bat deux fois l'*ennemi*, prend *Iconne* d'assaut, et va tout rétablir en *Palestine*; mais par un malheur inconcevable, ce grand homme se noie dans le fleuve *Cydnus* (*q*), et ne laisse, après sa mort, que sept à huit mille hommes, que son *fils* rassemble pour les rejoindre aux débris de l'armée de *Lusignan*.

Cependant *Philippe Auguste* et *Richard* arrivent en *Syrie* (*r*): ils se trouvent à la tête de trois cent mille combattans; ils prennent *Ptolemais*, et concertent de pousser plus loin leurs exploits; mais le démon qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, sème la division entre ces deux princes, et *Philippe* repassa en *France*: *Richard* bat *Saladin* à *Césarée*; *Saladin* ruine l'armée de *Richard*; et ce dernier, contraint de retourner en Angle-

(*q*) *Ibid. ad an.* 1200.
(*r*) *Ibid. ad eund. an.*

terre, tombe entre les mains de l'empereur *Henri VI*, son ennemi.

(*s*) L'ardeur de se croiser ne se ralentit point. Il se forme une armée de *héros nouveaux*, qui s'embarquent à *Venise* pour la *Dalmatie*. A leur descente ils prennent *Zara*, au lieu de passer en *terre sainte*. *Constantinople*, qui vraisemblablement avoit encouru la colère du ciel, devient un nouvel objet de leur sainte fureur. Ils escaladent, pillent, brûlent, saccagent cette grande ville; ils blasphêment, violent et font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruisent les églises, brisent les autels et les images; ils dansent dans le sanctuaire de *Ste. Sophie*, et précipitent l'empereur *Mirsuflos* du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, *Baudouin* de *Flandre* s'empare de la couronne du précipité; puis les *Bulgares* attrapent le nouveau couronné, lui coupent les bras et les jambes et le jettent aux bêtes féroces.

(*t*) Tandis que ces choses se passent en *Asie*, on ne demeure point à rien faire en *Europe*. Deux armées de *croisés* se forment contre les *Albigeois* et les *Maures*. L'une

---

(*s*) *Ibid. ad an.* 1202, 1203, *etc.*
(*t*) *Ibid. ad an.* 1208.

de ces armées prend *Béziers*, en extermine tous les habitans, ruine ceux de *Carcassonne*; s'empare de *Lavaur*, égorge le seigneur de cette ville et quatre-vingts chevaliers, noie la fille du même seigneur dans un puits, et brûle autour d'elle trois cents *Lavaurois* pour achever le grouppe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (*u*), tue cent mille *Maures* dans les plaines de *Tolesa*, met aux fers deux cent mille autres de ces infidèles, et revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(*x*) La sainte ardeur de se croiser continue; elle passe même jusqu'aux enfans. Une multitude innombrable d'écoliers partent sous la conduite des moines et des maîtres d'école; mais l'esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux *musulmans*, et le reste périt de misère en route.

Les *croisés* de l'*Asie*, sortis de l'espèce de léthargie où ils étoient depuis quelques temps, prennent *Damiette*, et redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en *Egypte* (*y*). Sur ces entrefaites, un *béné-*

(*u*) *Ad an.* 1212.
(*x*) *Ad eund. an.*
(*y*) *Ubi sup. ad an.* 1218, 1219, 1220, 1221, *et seq.*

dictin dispute le commandement de l'armée au *roi de Jérusalem ;* le prêtre du seigneur l'emporte sur le souverain, et enfourne l'armée entre deux bras du *Nil*, pour la garantir de toute surprise : mais le sultan *Méledin*, conseillé par *Lucifer*, y inonde les *croisés*, les contraint de faire une trève honteuse, et de se retirer en *Phénicie*.

(*z*) *S. Louis*, inspiré du même zèle, croit mieux faire que ses prédécesseurs : il équipe une flotte, il part de *France*, et aborde en *Egypte*. L'intempérance, les débauches et les maladies enlèvent la moitié de son armée ; les *Sarrasins* défont le reste à *Massoure*, et le prennent prisonnier avec ses deux fils. Après ce désastre, il est contraint de rendre la ville de *Damiette* pour sa rançon, de payer quatre cent mille livres pour les autres prisonniers, et de repasser en *France* sans avoir rien fait.

(*a*) Quelques années après, le zèle du *saint roi* se ranime : il s'embarque pour aller convertir le *roi de Tunis*, et descend vers les ruines de *Carthage ;* mais la peste désole son armée, il en est attaqué lui-

---

(*z*) *Ad an.* 1250.
(*a*) *Ad eund. an.*

même, et meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a sans doute permis pour des causes à lui connues, oblige les *croisés* de faire une trève avec le *prosélite manqué*, et de venir passer l'hiver en *Sicile*.

La campagne suivante, ils passent en *Asie*. Ils prennent *Jaffa*, *Beaufort*, *Nazareth*, *Antioche ;* ils font mourir environ dix-sept mille personnes, et emmènent plus de cent mille esclaves. De si glorieux succès font espérer de rétablir les choses en ce pays-là ; mais le contraire arrive (*b*) : *sultan Melecseraph* reprend *Tyr*, *Sidon* et d'autres villes ; il bat les *chrétiens* par-tout où il les rencontre, et ruine pour jamais leurs affaires en *terre sainte*.

Mais, mon père, dis-je au *dominicain*, puisque Dieu étoit l'auteur de ces entreprises, pourquoi y périt-il tant de *croisés* ? pourquoi s'y commit-il tant de désordres ? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes ?

Quant au premier article, repartit le *religieux*, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne

(*b*) *Ad eund. an.*

peut racheter à trop haut prix cette *terre sainte*, ces lieux sacrés, que son divin fils a honorés de sa présence, et arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zèle si pur, où il ne se glisse un peu de corruption; telle est la fragilité de la nature humaine: mais cette corruption, et tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, et de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisième question que vous me faites, il est vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintînt point les *croisés* dans leurs conquêtes; mais les autres avantages qui résultèrent de l'entreprise des *croisades*, ne cèdent en rien à la possession de la *Palestine* entière. Ecoutez bien.

Notre saint père le Pape étendit sa puissance, affermit son autorité, et agrandit son patrimoine.

Les princes chrétiens s'accoutumèrent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon *catholique* doit avoir pour les *infidèles* et les *hérétiques*, s'enracina si fort, qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance et la simplicité, qui sont les bases de la vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des sciences et de la raison, qui sont les instrumens du diable, fut reculé aussi loin qu'il pût l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les moines achetèrent une partie des terres des *croisés* à vil prix, et eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes *croisés* obtinrent par leur zèle l'absolution de leurs péchés.

Enfin, la colère du ciel s'appaisa par les pleurs et les gémissemens de quatre cent mille familles pillées, ruinées et abandonnées; par la fumée des villes qu'on brûla, et des provinces qu'on ravagea; par les cris des vierges qu'on viola, et par la mort d'une multitude innombrable de *juifs*, d'*infidèles* et d'*hérétiques* qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages sont-ils médiocres?

Ce n'est pas tout. Les *croisades* ne furent point le seul moyen que le ciel suscita pour extirper l'erreur, et accroître le gouvernement de notre mère la sainte église. Lisez les histoires, sur-tout celles des huit derniers siècles, vous verrez les ruses pieuses des papes, la noble ambition des évêques,

le saint enthousiasme des moines, la docilité évangélique des princes, le zèle apostolique des peuples, concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la foi. Vous verrez persécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoller, tenailler, brûler, massacrer sans pitié, sans miséricorde, indistinctement d'âge, de sexe et de condition, juridiquement ou sans forme de procès,

Les *Vigariens* en *Espagne* et en *Italie* (*c*);

Les *juifs* en *France* (*d*), en *Portugal* (*e*) et en *Angleterre* (*f*) :

Les *Vaudois* à *Minerbe* (*g*) :

Les *Stadings* en *Allemagne* (*h*) :

Les *Manichéens* en *Champagne* (*i*) :

Les *Albigeois* à *Montsegur* (*k*) :

Les *Bisoques* en *Bavière*, en *Bohême* et en *Autriche* (*l*) :

(*c*) *Hist. eccl. ad an.* 1001.
(*d*) *Ibid, ad an.* 1002.
(*e*) *Ibid ad an.* 1189.
(*f*) *Ibid. ad an.* 1206.
(*g*) *Ibid. ad an.* 1210.
(*h*) *Ibid. ad an.* 1232 *et suiv.*
(*i*) *Ibid. ad an.* 1239.
(*k*) *Ibid. ad an.* 1243.
(*l*) *Ibid. ad an.* 1315.

Les

Les *flagellans* en *Misnie* (*m*) :

Les *protestans* à *Strasbourg* (*n*), à *Volzei* (*o*), à *Deventer* (*p*), et en mille autres endroits.

Vous y verrez le massacre de *Merindol* et de *Cabrière* (*q*) :

Le massacre de *Calabre* (*r*) :

Le massacre de *Vassi* (*s*) :

Le massacre de *S. Barthelemi* (*t*) :

Le massacre d'*Irlande* (*u*), et bien d'autres massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les fastes de la catholicité, vous y verrez brûler *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*, en dépit du droit des gens (*x*) :

Enfermer et piller toute l'*infanterie hussite* dans les granges de *Bohmischbroda* (*y*) :

(*m*) *Ibid. ad an.* 1414.
(*n*) *Théat. des mart. ad an.* 1526.
(*o*) *Ibid. ad an.* 1528.
(*p*) *Ibid. ad an.* 1571.
(*q*) *Hist. eccl. ad an.* 1545.
(*r*) MEZERAI, *abrégé chron. ad an.* 1550.
(*s*) *Ibid. ad an.* 1562.
(*t*) *Ibid. ad an.* 1572.
(*u*) LAURENT ECHARD, *hist. d'Angl. ad an.* 1620.
(*x*) *Hist. eccl. ad an.* 1415.
(*y*) *Hist. d'All. ad an.* 1434.

d'hérétiques au vrai Dieu, je dirois que ce seroit un sacrifice exécrable.

Mon cher frère, me dit le *religieux*, je suis bien fâché que votre cœur demeure insensible aux impulsions de la vérité. Adieu : je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour, et je vous souhaite un heureux voyage.

Lorsqu'il eut fini ces paroles, il partit avec son compagnon.

Pour moi, lorsque le soir fut arrivé, je me couchai de bonne heure, afin de partir le lendemain de grand matin.

CHAPITRE XXXII.

Suite des aventures de Jérôme.

JE dormois d'un profond sommeil, lorsque vers le minuit un bruit soudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna, de la part du *saint office*, de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vîte, et de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eût conduit et renfermé dans un des cachots de l'*inquisition*.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en carré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit; où l'on n'a pour toute nourriture qu'un peu de pain noir, et quelques fèves mal cuites et de l'eau puante; où quelques brins de paille à demi pourrie servent d'oreiller et de grabat; où l'on est quelquefois des mois entiers, même des années, sans parler à personne; où l'on est assommé de coups de

je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je m'y guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre que j'avois eu soin d'emporter avec moi; je parvins à percer la cheminée au dessous de la grille. Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, et dont le toit communiquoit aux maisons voisines; mais comme c'étoit en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route: je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquois d'autant moins à prendre ce parti, que, quelque temps avant ma sortie du cachot, mon pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour vingt-quatre heures, et que je n'avois plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étoient tombées dans le foyer de la cheminée; je les cachai derrière quelques planches qui étoient contre la muraille; je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissois à peine cette dernière besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré, le plus vîte qu'il me

fut possible, derrière ces mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit, et comme ces planches n'étoient pas trop serrées, les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards et farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, et ayant deux pistolets à la ceinture.

Trois gros pères *dominicains* (dont l'un étoit mon *souhaiteur* de bon voyage) et un *secrétaire* du *saint office* qui les suivoit, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle étoit un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable, je me crus perdu sans ressource; l'on pouvoit voir le trou que j'avois fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entre eux environ un demi-quart-d'heure, ils se levèrent, et récitèrent, d'un ton mâle et vigoureux, le pseaume *exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le pseaume étoit à peine fini, que j'entendis quelques gémissemens, sans que je susse trop de quel côté ils partoient. Un instant après la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans, qui, malgré sa douleur et son abattement, étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, en un mot, tel que le portent ces frères pénitens que l'on voit dans quelques villes de *France*, en *Italie* et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelans et les yeux baissés jusqu'auprès de la table, se jeta aux pieds de ses juges en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une parole. Mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu appaisés, elle leur dit en *françois*, et d'une voix capable d'attendrir les rochers : hélas ! mes *pères*, qu'allez-vous faire de moi ? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle misère, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires.... ? Levez-vous, ma belle enfant ;

interrompit un des *inquisiteurs* ; l'on vous a amenée cette fois devant nous pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, et que vous méritiez, par cet aveu sincère, d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du *S. office*.

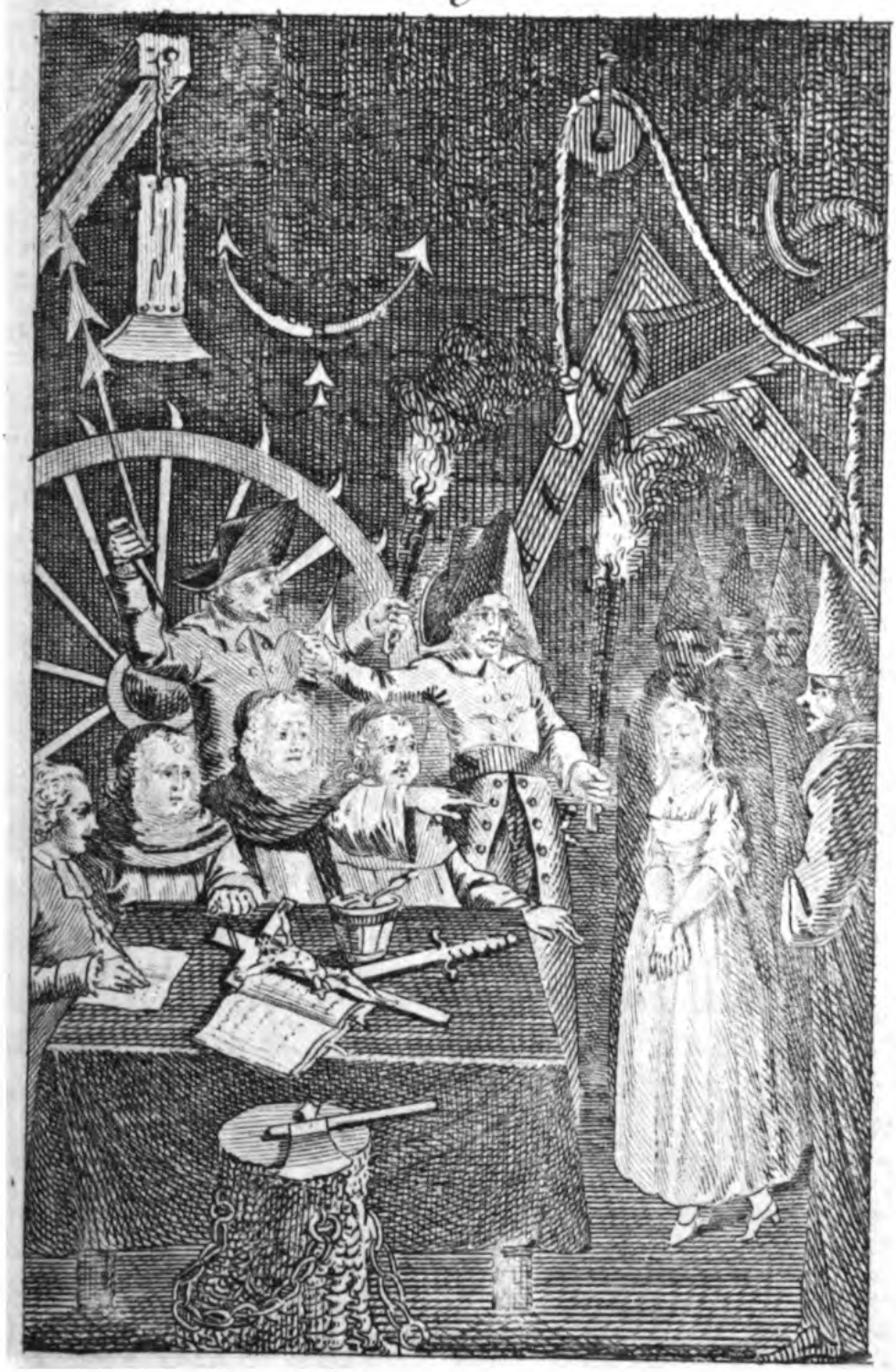
Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire, reprit la fille ? je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la première fois que je parus devant vous ; je vous le répète encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore : je ne crois pas jamais avoir offensé un père que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mère tendre et respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux ; je ne crois pas non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qu'il m'étoit possible, et auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre..... Brisons, s'il vous plaît, sur ces lieux communs, interrompit derechef le *dominicain* : nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos : il semble que les trois quarts de ceux qui

paroissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chère enfant : avouez de bonne foi que votre père, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies, qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères et d'articles de foi, que notre mère la sainte église croit, enseigne et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos ames, se sont ingérés de réduire leur croyance presqu'à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle (*a*) : de sorte que sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entière des opinions d'autrui, pour qu'on tolère les leurs ; de même qu'à force de se rendre officieux, complaisans, nécessaires,

(*a*) Ces mots ne me laissèrent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard *hollandois ;* car la plupart des unitaires de Hollande, rejettent non-seulement les mystères que l'église romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les *protestans :* telle est la doctrine du *péché originel*, etc. D'ailleurs, si cette fille s'exprime en *françois*, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'*espagnol*, et que l'inquisiteur n'entend point le *hollandois*.

et

9.



et de paroître les plus paisibles, les plus fidèles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance a déjà fait une brèche considérable au troupeau des fidèles. O race indigne et détestable! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'abyme, avec *Coré*, *Dathan* et *Abiron*, ainsi qu'avec tous les *paiens*, les *juifs*, les *hérétiques*, et tous les sorciers qui existent sur la terre....? Mais non, subsistez encore, continuez d'être l'objet de la charité, du zèle, des travaux et des veilles des ministres du Seigneur, et nommément du *S. office*, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut de vos ames. Ah! ma chère fille, vous ignorez encore jusqu'où vont ce zèle, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés.

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre père ne vous eut point si-tôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholique, apostolique et romaine, et une haine implacable pour la *très-sainte inquisition;* qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le diable

s'est emparé de vous ; qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui ; que vous avez usé de maléfices et de sortilèges : avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'église et ses ministres ; nommez-nous vos complices ; révélez-nous la retraite de votre père, ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux sur leurs égaremens, et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont.... Ah ! pour mon père, s'écria la fille, sussé-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la nature : cette voix aimable et touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce père si chéri, si respectable, j'en connois peu ; mais ce sont des personnes sages et vertueuses, qui ne diffèrent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne, et qu'une conscience éclairée les y oblige ; qui font le bien pour l'amour du bien, qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, et que je me garderois bien aussi de vous nommer, si je savois où ils sont. Au contraire, si la foi la plus pure, la vertu la plus sévère, dont j'ai fait profession toute ma

vie, sont récompensees chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, et que je souffrirai peu-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'église et ses ministres, je puis vous protester, dans toute la sincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes parens m'ont enseignés, fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût; ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable; qu'il falloit se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux, les plaindre l'un et l'autre, les éclairer, s'il étoit possible, les traiter en tout comme nos frères. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le temps et la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or, cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable et tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux

qui, par foiblesse ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies..... Ma chère enfant, dit l'*inquisiteur*, vous venez d'avouer, sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage : dites-nous en quoi consiste plus particuliérement votre hérésie, et les suites qu'elle a eues : ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur : avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

Grand Dieu ! s'écria cette malheureuse ; la question ! hélas !... pourrois-je la supporter ?... Ah ! *mes pères*, qui vous autorise à tourmenter vos semblables, qui, avec toutes les vertus morales possibles, ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous ? — Qui nous autorise, repartit l'*inquisiteur* ! L'honneur de la religion, la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées.... Arrêtez ! s'écria la fille ; ce Dieu-là n'est point mon Dieu, mon Dieu n'est point terrible, il n'est point le Dieu des armées : mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions, ni la désolation du genre humain ; il hait la discorde, l'injustice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition, du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est

bon ; toute la nature me l'annonce ainsi. Elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne et répand par-tout la terreur et l'effroi : elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux, qui *s'abreuve* de sang et de pleurs, ou qui s'appaise par des pratiques insensées, par des grimaces de gueux. Elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ses plus tendres soins, qui nous a prodigué ses largesses, qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits : elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la justice, la charité, la bienfaisance, et qui exige de nous la pratique de ces vertus; un Dieu qui a pitié de nos foiblesses, qui, s'il nous punit, nous punit en père, et s'il réserve, ce Dieu, quelque supplice épouvantable, ce n'est que pour les méchans obstinément méchans, et sur-tout pour ces hommes vains et cruels, qui se sont fait un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire, un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices, un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur et l'opprobre de la nature.

coup, elle parut comme morte. Un des *inquisiteurs* s'étant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scelérat, *qu'il n'étoit point nécessaire d'appeler le médecin, qu'il suffisoit de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines, pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette essence lui rendit la connoissance; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les *inquisiteurs* s'étant approchés d'elle, l'un deux lui reprocha, dans les termes les plus durs, les blasphêmes inouis qu'elle avoit vomis contre la Divinité et son saint culte : il ajouta ensuite qu'elle ne devoit pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu : il lui prôna le zèle et la charité du *S. office*, qui ne vouloit point la mort du pécheur, mais le salut de son âme, *etc.* Ce discours, les promesses et les menaces qui le suivirent, ne l'ébranlèrent point; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit. Mais lorsque cet *inquisiteur* eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : hélas ! *mes pères*, avez-vous renoncé à toute humanité ? ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? Ah ! considérez ces membres disloqués,

ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de désespoir ; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort.... Non, barbares, s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions et des tigres furieux. Monstres abominables ! voici mon corps ; jetez-vous dessus ; rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon sang ; assouvissez votre rage exécrable ; je respire encore... et vous, ô déplorables victimes, qui gémissez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourmens que j'endure adoucir votre malheureux sort, et vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux ! Elle alloit continuer ; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force, qu'elle perdit derechef connoissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les mêmes propos que la première fois, et le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu : après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard et autres ma-

tières pénétrantes, on les lui chauffa d'une si terrible manière, qu'en moins d'une heure la chair étoit tellement crevassée, que les nerfs et les os paroissoient de toutes parts. De si horribles tourmens ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte: son courage, sa résignation bravèrent la cruauté des *inquisiteurs* et l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisième fois, on l'emporta. Et, à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où, chargée des imprécations de ses juges, et de l'exécration d'un peuple immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffisent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchoit que la douceur et la charité, et qui mourut sur une croix en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même: ô les abominables scélérats que ces *inquisiteurs!* tout ce que l'on m'avoit conté de leurs cruautés,

de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence suffisoit à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépavée qu'elle fût ; mais je vois tout le contraire..... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfans à un bouc infect, étoit du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance ; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrable d'assouvrir sa rage de meurtre et de sang..... Quoi ! les prêtres d'un Dieu de vérité, les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contens de repaître de mensonges et d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance et leur opulence, non contens de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés : ces prêtres méchans et cruels se sont érigé des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte ; et, descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où, les mains ensanglantées du meurtre de leurs frères,

ils osent offrir des sacrifices à l'Eternel..... Grand Dieu, si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime !

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Suite de mes aventures.

J'EUS à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, et j'entrai dans le grenier que j'avois découvert. Comme il étoit soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit, et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osai descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'*inquisition* est si cruelle, que si elle venoit à savoir qu'un *Espagnol* eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers, un tel homme seroit sûr d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas ; je me mis à descendre dans une de ces maisons, résolu d'assommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'opposeroit à mon évasion.

Je fus à peine au second étage, qu'une servante, qui faisoit un lit dans une chambre, m'apperçut sur l'escalier. A mon accoutrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon visage exténué, à mes yeux étincelans de crainte,

de colère et de désespoir, cette fille me prit pour le diable ; elle poussa un cri épouvantable, et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison, qui faillit de s'évanouir à son tour lorsqu'il me vit ; mais je le rassurai, je m'approchai de lui, et je le reconnus pour le médecin français qui m'avoit guéri d'un coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour, me sauta au cou, m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Etant descendus dans son cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de tout son cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux *dominicains* avec aussi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon emprisonnement. Comment ! me dit-il, un homme de votre âge a ignoré jusqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expose dans ce pays, lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là, non-seulement en *Espagne*, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je savois, lui répondis-je, que les ecclésiastiques sont très-dangereux en ce pays,

mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui : pour ailleurs ils sont beaucoup moins à craindre ; ils piaillent, tempêtent, ils tourmentent les gens ; mais ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas, ce n'est pas leur faute, reprit le médecin : qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu ; qu'on leur permette demain d'établir l'*inquisition* par-tout où elle n'est pas, dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'en existe pas moins dans leur ame, quoiqu'il n'y paroisse pas : il ne leur manque qu'une entière liberté, pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers.

Non contens du mal que certains d'entre eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entre autres un *Nicolas Eymeric* (*a*)

(*a*) Ce *Nicolas Eymeric* étoit un *dominicain* natif de *Girone*. Il fut inquisiteur-général sous le pape *Innocent VI*, puis chapelain de *Grégoire XI*, et juge des causes d'hérésies. Son *directorium in-*

a eu l'audace détestable d'avancer dans son *directorium inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrétement par l'*inquisition*, sans être entendus, et ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé *Penna*, a orné ce livre exécrable de commentaires non moins horribles ; et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'*Europe* étonnée.

Votre *dominicain* a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prêtraille des premiers siècles, en étalant les prouesses de *S. Cyrille ;* mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point des brouilleries du pape *Victor* avec *S. Irenée* et autres, pour la célébration de la pâque (*b*) ; ni de celle du pape *Etienne* avec *S. Cyprien* (*c*) ; ni de la mort de *Priscillien* et de ses *sectateurs*, causée par des *évêques espagnols* (*d*) ; ni des violences de *Théophile d'Alexandrie*, de l'orgueil des prêtres des

---

quisitorum fut imprimé successivement à *Barcelone*, à *Rome*, à *Venise*, etc Les éditions les plus complètes sont celles où se trouvent les commentaires.

(*b*) EUSEB. *hist. eccl. lib. V. cap.* 23 *et seq.*

(*c*) Vie de *S. Cyprien*, par le CLERC, biblioth. univers. tom XII, p. 351 et suiv.

(*d*) SULP. SEVER. *hist. sac. lib. II.*

Gaules (*e*), etc. Cela nous meneroit trop loin ; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de *pendant* à ce que le bon père vous a débité.

« L'an 305, dit *M. Fleuri* (*f*), il s'as-
» sembla onze ou douze évêques à *Cirthe*,
» où ils se reprochèrent des crimes énor-
» mes. La plupart avoient livré les écritu-
» res aux païens pour éviter la persécu-
» tion, pendant qu'un grand nombre de
» simples fidèles l'avoient soufferte cons-
» tamment : d'autres les avoient eux-mê-
» mes jetées au feu. Un *Purpurius* de *Li-*
» *mare* étant accusé d'avoir fait mourir les
» deux enfans de sa sœur, au lieu de s'ex-
» cuser, dit hardiment : *pour moi, j'ai tué*
» *et je tue ceux qui sont contre moi. Ne*
» *m'obligez pas d'en dire davantage ; vous*
» *savez que je ne me soucie de personne.*
» Dès qu'il y eut des empereurs chrétiens,
» les plaisirs commencèrent à s'introduire
» dans l'église, et l'on ne voyoit parmi les
» ecclésiastiques qu'inimitiés et que divi-
» sions. Et parce que les évêques étoient
» riches et considérés, on se servoit de
» toutes sortes de voies pour parvenir à

(*e*) In. *Dialog. I*, *cap.* 21.
(*f*) *Hist. eccl.*

» l'épiscopat; et, quand on y étoit parvenu,
» l'on prenoit une autorité tyrannique. Ces
» désordres augmentèrent toujours, jusqu'à
» ce qu'ils vinssent au comble où l'on les a
» vus, comme le savant archevêque irlan-
» dois *Usserius* le montre par un grand
» nombre de passages d'auteurs célèbres,
» qui nous ont laissé des peintures affreu-
» ses de la corruption de leurs siècles.

» Les sectes des *nestoriens* et *eutychéens*,
» dit un autre auteur (*g*), nées en partie
» de l'oisiveté et de la superstition, et en
» partie des haines particulières, de l'en-
» vie et de la malignité des ecclésiastiques,
» mirent la dernière main à l'intolérance
» en matière de religion. Il est vrai qu'elle
» étoit déjà née (*h*), cette intolérance;
» mais elle n'avoit pas encore exercé sa
» tyrannie avec toutes les cruautés dont
» elle a été accompagnée depuis le mal-
» heureux siècle auquel on se divisa pour
» des opinions, *desquelles il auroit été aisé*

(*g*) Dissertations historiques, etc. imprimées à *Amsterdam* en 1707, p. 8, 9.—Voyez, pour le cinquième siècle, les passages d'*Isidore de Damiete*, cités dans les *epit. eccl. et crit.* de *M. le Clerc. p.* 167 *et suiv.* quatr. édit.

(*h*) *V.* AMM. MARCELL. *lib. XXII, cap.* 5, *p.* 327. *édit.* GRONOV.

» *de convenir si l'esprit du christianisme*
» *avoit présidé dans les assemblées des ec-*
» *clésiastiques*. Depuis ce temps-là on ne
» vit en *orient* que proscriptions, que mas-
» sacres, que fureurs. *Je passe sous silence*,
» dit un évêque du V. siècle, persécuté
» pour le *nestorianisme*, *les chaînes*, *les*
» *cachots*, *les confiscations*, *les notes d'in-*
» *famies*, *ces massacres dignes de com-*
» *passion*, *dont l'énormité est telle*, *que*
» *ceux mêmes qui ont le malheur d'en être*
» *les témoins*, *ont peine à les croire véri-*
» *tables* (*i*). Cela alla toujours depuis en
» augmentant. L'empereur *Justinien* ne
» voulut pas avoir moins de zèle que les
» prélats du V. et du VI. siècle. *Il ne*
» *croyoit pas*, dit Procope (*k*), *commettre*
» *un homicide*, *quand ceux qu'il condam-*
» *noit à mort faisoient profession d'une*
» *autre religion que la sienne*. L'univers vit
» commettre, dans ces malheureux siècles,
» des cruautés effroyables. On soutenoit
» des sièges dans les monastères, on se
» battoit dans les conciles, on entroit à
» main armée dans les églises (*l*), on trai-

(*i*) ETHERIUS, *Tyranorum episcop. inter opera Theodoreti*, *tom. V*, *p.* 688 et 689.

(*k*) PROCOPE, *anecd. cap.* 13.

(*l*) EUTICHII, *annales*, *p.* 155.

» toit avec la dernière cruauté tous ceux » que l'on soupçonnoit de favoriser *des opi-* » *nions qui souvent n'étoient entendues de* » *personne, non pas même de ceux qui les* » *défendoient avec le plus d'entêtement et* » *d'opiniâtreté.* »

Après le VI. siècle, les papes, les évêques et tous les ecclésiastiques en général devinrent encore pire que ceux qui les avoient précédés. L'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espèce augmentèrent de siècle en siècle; et l'enfer infesta l'église de tant d'abominations (*m*), que les che-

(*m*) *Voyez* les mém. anal. et autres monum. de l'hist. eccl. Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le médecin avance ici. *S. Bernard* même, tout abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des ecclésiastiques de son temps. « Curritur passim ad sacros ordines, *dit-il*, et reverenda ipsis quoque spiritibus angelicis ministeria homines apprehendunt sine reverentiâ, sine consideratione, in quibus pessima fortè appareat intra parietes abominatio, si, juxta Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem post fornicationes, post adulteria, post incestus, ne ipsæ quidem, apud aliquos, ignominia passiones, et turpitudinis opera desunt. Utinam non fierent, quæ usque adeò non conveniunt! Utinam nec apostolum hoc scribere, (*Rom. I*, 28.) nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quòd humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido!

veux me dressent d'horreur quand j'y pense.

Le médecin alloit continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude, qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser; qu'il se faisoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchissement, il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, et me fit une couronne de prêtre; puis il me donna un habit et un manteau noirs; sa domestique me fit un petit collet, et il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je

---

Nunquid non olim civitates illæ spurcitiæ hujus matres divino prædemnatæ judicio, et incendio sunt deletæ! Nunquid non ipsam, utpote consciam tantos confusionis tellurem absumpsit ignis, sulphur, et spiritus procellarum! Quis reædificavit urbes flagitii! quis turpitudinis mœnia dilatavit! quis extendit propagines virulentas! Vœ! vœ! Ignimicus hominum sulphurei illius incendii reliquias infelices circumquaquè dispersit: execrabili illo cinere ecclesiæ corpus aspersit; et ipsorum quoque ministrorum ejus nonnullos sanie fœtidissimâ, spurcissimaque respersii. Ingrediuntur cum hâc maculâ templum Dei viventis; inhabitant cum hâc maculâ, templum sanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quòd et tam gravissimas conscientas gerunt et nihilominùs se ingerunt in sanctuarium Dei. » *Sermo ad cler. de contemt. mundi, sive de pers. substinendâ, cap.* 39.

partisse le lendemain matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante *piastres*, et me pria de lui écrire lorsque je serois en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi ; nous nous dîmes *adieu*, et je partis.

Fin du troisième Tome.

TAYLOR INST. OXFORD

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome III.

CHAPITRE XIX. *Suite de la relation de* Diego. page 1

CHAP. XX. *Fin de la relation du voyage de l'*Espagnol *en l'autre monde, etc.* 32

CHAP. XXI. *Changement de matière.* 44

CHAP. XXII. Diego *revient de sa léthargie, et ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hiver nous avoit contraints de séjourner.* 51

CHAP. XXIII. *Aventure singulière.* 58

CHAP. XXIV. *Départ de cet endroit. Sermon du* Compère. *Désespoir de* Diego. 77

CHAP. XXV. *Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.* 87

CHAP. XXVI. *Raisonnement de l'*Espagnol *sur l'état du* Compère. 97

CHAP. XXVII. *Autres réflexions sur le même sujet.* 104

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXVIII. *Changement de scène.* page 110

CHAP. XXIX. *Continuation de notre route.* 115

CHAP. XXX. *Naufrage, et ce qui s'ensuivit.* 120

CHAP. XXXI. *Continuation de ma route.* 125

CHAP. XXXII. *Suite des aventures de Jérôme.* 149

CHAP. XXXIII. *Suite de mes aventures.* 169

Fin de la Table des Chapitres.

LE COMPÈRE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME IV.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du vulgaire est, à ses yeux, ou sacré, ou profane, ou abominable. *T. II, p.* 43.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Fgures.

TOME QUATRIÈME.

A MALTHE,

AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

1795.

LE COMPÈRE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de mes aventures.

ETANT sorti de la ville, je rencontrai un muletier qui avoit amené deux officiers d'*Antiquera* à *Grenade*. Je fis marché avec cet homme ; je montai sur une de ses mules, et en quatre jours il me transporta à *Cadix*.

Au moment que j'entrai dans cette ville j'appris qu'il y avoit un vaisseau qui alloit mettre à la voile pour *Londres*. A cette nou-

velle, je cherchai le capitaine, et je reconnus le galant homme qui m'avoit sauvé la vie après mon naufrage, et qui m'avoit si généreusement traité à *Gibraltar*. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment; je lui dis seulement que puisqu'il avoit eu la bonté de me sauver la vie une fois, il falloit qu'il me la sauvât une seconde, en un mot, que l'*inquisition* étoit à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel étoit le sujet de mon démêlé avec l'*inquisition*; il chercha les moyens de me déguiser; il me fit passer à son bord; deux heures après il leva l'ancre et partit.

Lorsque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon libérateur ce qui m'étoit arrivé à *Grenade* : ce récit le toucha; mais celui de ce que j'avois vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier dessein étoit de me retirer en *France*; mais que mes dernières aventures m'avoient fait concevoir une telle aversion pour les pays où le *catholicisme* étoit la religion dominante, que j'avois juré de n'y remettre jamais le pied.

Le capitaine approuva ma résolution, et me demanda en même temps dans quel pays j'avois dessein de me fixer dorénavant. Dans

votre pays, lui répondis-je ; dans ce pays opulent et heureux, où l'on dit que la liberté règne autant qu'il est possible qu'elle règne parmi une nation policée ; dans ce pays où tout particulier possède paisiblement ce qu'il a ; où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense ; où un chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence et la liberté ne sont point si grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le capitaine. Une nation qui a plus de douze cents millions d'écus de dette (*a*) ; qui se plaint sans cesse que ses ressources sont épuisées ; à qui l'étendue de ses domaines coûte des sommes immenses, en la dépeuplant tous les jours ; chez qui les artisans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant, *du travail ou du pain !* une telle nation n'est point riche.

Une nation qui s'écrase elle-même par ses propres forces ; que des divisions intestines déchirent continuellement ; chez qui les suffrages des citoyens sont à l'enchère ; chez qui l'on ne voit que des édits de réforme ou d'améliorissement, et tout aller de mal en

(*a*) C'est-à-dire, plus de 150 millions de livres *sterlings*.

pitaine, si ma chère nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à *Londres*, ou dans quelque autre ville d'*Angleterre*, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il falloit bien que je me fixasse quelque part; que, puisque ma destinée étoit de vivre parmi des hommes, et qu'ils étoient partout plus ou moins foibles, sots et méchans, je devois bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étoient; mais que j'aimerois mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisoit des *auto-da-fés*.

CHAPITRE XXXV.

Suite de mes aventures.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Londres*, le capitaine *anglois* me força d'accepter quelques *guinées*, et me réitéra ses offres de service; je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin; mais comme je craignois que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincère reconnoissance dont j'étois pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui seroit charmé d'apprendre de ses nouvelles, et rien de plus. Il lui suffisoit de savoir que j'étois en lieu de sûreté; il n'avoit pas besoin que je lui exprimasse les sentimens de mon cœur, après le service qu'il m'avoit rendu, il me connoissoit assez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre si ma lettre étoit arrivée à bon port, et encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avoit point été funeste. Enfin, je reçus

» mes maux. Je pris le parti de me retirer » dans ma patrie, d'y aller vivre et mou- » rir dans la religion de mes pères. Mais » j'éprouvai en route que les ministres de » cette religion sont, dans certains en- » droits, des tyrans exécrables : un honnê- » te homme m'apprit ensuite qu'ils » étoient ailleurs des imposteurs odieux, » et toujours prêts à devenir tels que ceux » que j'ai vu tourmenter si cruellement les » innocens ; il m'apprit enfin, que le » pays que je croyois être le plus heureux » pays de la terre, ne valoit pas mieux que » les autres... O mon *Compère*, mon *Com-* » *père!* vous aviez bien raison de dire que » les sociétés civilisées étoient le récepta- » cle de toutes les erreurs, de tous les » vices et de tous les maux : c'est bien » dommage que vous en ayiez conclu qu'il » en étoit tout autrement chez les sauva- » ges ! »

Cependant comme il falloit que je vécusse dans cet état de société, quelque dépravé qu'il fût, je résolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me seroit possible, et comme je demeurois dans une chambre voisine de celle d'un vieillard *françois*, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journalière étoit de copier de la musique, et pour lequel

j'avois conçu beaucoup d'estime, quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois ; je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucis, et il me tint le discours suivant.

CHAPITRE XXXVI.

Discours du vieillard François.

Mon ami, je n'ai point tant voyagé que vous, et les malheurs que j'ai essuyés dans le printemps de ma vie, ne sont pas moins nombreux ni moins cruels que les vôtres : mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse être. J'ai appris par eux que l'on n'étoit malheureux dans la société, qu'autant qu'on tenoit à elle, par son état, par sa condition et par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges et les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan, qui me fit étudier, croyant faire de moi, ou un prêtre, ou un médecin, ou un avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je ne me trouvai point dans la disposition de les embrasser l'un ou l'autre, et je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le métier de bonnetier, et je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage et de patience de toute espèce, je

fis

fis mon chef d'œuvre, il fut trouvé que je savois faire passablement un bonnet, et que j'étois digne d'être reçu maître bonnetier, si j'avois le moyen de donner huit cents *francs* au corps de métier.

Je n'avois point huit cents *francs*, mais je faisois l'amour à une fille qui avoit précisément cette somme. J'épousai donc cette fille ; je courus porter sa dot aux jurés du corps, et je me mis à faire des bonnets.

J'aurois vraisemblablement gagné ma vie à ce métier ; mais la capitation, la gabelle, l'industrie, et mille autres impôts dont l'on est accablé en France, emportoient un quart de mon gain ; les procès du corps en absorboient un autre quart, ma femme buvoit la moitié du reste ; de sorte que j'étois heureux, si au bout de l'année je n'avois point été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, et si je n'avois point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, et environ la même somme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir sans procès, avoit absorbé les trois cents écus,

et je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheur ma femme devint dévote, acariâtre, piegrièche, et finit par s'enfuir avec le prêtre qui la dirigeoit. Enfin, je tombai malade; comme je n'avois rien, l'on me transporta à l'hôpital, et l'on envoya mes enfans mendier. Je serois vraisemblablement mort dans ce lieu de misère et de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fièvre pourprée, et un troisième qui étoit décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'étoit pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourroit; je repris mes enfans, et me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il étoit huguenot, il s'avisa un jour de conduire un ministre à une assemblée qui s'étoit faite dans un bois; le curé le sut, le dénonça à la prévôté; il fut pris avec le ministre; celui-ci fut pendu, et lui envoyé aux galères. Quelque temps après, un de mes enfans mourut. Comme j'étois fort pauvre, le même curé ne voulut point l'enterrer, sans être payé d'avance. Je fis mon possible pour trouver de quoi payer le prêtre du

Seigneur; mais personne ne me voulut rien prêter. Alors comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commençoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'église; il me fit ajourner, décréter et emprisonner; si bien que pour éviter les suites de sa colère, je forçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvoit m'attacher à la société et mon malheur.

Présentement mes enfans sont devenus grands, et travaillent pour eux. Je n'ai ni maître ni valet, ni amis ni ennemis, je fais un métier qui n'est sujet à aucuns droits, à aucuns réglemens : je ne crains ni les sergens, ni les huissiers, ni les piailleries des créanciers : je suis mon évêque, mon curé, mon directeur : mon Dieu est le Dieu de toute la terre, mon cœur est son temple, et mon espoir, après cette vie, est celui d'un homme de bien.

Comme j'ai du travail de reste, continua le *vieillard*, je peux vous en fournir; il ne vous faut point embarrasser de ce que vous ne savez point la musique, l'usage fait tout, en moins d'un mois vous serez en état de gagner votre vie, si vous voulez vous appliquer.

J'accepte la proposition, répondis-je

qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumières, assez de forces pour me conformer exactement à ce dernier point, j'espère que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

Je loue votre zèle, reprit le *vieillard*, j'aime à voir les gens dans la disposition de faire le bien; mais ce zèle n'est point aussi éclairé que je le désirerois; et si vous voulez revenir demain matin, je vous ferai part des raisons qui m'ont décidé à prendre les sentimens où je suis, et peut-être en serez-vous content. L'envie de recouvrer la tranquillité que j'avois perdue, l'espérance que ce que me diroit ce *vieillard* pourroit y contribuer, me déterminèrent à accepter sa proposition, et je lui promis bien de ne pas manquer d'entrer chez lui le lendemain à la même heure.

CHAPITRE XXXVII.

Suite du discours du vieillard.

LE lendemain, je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il revint sur la matière dont il m'avoit parlé la veille, et me dit :

« Je vous ai conté que les malheurs de » ma vie m'avoient fait prendre la réso- » lution de renoncer, autant qu'il me se- » roit possible, à tout ce qui pouvoit m'at- » tacher à la société, soit par état ou par » opinion. Il me fut très-aisé de remplir » le premier point : quant au second, j'y » rencontrai de plus grandes difficultés. » Il ne s'agissoit pas moins que d'acquérir » assez de connoissances, assez de force » sur moi-même, pour me défaire de » mes préjugés, sur-tout de ceux qui » regardoient la religion où j'ai été » élevé.

» Je commençai d'abord par examiner » les points les plus épineux de cette re- » ligion, tels que la doctrine du *péché* » *originel;* de la *présence réelle*, de la *trans-*

» *substantiation*, etc. je lus et relus la » bible entière, ainsi que les plus fameux » auteurs qui traitent de ces matières, et » je rejetai généralement tout ce qui s'ap- » pelle *mystère*, tout ce qui répugne à la » droite raison et à l'équité. »

Voici comme je raisonnai sur chacun de ces dogmes. Alors le *vieillard* les prit l'un après l'autre, exposa les autorités sur lesquelles on les appuie, et discuta ces autorités avec la plus grande exactitude. Je ne rapporterai point toutes les hypothèses, tous les raisonnemens qu'il fit, cela seroit trop long; d'ailleurs beaucoup de mes lecteurs pourroient être effrayés de la hardiesse de ses sentimens: je le fus moi-même au point que, lorsqu'étant rentré dans ma chambre, je me mis à réfléchir, je ne sus que penser de ce *vieillard*: cet homme, dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain. Voilà qui est bien du côté du corps; mais il me paroît qu'il voudroit me plonger dans le trouble et l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes revoltans, qui certainement n'attireroient point de louanges à leur auteur, s'il s'avisoit de les répandre dans le public; et si c'est là sa vraie manière

de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paroît au dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle foiblesse, aux illusions de la philosophie du *Compère*, et je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon ame, et y porta les remords et l'effroi. Le *Compère* même, tout infatué qu'il étoit de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivoit encore, et qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentiroit pas. Que l'on dise, si l'on veut, que *les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais ; que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort*, il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force et de constance, que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti que tout homme, qui avoit une fois été chrétien, ne pouvoit impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout, non pas toutefois de la manière dont tels ou tels le sont, mais d'une manière raisonnable, et telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer ; et quoi que le *vieillard* me dise, je sais à quoi m'en tenir ; l'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma foible raison des attaques de l'erreur.

Il m'a promis de me montrer le moyen de gagner du pain ; qu'il me tienne parole, et je ne lui demande pas autre chose.

Il me la tint effectivement, et je me mis à travailler avec lui. Je le laissai penser à sa fantaisie, et je pensai à la mienne. Mais cette nouvelle association ne dura guère. J'avois à peine été trois mois avec lui qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savois mon métier, et que ses pratiques me demeurèrent.

Il ne manquoit donc rien à mon bonheur. Je travaillois une partie de la journée, et je donnois le reste à la lecture, à la méditation ou aux réflexions. La promenade des champs étoit ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la Tamise, je me mis à repasser dans ma tête les différens événemens de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort : « Mon cher *Compère !* » m'écriois-je tout haut, vous n'avez ja» mais connu de vrai bonheur : hélas ! si » vous viviez encore, et que je pusse » vous faire part du mien, je le ferois de » tout mon cœur. Mais vous.... »

J'en étois là, lorsque j'entendis quelque bruit derrière moi. Je me retour-

nai.... ciel! que vis-je....? je vis le *révérendissime père Jean de Domfront*, qui rioit de toutes ses forces de m'entendre parler seul.

CHAPITRE XXXVIII.

Récit des aventures du père Jean *après le naufrage, etc.*

J'EUS à peine reconnu le *révérend*, que je me jetai à son cou, et je l'embrassai plus de cent fois. — Quoi, c'est vous, m'écrié-je? par quel bonheur....? Ah! mon *cher père Jean*, seroit-il possible....! Où est mon *Compère*....? où est *Vitulos*....? où est *Diego*? — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. Menez-moi au plus vîte où ils sont, repris-je. Quoi! vous vivez encore..? Ah! mon cher *père Jean*, contez-moi, je vous prie, par quel hasard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espèce de miracle.

Tu sauras, répondit *père Jean*, que lorsque le vaisseau fut en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds, je dis au *Compère* et à *Vitulos* que si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, et de nous abandonner

abandonner ensuite à tout ce qu'il plairoit à dame fortune de faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avois mis dans un état à n'entendre aucune raison ; *Diego* étoit étendu sur le plancher sans mouvement, sans connoissance, dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de *Senlis*. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un et l'autre ; nous nous tînmes près de nos futailles ; et lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jusqu'au lendemain, que des pêcheurs de la côte nous recueillirent et nous menèrent à terre.

Comme j'avois eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, et que, dans le trouble que la tempête occasionnoit, j'avois escamoté au capitaine une boîte remplie de perles et de diamans, je regardois ce naufrage comme un bonheur pour nous Je te regrettai pourtant, ainsi que l'ami *Diego ;* mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le *Compère*, interrompis-je? — Le *Compère*, poursuivit *père Jean*, parut très-sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'*Espagnol ;* mais ma trouvaille ne le toucha guère. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur insupportable. Une aventure assez fâcheuse, qui nous arriva peu de temps après, acheva de lui tourner la tête ; il

devint d'une misanthropie aussi farouche que celle de *Timon* l'*Athénien ;* il accusa les hommes de méchanceté, le ciel d'injustice, et finit par devenir *manichéen*... Quoi! le *Compère* est devenu *manichéen?* Oui, *manichéen*, et très-*manichéen*. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en *Espagne* et en *Portugal*, je formai le dessein de passer en *Angleterre*. Je communiquai ma résolution à mon *neveu* et à *Vitulos*. Le premier me dit de faire à ma fantaisie ; le second trouva que j'avois raison : là-dessus nous tirâmes droit à *Lisbonne*, où nous trouvâmes un vaisseau *hollandois*, qui nous transporta à *Londres*.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que *Vitulos*, de faire entendre raison au *Compère ;* mais nous perdîmes nos peines ; le *Compère* nous dit qu'il étoit misanthrope et *manichéen*, qu'il vouloit demeurer tel, et qu'il romproit avec nous si nous parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, et occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés, et que le diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gou-

vernement de l'univers. Quant à *Diego*, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenois un jour à *Hyde-Park*, je vis un tas de monde attroupé ; je voulus savoir ce que c'étoit : j'approchai, et j'apperçus au milieu de la foule le seigneur *Diego*, qui faisoit un sermon sur le dernier jugement. Il étoit dans un état à faire pitié ; il étoit presque nu : il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, et le visage exténué de misère. Cet état me toucha, je fendis la presse pour l'emmener ; il me reconnut, et se mit à faire des exclamations terribles, et des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit, crut qu'il étoit possédé de plus de soixante et quinze mille diables. La foule, qui étoit déjà assez forte, s'accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin, je l'en retirai, je le fis monter dans le premier fiacre que je trouvai, et je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apperçut le *Compère* et *Vitulos*, ses exclamations redoublèrent, et ne finirent que très-long temps après. Quand il fut un peu appaisé, je lui demandai par quel moyen il étoit échappé du naufrage ; il me dit que *S. Nicolas* et *S.*

capable pour lui prouver que quand il y auroit cent fois plus de mal sur la terre, l'on ne pourroit en conclure que l'univers ne fût souverainement gouverné par un Etre bon, sage et tout-puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'étoit fondée que sur un prévention aveugle, et nourrie par son humeur attrabilaire; qu'il devoit savoir, par sa propre expérience, combien l'on devoit faire peu de fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paroissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés et nos passions, et jusqu'à ce que l'expérience et des connoissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquoit la vue. Enfin, je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssoit les hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à son tour; et que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avoient aucun fondement solide et réel, et qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le *Compère*, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérois de faire le raisonneur : depuis, lui répondis-je, que je me suis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu ni plus savant, ni plus

heureux ; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumières, assez de pouvoir sur soi-même pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, et assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des philosophes du siècle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui prescrivent l'amour-propre, la justice et la modération. Laissons le monde tel qu'il est, et les hommes tels qu'ils sont ; n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, et demeurons-en là. Le vrai bonheur ne consiste point dans les spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude et nous tourmenter. Le vrai bonheur consiste à être à soi, et non à ses idées ; à être son propre maître, et non l'esclave de soi-même.

Je sais aussi-bien que vous que les hommes sont généralement méchans. Je n'ignore pas non plus que le monde est rempli de maux. Mon expérience en est garant. Mais dois-je pour cela haïr opiniâtrément tous les hommes? Non, la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe mal-faisant se plaît à troubler l'ordre établi dansl'univers? Non, cette opinion

ne feroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux; et les choses n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchans, et non de la haine; et prenons garde en même temps de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs et les tyrans, mais ne les haïssons pas: l'horreur et l'aversion sont, en ce cas, des sentimens naturels et raisonnables, et la haine est toujours une passion aveugle et outrée, qui nous mine et nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux et les ignorans, mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur et le ridicule; un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints (*a*).

Bornons-nous encore à savoir que le *mal* existe, et n'étendons point nos regards plus loin; son origine est environnée de ténèbres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou par mieux dire, de la

---

(*a*) *Recta volens animus, sapiens, et amator honesti.*

Quosdam odio dignos judicat esse suo:
Nec tamen hos toto depellit fœdere, gnarus
Naturam errantum dividere à vitiis.

BILLIUS, Anth. Sac.

folie, à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point, et sur-tout à penser comme vous faites. Que diriez-vous, si, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous appercevoir que vous vous êtes trompé sur cet article, comme sur celui de la perfection des sauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? Vous feriez plus, vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette espèce à celles dont les hommes sont infectés.

Par là ventrebleu, dit *père Jean*, l'ami *Jérôme* vient de raisonner comme la raison même. La vie est trop courte et trop précieuse pour la passer dans la haine et l'amertume, dans des déclamations et des jérémiades continuelles sur la méchanceté des hommes, et sur les maux dont l'univers est rempli. Pour moi je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon estime, et rien de plus. Il est vrai que j'ai juré d'étriper tous les *moines* qui me tomberont dorénavant entre les mains; mais c'est de la façon qu'on extermine ces reptiles dangereux, dont le souffle empoisonne l'air, et dont la piqûre tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude et mes recherches aux seuls plaisirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le souvenir de deux

ans de diète et d'un siècle de mélancolie ; un bon repas, un bon lit et un tendron de quinze ans m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a aussi quelque bien, et que la moindre chose de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle science. Savoir jouir est tout ce que je sais : c'est bien assez. Deux ans d'expérience devroient dessiller les yeux à un galant homme sur l'article des opinions, qui ne sont fondées que sur des conjectures.

Mon *neveu* a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui passent par la tête. Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir sur cet article Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, et rien de plus, rien au-delà. Pourquoi ? Parce qu'il n'étoit point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

Un homme peut porter un fardeau, peut soutenir la fatigue, peut courir, sauter, voltiger mieux qu'un autre ; il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art ; mais sa force, son adresse, sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue

tingue des autres ; et s'il a pour quatre sous de bons sens, il sera le premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outre-passer les bornes de l'intelligence humaine ? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition ? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses, purement abstraites à notre égard, sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine et de la nature de ces choses.

Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds, plantée au milieu d'un théâtre, je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie, la plus adroite de tous les sauteurs de la terre ; mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique et le soleil, ce sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un orateur renommé débiter d'un ton emphatique, quelque discours sur l'origine du *mal*, je dis qu'il est un habile homme, qui sait se concilier l'attention de ses auditeurs, leur plaire, les persuader même ; mais lorsque je compare la matière qu'il traite, à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matière, à l'impossibilité d'en acquérir de

vantage, je regarde cet orateur comme une grenouille qui croasse dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, et ces vérités sont extrêmement simples; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception, ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer, sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas des sophismes absurdes; et les idoles qui les écoutent, ressemblent, comme dit *Horace*, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt : ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche; ils prennent tous diverses routes, chacun croit suivre la bonne, et plus il le croit, plus il s'écarte; quoique tous leurs égaremens soient différens, ils n'ont pourtant qu'une même cause; c'est que leur guide les a trompés, et que la nuit les empêche de se redresser (*b*).

(*b*)... *velut sylvis, ubi passim*
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille sinistrosum, hic dextrosum abit; unus utrique
Error, sed variis illudit partibus...
Lib. II, sat. III.

CHAPITRE XL.

Raisonnement de Vitulos, *sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.*

LORSQUE *père Jean* eut fini de parler, *Vitulos* reprit la parole, et dit que nous avions raison l'un et l'autre, et que le *Compère* avoit tort, sur-tout à l'égard de son *manichéisme*. Quand même, lui dit-il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste seroit fondé, s'il vous restoit l'ombre du sens commun et de la prudence, vous devriez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard: à plus forte raison une vérité de cette espèce, si c'en étoit une, devroit être ensevelie pour jamais dans les ténèbres les plus épaisses. L'erreur et la superstition ont engendré des désordres, des fureurs et des cruautés inouies: il est des circonstances où la vérité en engendreroit de même, si elle se présentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille et mille personnes sages qui s'apperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, sur-tout à l'égard de la religion; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, et que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse : les maux qui résultent de son exposition, ne viennent que de la nature des sujets auxquels elle est exposée (*a*). Il y a des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant; il ranime les forces, et réjouit le cœur de *Pierre*, tandis qu'il

(*a*) Quand la vérité se présente à l'homme, son esclair l'estone, son esclat l'atterre; ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très-aimable et très-convenable à l'homme, et peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu et sagesse; que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit et embraseroit tout le monde en son amour? Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir et porter une telle splendeur, voire elle l'offense. Et celui qui la lui présente, est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit*. C'est acte d'hostilité que de lui montrer ce qu'il aime et cherche tant. L'homme est fort à desirer, et foible à recevoir. CHARRON, *de la sagesse, liv.* 1, *chap.* 4.

enivre *Jean*, et le rend furieux. D'où viennent des effets si différens ? Des différentes constitutions de *Pierre* et de *Jean ;* et non de la nature du vin. La nature du vin est d'animer et d'échauffer : il est de la nature de *Jean* d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé : voilà tout le mystère. Un homme de bon sens, qui connoîtroit le tempérament de *Jean*, se garderoit bien de lui donner à boire autre chose que de l'eau.

Non-seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservé sur cet article. Nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoie en *Russie*, nous dîmes aux juges, commis pour nous examiner, que *nous n'avions fait que suivre en cela le droit naturel.* Et il est certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme, tel poids que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, et de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs ce qui est naturel est imprescriptible. Mais les gens à qui nous avions à faire ne pensoient point de même sur ce point. « Le droit positif, selon eux, » a, dans certains cas, anéanti le droit na- » turel. Les souverains se sont arrogé

» celui de battre monnoie ; et tous ceux qui » y portent atteinte doivent être punis. » Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, et rien de plus. L'on est assez indulgent dans ce pays-là : l'on se seroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton sur la plante des pieds, et l'on ne nous auroit point envoyés piocher dans les mines de la *Sibérie*, d'où l'on ne sort pas toujours aussi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au sujet dont il est question, s'il est de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le sera toujours de ne point répandre une opinion aussi absurde, aussi dangereuse que celle dont le *Compère* est actuellement infatué. Il feroit bien à l'avenir de penser pour lui, et de se taire ; et nous ne ferions point mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raisonner, dit *père Jean*. Pour moi je laisse dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaises ; qu'ils se trompent ou qu'ils ne se trompent pas, c'est leur affaire, et non la mienne. Quand je me rappelle les différens événemens de notre vie, je vois que la moitié des persécutions que nous avons essuyées, vinrent autant d'avoir parlé con-

tre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les loix que les hommes ont établies. Mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont injustes et méchans; mais la société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est un composé de bien et de mal; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui ne le regarde pas. Ça, buvons un coup.

CHAPITRE XLII.

Continuation du même sujet.

J'EMPLOYAI ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'étoit venue sur le sujet de notre dispute ; et lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me semble, mes chers amis, que si l'on venoit à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourroit rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'univers, tant dans le physique que dans le moral.

C'est ce que je vais essayer de faire.

La *liberté* de Dieu ne peut consister dans ce que les théologiens appellent *indifférence*, *contradiction*, c'est-à-dire, dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir :* une telle *liberté*, supposeroit en Dieu, ou de l'ignorance, ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différens dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La *liberté* de Dieu

consiste donc en ce qu'il *fait ce qu'il lui plaît :* or, il n'y a jamais dans ce qu'il fait, que le *meilleur qui lui plaît.*

Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine nécessairement, il n'est pas libre ; car je demanderois si un Etre infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant. Que l'on ne dise pas non plus qu'un Etre infiniment puissant a la *liberté* de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissance, ou de faire une chose, ou de ne la pas faire ; car je repliquerois qu'un Etre infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire ; et que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe, ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'univers étoit encore dans le néant, l'univers n'avoit rien en soi qui déterminât Dieu d'une manière absolue à lui donner l'existence. Il faut donc considérer le *pouvoir* dont il s'agit ici, du côté de l'agent, et non du côté de l'objet.

Dieu a résolu, de toute éternité, de créer le monde *tel qu'il est ;* les *décrets* de Dieu sont invariables : donc Dieu n'avoit pas le

ni ne pas le créer *tel qu'il est :* il résulte encore que le monde, *tel qu'il est*, est *le meilleur des mondes possibles*, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le *mal* qui existe dans le monde est donc l'*effet* des limites naturelles de la création; et cet *effet* étoit nécessaire, parce que l'univers ne pouvoit être aussi bon que la *cause* qui l'a produit : il ne pouvoit être aussi parfait que l'*être existant par soi* (*a*). Si ce que tu dis est vrai, interrompit *père Jean*, voilà l'origine du *mal*, tant *physique* que *moral*, toute trouvée. Mais il s'ensuivroit que ce *mal* seroit nécessaire, et que les hommes ne seroient injustes et méchans, que parce que leur injustice et leur méchanceté seroient des effets des limites naturelles de la création.

(*a*) Si du plan général du monde, qui est très-bien ordonné et très-utile, il en résulte quelques inconvénasns, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif et dans le but de la providence. Par exemple, quand la nature a formé le corps humain, l'excellence et l'utilité de l'ouvrage demandoient que la tête fût composée d'un tissu d'ossemens minces et déliés : mais par-là il en résultoit l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu ; l'action directe de la nature y tend et la fait naître, mais par une espèce de concomitance, elle a produit, par contre-coup, les vices.

CHRYSIP. *de providen. in* Aulugel. *lib.* 5, *c.* 5.

Si le *révérendissime* se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est comprise dans les limites de la création, il est vrai; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être *libre* dans ce qu'il fait : ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limites, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devroit l'être, s'il ne fait pas toujours tout le bien qu'il devroit faire. Mais avant d'aller plus loin, disons un mot de la *liberté* de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'*agir*, ou de *ne pas agir;* or, la liberté de l'homme est de même nature que celle de Dieu : l'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon; il n'y a de la différence entre la liberté de Dieu et celle de l'homme, qu'en ce que la première s'exerce constamment sur le *meilleur*, et que celle de l'homme s'exerce toujours sur ce qu'il prend pour le *meilleur*. Mais soit que l'homme exerce sa liberté sur le *bien réel* ou sur le *bien apparent*, il ne laisse pas d'être *libre*, puisque dans l'un et l'autre cas il *fait ce qu'il lui plaît :* or, *faire ce qu'il nous plaît* est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

Puisque la liberté de l'homme consiste en ce *qu'il fait ce qu'il lui plaît*, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions, quoiqu'il ne soit point celui de principes de ses déterminations : en agissant il use *avec plaisir*, *avec connoissance de pouvoir d'agir*, et ses actions peuvent lui être imputées *en partie*, comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment.

Les déterminations de chaque être ont leurs avantages et leurs inconvéniens ; une manière d'*être* exclut une autre manière d'*être ;* une propriété suppose une autre propriété ; un arrangement, un autre arrangement : une force n'est pas une autre force, ni un degré, un autre degré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, et l'univers est la solution d'un problème digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes ; il a voulu que ces causes produisissent leurs effets, et que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela ; et je ne suis point le premier qui l'ai dit.

Or, comme Dieu a donné aux hommes des sens et une raison pour connoître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports et les effets de ceux-ci à leur

tour, etc. l'on peut dire que c'est sur la *connoissance de l'ordre établi dans ces causes et dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la prudence de chaque individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait dont il soit susceptible en ce monde.

Par exemple,

Nous connoissons que le feu brûle, et que le froid glace; cette connoissance nous porte à éviter leurs effets naturels, et à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles ou trop sensibles.

Nous connoissons qu'une diète outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malades; cette connoissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces et la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence nous attirent des ennemis; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, et d'acquérir l'amour et l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les loix établies parmi les hommes, nous courons risque d'être punis; cette connoissance

nous porte à observer ces loix, parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation, est préférable au châtiment qui suit leur violation ; à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, etc. concourent tous les jours à faire que *Pierre* juge faussement des causes et de leurs effets, et par conséquent à le rendre malheureux ou méchant ; tandis que *Paul*, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes et de leurs effets, et devient plus heureux ou moins méchant que *Pierre*. D'où vient donc la différence des affections de *Pierre et de Paul...!* Elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement, ni du fait de *Pierre*, ni de celui de *Paul*, mais qui dérivent d'un enchaînement de causes et d'effets ; et cet enchaînement tient au système général ; mais *Pierre* et *Paul* n'en font pas moins librement ce qu'ils font.

Il résulte, non-seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la création rend l'homme imparfait ; que les circonstances où il se trouve

le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (*b*) : mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve, doivent lui être imputés en raison du pouvoir plus ou moins grand qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre, ou d'affoiblir, *à temps*, le concours des circonstances qui le déterminent ; car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, etc. de même que les limites naturelles de la création, ne *nécessitent* point *Pierre* à être plus mauvais ou plus malheureux que *Paul ;* mais ces choses concourent seulement à le rendre *tel*, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le *nécessiter* à être *tel.* La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir *plus* ou *moins*, avant que les causes ou les motifs de ces déterminations deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes et d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et ne tient pas moins au système général, que les circonstance susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme, sa *nature* en général, et

(*b*) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du *bien* et du *mal*, considérés dans le *moral.*

la *nature* des causes éloignées et des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connoissances que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, et que l'on juge encore plus mal des principes et de la moralité de ses actions.....

Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompit *père Jean*. Si cela est, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit propre à donner une idée nette et distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, et de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre; que tous les hommes doivent passer ce fleuve, et qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux établis de distance en distance, je dis, 1.° que la chûte et la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entroit dans le système général, parce que cette chûte n'est

en elle-même qu'un effet des lois de la gravité des corps vers un centre ; lois établies dès le commencement, et tenant à la constitution du seul univers possible, dont l'existence étoit nécessaire ; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort. Je dis, 2.° que cette chûte et cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient ; et que, lorsque cette imputation a lieu, elle a ses degrés. Voici comment.

Si les ponts établis pour passer ce fleuve sont tous originairement défectueux, ou percés en différens endroits, il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, et non la nuit : quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténèbres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténèbres, l'emportent chez quelques-uns, et qu'ils se noient, leur mort leur sera imputée, non point parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paroissoit actuellement le *meilleur*, mais parce qu'ils auront fait le choix de ce prétendu

meilleur dans le temps que le sentiment intérieur, que tout homme raisonnable a en soi, étoit assez puissant pour leur faire appercevoir le rapport du risque qu'ils couroient à passer le fleuve pendant les ténèbres, au risque de le passer en plein jour; ou plutôt leur mort leur sera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront point suffisamment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient leur seroit imputée plus ou moins, ou point du tout.

Par exemple.

Ceux qui auront connu, ou qui auront été dans le cas de connoître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux que celui qu'ils auront choisi par préférence, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront point eu cette connoissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avoient passé le fleuve pendant les ténèbres étoient péris, et qu'aucun de ceux qui l'avoient passé pendant le jour n'avoient eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connois-

sance, auront cru qu'il pouvoit en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en périt davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager l'on pouvoit souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, et qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort, que ceux qui n'auront connu, ni pu connoître ce moyen de se conserver la vie, et qui n'auront point été à même de l'apprendre, etc.

Ces circonstances, et mille autres semblables, aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort; cette imputation s'anéantit même entiérement à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connoissances et les moyens de passer sûrement leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient en ce cas sont *homicides* d'eux-mêmes, il l'est bien davantage de soutenir que tous les hommes en général soient *tels*. Tout ce que l'on peut dire est que tous les hommes ayant un fleuve à passer, il est du pouvoir de la plupart de le passer heureusement, et de nécessité que le reste, tels que les aveugles sans secours et sans conducteurs, s'y noient;

que si, dans le plus grand nombre, quelques-uns n'usent pas de ce pouvoir, et périssent, ceux-là sont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler est le *cours* de la vie humaine, *considéré* dans les *circonstances* où chaque homme se trouve naturellement, et le *mal* qu'il fait est le fleuve où il est tombé. Et comme (à la réserve d'un petit nombre) tout homme est plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *circonstances*, ou de s'y abandonner; tout homme est aussi censé plus ou moins coupable du *mal* qu'il fait. Mais, comme il y a des hommes aussi bons que la nature humaine le comporte, et qu'il y en a qui, par défaut de connoissances et de moyens nécessaires, font le mal malgré eux, ou plutôt sans savoir et sans pouvoir savoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes soient généralement méchans; mais l'on doit dire qu'en général il est de la nature de l'homme d'aimer le *bien*, et que s'il y a des hommes véritablement méchans, ce n'est que par le mauvais usage qu'ils font de leur volonté, lorsqu'il s'agit de choisir et de se déterminer; ou, si l'on veut, ce n'est que dans le *peu d'attention* qu'ils

qu'ils ont d'affoiblir à temps les *raisons* qui peuvent les porter au mal par la suite, dans *le peu de soin* qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, et d'acquérir la faculté de se déterminer dans tous les cas moraux sur des *raisons distinctes*.

Il est aisé de concevoir, par tout ce que je viens de dire, que mon cher *Compère* se trompe grandement lorsqu'il prétend que le *mal* qui existe dans l'univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt *que tout est mal;* et que tous les hommes sont des scélérats. Son amour-propre ne se trouveroit-il pas blessé par une assertion si téméraire? Mon *Compère* ignoreroit-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice et de l'équité au fond de son ame; qu'il n'y avoit que la multitude et la variété des connoissances qu'il acquéroit, qui étouffoient ce germe?...

Je t'ai dit aussi, interrompit le *Compère*, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avois affirmé dans un autre, et que ce qui paroissoit une contradiction en moi, étoit une marque d'un nouveau degré de connoissance que j'avois acquis.

Je me souviens de cela, repris-je; mais je n'aurois jamais cru que mon *Compère* en fût venu au point de rejeter les principes de

la morale, ou plutôt de nier la réalité de la morale même ; car c'est en venir là que de prétendre que *tout est mal* dans le monde, et que tous les hommes sont méchans de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable? Pour le détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison et la conscience (*c*);

(*c*) Pour prouver le principe le plus universel des lois de la nature, dit un savant homme *, il n'y a qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans et tous nos désirs ; c'est incontestablement au bonheur ou à la perfection de notre être. Là tendent généralement le crime et la vertu. Le dernier des scélérats se propose ce but comme le plus honnête homme : la différence n'est que dans le succès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe et se perd, c'est qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, et l'apparence de la perfection pour la perfection elle-même.

« *Donnez-vous, et aux autres hommes, toute la perfection qui est en votre pouvoir;* c'est la première des lois, la maxime fondamentale du code naturel ; et d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un être libre ne peut se déterminer que sur des motifs, et ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit. L'obligation n'est qu'une nécessité morale d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi

* M. MERIAN.

rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons des devoirs à remplir, et, pour

---

tout être libre est obligé de diriger sa conduite à la plus grande perfection de l'univers, qui est de tous les motifs le plus noble et le plus excellent.

» Enfin cette loi s'accorde avec la volonté divine, et avec le but de la création. La suprême intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, et se propose toujours, pour fin la plus grande perfection de son ouvrage; ce qui prouve très-manifestement qu'elle aime que les intelligences créées se conforment à ses vues, et concourent à l'exécution de ce plan si magnifique. Cette obligation est d'autant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée sur un pouvoir arbitraire, ni sur le droit de propriété, mais sur une sagesse qui ne s'écarte jamais des règles éternelles de la perfection, et qui, sans nous enchaîner par une crainte physique, ne veut que nous obliger d'une manière assortie à notre nature; car les peines mêmes et les récompenses, qui sont la sanction de la loi naturelle, ne sont que des motifs...

» Les préceptes universels de la morale pratique, en tant qu'ils se bornent à régler les sentimens et les affections de notre ame, sont de la certitude la plus complète et la plus convaincante. Telles sont ces maximes, *aimez la vertu*, *soumettez vos passions à l'empire de la raison*, et les autres qui leur ressemblent.

» Il n'en est pas de même de ses préceptes particuliers, qui suppossent un cas donné, et se rapportent aux diverses circonstances où nous nous trouvons, circonstances souvent très-compliquées, et que le moindre incident varie. Ici la certitude décroît; et à mesure que les circonstances se divi-

cet effet des règles à suivre. Il y a une raison commune qui prend connoissance de nos actions : il est des devoirs communs, et les maximes qui exposent ces devoirs sont les lois naturelles.

---

sent et se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités.

» Dans ces sortes de rencontres, on ne peut régler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, et encore moins le loisir d'entrer dans de longues discussions, et d'aller jusqu'aux premières sources de ses devoirs. Ce seroit négliger nos devoirs mêmes, que de raisonner et de démontrer lorsqu'il faut agir.

» Quel est donc ici notre guide ? C'est la conscience, c'est ce sens interne, ce goût spirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, et nous met du premier coup au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici l'*assentiment* de l'esprit, et il ne faut pas croire qu'il soit vague et indéterminé. Il opère, selon des principes invariables, que l'usage nous a rendus familiers, et qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance : sans cet *assentiment*, la science des mœurs n'est qu'une science morte, une stérile théorie. C'est lui qui fait germer et fructifier les semences de la vertu ; c'est de cette source vive que l'on voit émaner toutes les belles et toutes les grandes actions. »

CHAPITRE XLIII.

Suite de mon discours au Compère.

J'AI dit que l'homme avoit naturellement la faculté de distinguer et d'affoiblir à *temps* les raisons qui peuvent le porter au *mal*. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne perfectionne cette faculté, et que la mauvaise ne la détériore? La bonne éducation corrige le tempérament, les préjugés, et éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le *bien*. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme et de la valeur de ces moyens; mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait et dû faire, et non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, et qu'il y a différens degrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connoître le plus parfait de ces degrés, et par conséquent de le chercher. Comme toutes les lois humaines, tous les systèmes de morale que nous avons, que

Si ces *livres* sont dans une espèce d'avi-

» nous menace, se trouveroit sans effet, on ne
» risque rien, au lieu que l'on s'expose à un très-
» grand danger, c'est-à-dire, au hasard de se per-
» dre, si dans le tems marqué on vient à être con-
» vaincu, par une triste expérience, qu'on n'avoit
» pas voulu nous alarmer sans sujet. »

C'est sur ce raisonnement d'*Arnobe* que *M. Pascal*, a fondé le fameux argument qui se trouve au liv. 7 de ses *pensées*, et dont voici la substance dans ce passage de *Locke*.

« Les récompenses et les peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ses lois, sont d'une assez grande importance pour déterminer notre choix contre tous les biens ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne considère le bonheur ou le malheur à venir que comme possible, de quoi personne ne peut douter : quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent et infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, et un état opposé à la récompense possible d'une conduite déréglée ; un tel homme doit nécessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut pas de-là qu'une bonne vie, jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une misère affreuse, dans laquelle il est fort possible que le méchant se trouve un jour enveloppé, ou, pour le moins, de l'épouvantable et incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la dernière évidence, supposé même que les gens de bien n'eussent que des maux à essuyer dans ce monde, et que les méchans y jouissent d'une perpétuelle félicité ; ce qui pour l'ordinaire prend un tour si opposé, que les méchans n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils

lissement aux yeux des philosophes du

jouissent actuellement ; ou plutôt, qu'à bien considérer toutes choses, ils sont, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misère, si le pis qui puisse arriver à l'homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste ; quel est l'homme qui veut en courir le hasard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'esprit ? Qui pourroit, dis-je, être assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger ? L'homme de bien, au contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini, dont il doit jouir, au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux ; et s'il se trompe, il n'est pas malheureux : il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux ; et s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus visibles déréglemens d'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup-d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre ! LOCKE, *essai philosoph. chap.* 21, §. 70 de la seconde édit. de M. *Coste.*

Si non content de ce passage, le lecteur désire en voir d'autres sur ce point, il pourra consulter la *pneumatologie de* le Clerc, *ch.* 9, §. 2 *et suiv.*— La Bruyère, *caractères et mœurs* de ce siècle, là où l'on traite des esprits forts.—*L'ébauche de la religion naturelle, par* Wolaston, sur la fin de l'ouvrage.—Bayle, art. *Pascal. t.* 1.—*Item*, Grotius *de jure belli et pacis, lib.* 2, *cap.* 24, §. 5.—Pufendorf, *de jure nat. et gent. lib.* 1, *cap.* 3, §. 7.

siècle, ou plutôt si la religion chrétienne est décriée et attaquée de toutes parts, ce n'est point que cette religion soit en elle-même ridicule et nuisible, ce n'est point qu'elle ne soit utile et respectable : mais c'est que la plupart de ceux qui la professent ont de tout temps été fourbes, cruels et sanguinaires; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la religion, et l'ont déshonorée.

Si les chrétiens avoient connu véritablement l'esprit de cette religion auguste, chacun d'eux se seroit plus appliqué à pratiquer ce que l'écriture enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'ambition du chrétien se seroit bornée à la charité envers ses semblables qui n'étoient pas chrétiens. Il auroit dit à un païen: *Mon frère, il est possible que tu sois heureux; mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le christianisme :* il auroit établi ses preuves sur des faits, et ces faits n'auroient consisté que dans la vie pure et exemplaire des chrétiens. Si le païen avoit témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il n'y *a qu'un Dieu; que ce Dieu est juste, bon et tout-puissant : qu'en vertu de sa tout-puissance il a*

créé le ciel et la terre ; qu'en vertu de sa justice il aime l'ordre ; qu'en vertu de sa bonté il aime notre bonheur ; et que, pour que nous puissions parvenir au plus haut degré du bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent, et des moyens qui nous y conduisent ; et que la révélation de ces motifs et de ces moyens étoit contenue dans l'écriture. Si ces raisons n'avoient pu porter le païen à embrasser le christianisme, le chrétien auroit dit au païen : *Mon frère, puisque tu ne veux pas être chrétien, sois mon ami, comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altère jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement. Si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseils dans tes affaires ; parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai.* Un chrétien, voyant un autre chrétien agir dans les principes différens de l'esprit de la religion, auroit pris un temps dicté par sa prudence, et lui auroit dit avec douceur : *Mon frère, Dieu, notre père commun, nous a donné l'évangile pour éclaircir notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des désirs légitimes ; mais vous vous refusez à la lumière qui vous a été donnée : vous vous livrez à vos*

affections : vous désirez, vous faites votre malheur ; vous allez faire celui des autres en troublant l'ordre et la paix. Rentrez en vous-même ; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, et vous trouverez un bonheur réel, vous ferez celui des autres. Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le chrétien lui auroit fait le même compliment qu'au païen, et l'auroit laissé tranquille.

Mais, par un malheur déplorable, les chrétiens n'ont point agi et n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les *livres saints* la source de la charité, de la paix et de l'union, ils y ont cherché celle de la haine et de la discorde ; au lieu de professer la religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que *Jesus-Christ* l'avoit enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoissable ; chaque secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir étoit d'enseigner au peuple une morale pure et simple, ou lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude et de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs et

les richesses, et se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infames ; et les esprits forts ont dit : *Ces gens-là ne préchent point une doctrine raisonnable ; leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être : les hommes qu'ils instruisent sont ignorans et méchans. Il en est de même dans toutes les religions de la terre : donc il n'y a aucune religion qui soit l'ouvrage de Dieu, donc la religion n'est point nécessaire ; car si elle étoit nécessaire, Dieu en auroit donné une aux hommes : on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneroient, et aux œuvres de ceux qui la professeroient.*

O chrétiens ! quand serez-vous ce que vous devriez être ? O ministres du Très-Haut, ou vous qui vous dites tels, quand est-ce que vous serez doux, humbles, pacifiques, comme *Jésus-Christ* a été ? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministère pour aveugler vos frères, de votre autorité pour les faire servir de marche-pied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument à votre haine ? Quand est-ce que vous ressemblerez à *Jésus-Christ*, et vos ouailles à ses *apôtres* ?

O philosophes du siècle ! jusqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps ? jus-

qu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce?... jusqu'à quand crierez-vous que les alimens les plus sains sont nuisibles, parce que la plupart des hommes ruinent leur santé, et abrègent leurs jours par leur usage?... Ne savez-vous pas que si les chrétiens sont méchans, cela ne vient point de la religion, mais de l'abus qu'ils en font? Ne savez-vous pas que si la religion est altérée, sa source ne l'est point? L'écriture est là; Dieu nous l'a donnée; et, quoi qu'on en dise, elle n'est ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond; l'écriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût; la doctrine qu'elle contient est en son entier; les motifs qui doivent nous porter à la perfection, nous y sont présentés avec toute la clarté possible; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même; que demandons-nous davantage?

Ne soyons point chrétiens, parce que *tels* ou *tels* le sont; mais soyons-le, parce qu'il est raisonnable de l'être: ne soyons pas chrétiens de la manière dont *tels* ou *tels* le sont; mais soyons chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'évangile: *Jésus-Christ* nous y parle dans les termes qu'il a parlé

lorsqu'il étoit sur la terre. Nous sommes doués de la raison, ainsi que les apôtres et les disciples qui l'écoutoient, nous le comprendrons comme ils l'ont compris; nous serons chrétiens comme ils l'ont été. Apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, et chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux. Notre bonheur, notre perfection ont été le but de la mission de *Jésus-Christ;* l'objet de cette mission sera rempli en un chrétien, toutes les fois qu'on les verra agir de la manière que l'évangile l'enseigne.

Quant à notre foi, qu'elle soit simple et raisonnable; elle sera telle, si nous la bornons à l'*assentiment* que la raison donne au *moyen* et à la *fin évangélique*. Le mérite de la foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est *noir;* mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*. . .

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des vertus d'un vrai chrétien.

Un vrai chrétien est humble: l'évangile lui a appris qu'il n'est qu'un simple vermisseau qui rampe sur la terre, et que tous

les hommes sont ses frères et ses égaux ; mais l'évangile lui a appris en même temps qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu ; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle et bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relèvent la dignité de son être, et font de son humilité un état mitoyen entre l'orgueil et la bassesse, un état qui n'excite ni la haine, ni le mépris. Il n'y a que l'évangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai chrétien est chaste ; il ne séduit ni ne débauche la femme ou la fille de son prochain. Il sait que l'amitié, la fidélité, la confiance sont les nœuds les plus forts de la paix du mariage ; que les époux qui vivent dans la mésintelligence, dans le désordre, sont peu propres à donner des sujets vertueux à l'état ; que les mauvais exemples des pères ont souvent rendu les enfans vicieux ; que ceux-ci en ont rendu d'autres, ainsi à l'infini : tant un mal est fécond dans la production d'autres maux ! Il sait, en outre, qu'une fille, une fois séduite, est déshonorée ; qu'une fille déshonorée est indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu disposée à faire une épouse fidelle, et peu propre à élever des enfans dans la vertu : il sait enfin qu'une fille, une fois séduite, se laisse facilement

séduire une seconde fois ; que de la séduction au libertinage il n'y a qu'un pas ; et que le libertinage du sexe est la cause d'une grande partie des maux qui règnent dans la société.

Un vrai chrétien est sobre, parce qu'il sait que la gourmandise abrège une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la patrie, à sa famille ; qu'elle irrite les désirs, qu'elle multiplie les besoins, qu'elle augmente la dépense, qu'elle cause la ruine de la fortune d'un homme, et qu'un homme, une fois ruiné par la gourmandise, a le plus souvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour satisfaire à cette passion. D'ailleurs, il sait que la gourmandise et l'ivrognerie, en nous ruinant de corps et de biens, détériorent le sentiment, abrutissent l'esprit, et nous rendent peu propres, ou même incapables de remplir les devoirs de chrétien, de citoyen, de père et d'ami : l'ivrognerie, sur-tout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai chrétien est désintéressé, généreux, humain, bienfaisant, pacifique. Il est désintéressé, parce que, dans tout ce qu'il fait, il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'a-

rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus, abandonnez une métaphysique insensée; arrêtez-vous à la certitude des choses, et n'allez pas plus loin. Sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs que les faits vous annoncent, n'entreprenez point de pénétrer jusque dans cette nature, cessez de chercher la raison de la *raison* même, ne vous informez pas de ce *que faisoit l'Eternel avant qu'il créât, de quelle manière il a tiré l'univers du néant, quelle est la nature de sa durée, comment il apperçoit la succession* (*b*). Arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une première cause, ne sont point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause: contentez-vous de voir clairement que le monde est successif, et qu'une progression infinie de causes est absurde: calculez, et vous apprendrez que chaque cause individuelle ayant sa cause hors de soi, la *somme* de toutes ces causes, quelqu'*infinie* qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Ecoutez, dans les sentimens de l'admiration la plus vive, cette

(*b*) Traité de Psycol. ch. 55.

voix majestueuse, qui répond à toutes les intelligences : *je suis celui qui est :* Bornez-vous à prendre de la contemplation des faits, que l'*être existant par soi* est nécessairement puissant, sage et bon ; attendez de ses attributs divins les sources intarissables de votre bonheur : conformez-vous à l'ordre, ouvrez les livres saints, vous y trouverez des motifs et des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (*c*) apprendrez que cet ordre comporte que le sort, qui vous attend dans l'autre vie, soit une suite naturelle du *bien* ou du *mal* que vous aurez fait dans celle-ci. . . .

J'avois été jusqu'ici tellement occupé de

(*c*) Non-seulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires : tels sont les cantiques de louanges et les actions de grace, hommages naturels que la créature doit à son créateur ; telle est la prière qui est destinée à rappeller aux hommes des besoins raisonnables * et le souvenir d'un père commun. *Psych. CCLIX.*

* *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano,*
Fortem posce animum et mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscunque labores,
Nesciat irasci, cupiat nihil, et potiores
Herculis ærumnas credat, sævosque labores,
Et Venere, et cœnis, et plumis Sardanapali.
JUV. Sat. X.

la matière que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit passé autour de moi. Mais lorsque je voulus faire une petite pause pour reprendre haleine, je m'apperçus que si la vérité ne fait pas toujours impression sur l'esprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient souvent de la rhétorique du prédicateur. *Père Jean*, ennuyé de m'entendre, s'étoit enivré ; *Vitulos* s'étoit endormi, et le *Compère* étoit disparu : il ne restoit plus que *Diégo*, qui me regardoit avec deux grands yeux et la bouche béante.

CHAPITRE XLIV.

Discours de Diego, *etc.*

Mon camarade *Diego* voyant que je ne parlois plus, ouvrit la bouche à son tour, et parla en ces termes :

Quoique je n'aie rien compris au discours de mon cher ami *Jerôme*, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître l'illustre prélat *Tongarini*, que Dieu absolve, ainsi que nous, quand nous serons morts. L'*indifférence de contradiction*, sur-tout *les motifs déterminans*, les *ponts*, le *fleuve* et *ceux qui s'y noient*, les *aveugles sans secours*, l'*effet des circonstances*, etc. m'ont plu au souverain degré; et je ne sais par quelle fatalité le redoutable *père Jean* s'est amusé à boire, au lieu d'écouter; je ne sais pour quelle raison son confrère *Vitulos* s'est endormi plutôt que de veiller; et j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui plutôt que de demeurer.

L'intrépide *père Jean* ne devoit-il pas

savoir que si c'est un *péché mortel* que de se soûler, c'en est au moins *deux*, si cela arrive quand on entend prêcher. « Comme » la trop grande abondance de pluies dis- » sout la terre, la rend boueuse, la met » hors d'état de recevoir aucune culture, » *dit le grand* S. AUGUSTIN (*a*); de même » lorsque notre corps est inondé ou trem- » pé par le vin, il devient incapable de » recevoir aucune semence spirituelle, et de » produire aucun fruit pour la nourriture

(*a*) Corpora nostra terrena sunt: quomodò pluvia nimiùm grandis et diuturna si fuerit, terra confunditur, et in lutum resolvitur, ut nulla in eâ cultura possit fieri : sic et caro nostra, quandò abundantiori potu fuerit inebriata, nec spiritualem culturam accipere, nec fructus animæ necessarios poterit exhibere. Et ideò, quomodò omnes homines sufficientem pluviam in agris suis accipere desiderant, ut et culturam valeant exercere, et de fructuum ubertate gaudere ; ita et in agro corporis hinc tantùm deberent bibere, quod oportet, ne nimiâ ebrietate ipsa corporis terra, velut in paludem conversa, magis vermes et serpentes vitiorum generare quàm fructus bonorum operum possit afferre. Omnes enim ebriosi tales sunt, quales paludes : videntur serpentes, sanguisugæ, nascuntur ranæ, et diversa genera vermium, quæ magis horrorem possunt generare, quàm aliquîd, quod ad vitium proficiet, exhibere. Herbæ, quæ in ipsis paludibus vel circa ripas earum nasci soleat, nihil utilitatis habere videntur, in tantùm, ut annis singulis incendio conerementur ita quòd de ebrietate nascitur, igni præparatur. *Sermon.* 23, *de vitandâ ebrietate.*

» de l'ame. Si les hommes ne souhaitent » que la quantité des pluies nécessaires à » la culture et à la fertilité de leurs » champs, à plus forte raison devroient-» ils se borner à ne boire qu'autant que » le besoin l'exige ; de crainte que la » terre de leurs corps ne se transforme » en marais, et ne produise que des vers » et des serpens, c'est-à-dire, des vices, » au lieu des fruits salutaires des bonnes » œuvres. L'on ne peut mieux comparer » les ivrognes qu'à ces lieux marécageux » où l'on ne voit que des couleuvres, des » sang-sues, des grenouilles, des crapauds, » des lézards, des crocodiles et des es-» cargots, mille fois plus horribles que » mangeables ; et comme les herbes qui » croissent dans ces marais ne sont pro-» pres qu'à être brûlées, de même les fruits » produits par l'ivrognerie seront jetés au » feu, et vraisemblablement les ivrognes » aussi. » O très-vénérable *père Jean!* si *S. Alexis* ne vous retire de ce vice auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme *Holopherne ;* si quelque *Judith* ne vous coupe point le cou, le *diable* vous le tordra, et vous vous trouverez tout d'un coup en enfer avec *Pantagruel* et *Gargantua.*

Le très-érudit père *Vitulos* s'est endormi,

Ignoroit-il que le sommeil est le piège que le diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité et faire le bien ? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup-d'œil sur l'histoire de tous les temps, l'on verra des rois dormir sur le trône (*b*), tandis que des harpies impitoyables (*c*) dépouilloient leurs sujets, tandis que des sangsues insatiables se gorgeoient du sang du peuple (*d*), et que des tyrans de toute espèce le tourmentoient (*e*).

L'on verra des généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veilloit, et qui se disposoit à profiter d'un moment favorable

---

(*b*) *Quare si in terris dominantur Sardanapali,*
Si diadema tenent asini sub imagine regum,
Si tutela ovium cura est commissa luporum....
Non est culpa Dei summi, sed dæmonii hujus
Quem nos fortunam, quem etiam Plutona vocamus PALING. in Scorp. pag. 176.

(*c*) *Pline* dit que le coffre-fort d'un partisan est un réceptable des dépouilles des citoyens, et des proies ensanglantées : *spoliarum civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Panég. Traj.

(*d*) L'argent est la vie et le sang des peuples, dit un ancien poëte comique.

(*e*) On leur a enlevé leurs bœufs, dit *Tacite*, leurs champs ; il ne leur reste plus que leurs corps qu'on emploie à une servitude odieuse. *Boves ipsos, mox agros, prostremò corpora servitio tradunt.* Ann. lib. 4.

pour égorger les trois quarts de leur armée.

L'on verra des juges dormir à l'audience, tandis qu'on y plaidoit des causes d'où dépendoient souvent la fortune des veuves et des orphelins, et la vie de l'innocent.

L'on verra des pasteurs dormir à la cour, tandis que Satan parcouroit leur diocèse, et leur escamotoit leurs ouailles.

L'on verra les religieux dormir au chœur au lieu de chanter les louanges de celui qui veille et qui ne dort jamais.

L'on verra les femmes du monde dormir dans les églises pendant l'office divin, pendant les prédications, fût-ce *saint François* même qui prêchât...

Mais ces gens-là dormoient-ils toujours? .... Non.

Ces princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture et de la volupté.

Des généraux s'éveilloient au son de l'argent qu'ils tiroient du pillage et des contributions.

Ces évêques s'éveilloient à la voix du fanatisme et de la discorde, ou à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces magistrats s'éveilloient à la voix d'une

tombé du faîte de la gloire dans le puits de l'abyme, comme dit *S. Pierre* (*g*), parce qu'il n'a écouté que ce que sa vanité et son orgueil lui inspirèrent. Cependant *Satan* étoit pour le moins aussi grand philosophe que vous, mon doux maître; il étoit le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les anges; et il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, et sa beauté en laideur : il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices, et l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, et notamment en colaphisant *S. Paul*, pour l'empêcher de faire le bien (*h*).

Mais, mon cher *Jerôme*, si le *redoutable* s'est enivré, si *Vitulos* s'est endormi, si mon doux maître s'est enfui au lieu de t'écouter, n'y auroit-il point un peu de ta faute? Tu leur as débité des choses admirables, à la vérité, mais tu ne les as pas appuyées d'aucune autorité; et les autorités sont d'un grand poids, comme tu sais,

(*g*) II épit. 2, v. 4.
(*h*) II Corinth. ch. 12, v. 17.

pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque temps tu es devenu savant comme un docteur de *Salamanque ;* il ne t'auroit rien coûté à citer, par-ci, par-là, les *SS. Pères*, ces lumières du monde, ces colonnes de la foi et de la pureté de la morale, de même qu'un *Emmanuel Sa*, un *Suarès*, un *Lessius*, un *Mariana*, un *Santarel*, un *Escobar*, et autres grands hommes sortis du sein de l'*ordre* de mon compatriote *Inigo* de *Guipuscoa*, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'*Adam* jusqu'aujourd'hui, et qui paroîtra peut-être jusqu'au jour du jugement.

Mon cher *Diego*, dis-je à l'*Espagnol*, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin d'aucun appui ; leur importance et leur clarté suffisent pour les faire écouter et recevoir. D'ailleurs, je ne suis point devenu si savant que tu le crois ; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu ni les *SS. Pères*, ni les *grands hommes* de la *société* de ton compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres grands hommes aussi, les *SS. Pères* ne sont rien moins que ce que tu les crois. S'il suffit d'être ignorant, missionnaire, brouillon, tracassier, perturbateur, intolérant, pour mériter le titre

de *lumière* du monde, la plupart de ces messieurs réunissent au suprême degré ces belles qualités entre eux : la morale, les dogmes, les mystères de la religion ne pouvoient passer par de meilleures mains pour être transmis à la postérité ; et je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les théologiens des siècles postérieurs puisèrent leurs argumens pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton *Emmanuel Sa*, *Suarès*, et leur *semblables*, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je réponde sur leur article.

Bienheureux *S. Polycarpe!* s'écria *Diego*, mon ancien camarade, mon intime, mon ami *Jerôme* est devenu hérétique. Il rejette l'infaillibilité des *SS. Pères ;* il se moque de *S. Suarès* et de ses *compagnons ;* il ne lui manque plus que de se moquer de notre *S. père le pape.* O mon ami ! mon cher ami ! je ne m'étonne pas que la *sainte Hermandad* vous ait voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur ami que j'aie sur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur et funeste, qui a mené *Martin Luther* et *Jean Calvin* en enfer... dans le fin fond de l'enfer !... Ah ! mon cher

Jerôme, renoncez aux opinions détestables où vous êtes. Ouvrez les yeux ; lisez le huitième chapitre de la *Cayeda del Ciego* de *Caramuel d'Orviedo ;* lisez la *Rienda del Asno* de *Gusman de Badajox ;* ou, si vous ne savez point l'*espagnol*, lisez les œuvres du *R. père* en Dieu, *dom Vincent Cellier*, religieux bénédictin de la congrégation de *S. Maur*, et *françois* comme vous : vous verrez les erreurs monstrueuses où vous êtes sur l'article des *Pères* de l'église ; et puis un peu de réflexion sur vous-même vous fera désabuser sur le compte de ces dignes *enfans* du glorieux *S. Ignace*, que vous vilipendez si injustement.

Vous avez fait un pas vers le précipice ; demain vous en ferez dix autres, et après demain cent autres ; en augmentant ainsi de vîtesse à l'infini, vous vous trouverez sur le bord de l'abyme, vous y culbuterez, et les prières de tous les *saints* du calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez est une pente rapide et glissante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on est éloigné du point où l'on y fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher *Jerôme*, il en est encore temps, et prenez garde sur-tout de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a sorte d'absurdités qui ne prenne cours ;

quand la fureur épidémique de dogmatiser s'y allume. Le dernier siècle y a vu naître plus de cent quatre-vingts sortes d'hérésies en moins de six ans (*i*) : l'on en verroit naître aujourd'hui cent quatre-vingts fois autant, si cette manie reparoissoit. Dom *Lopès de Cagliara* dit que l'indifférence où

(*i*) Quoniam hactenùs in genere actum fuit de magno hæresium in Angliâ incremento, *dit Hornius*, et summa quoque turbonum ecclesiæ orthodoxæ genera aperta, ideò nunc particulariùs cuncta errorum monstra in lucem protrehenda sunt. Facilè enim concesserim, quod multi dicunt, Angliam receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ factum ; sed et illud non ignorandum est, longè majora pietatis incrementa fuisse ; et non habere omnes sectas hæreses, schismata, quod uni illi summis viribus opponere queant.

Catalogus hic erit ingens, immanis et incredibilis. Cæterùm haud quaquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos venditata sint, et hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis conflugem horribilium effatorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri ausit. Quædam enthusiastas, aliæ septicos, antinomos, arianos, anabaptistas respiciunt.

Hæ igitur opiniones sunt, quæ ab anno CIↃIↃCXL, maximè tamen XLV, XLVI, XLVII et sequentibus, in Angliâ prævaluerunt . . .

Après ce préambule, qui se trouve à la page 209 de son histoire ecclésiastique, l'auteur fait l'énumération de toutes ces hérésies, qui le mènent jusqu'à la page 528, et que son traducteur français a trouvé à propos de retrancher.

sont

sont actuellement les *Anglois* pour toutes sortes de religions, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre mère la *sainte église;* mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles et dangereuses qu'on leur débiteroit. L'esprit vide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions; c'est une table rase qui n'attend que les caractères que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la poste de *Douvres*, embarquez-vous pour *Calais*, passez par *Paris*, par *Lyon*, par *Turin*, par *Florence*, arrivez à *Rome*, jetez-vous aux pieds du *S. Père*, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, et revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe...

Mais que vois-je? mon camarade *Jerôme* rit de mes remontrances... O aveuglement terrible!.... obstination abominable!... ô mon cher ami *Jerôme!* que de maux vont fondre sur ta tête!.. L'esprit prophétique me saisit.... je les vois.... le ciel et la terre sont conjurés contre toi... malheureux! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre... Les lions vont t'engloutir comme *Milon Croto-*

niate, les tigres vont te déchirer comme *Abul-Méhédin*, les loups vont t'avaler comme *Hasau* de *Phyra*, les ours vont te dévorer comme les *polissons* de *Béthel*, les crocodiles vont te happer comme *Hugo* de *Preneste*, les serpens vont t'étrangler comme *Camille* d'*Orviette*, les vers vont te ronger comme *Hérode Agrippa*, et les chiens vont te manger comme le *bacha* de *Girgio*; après tout cela, la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, et le diable t'agrippera comme *Aubert* de la *Saussée*, lorsqu'il se moqua du curé d'*Alençon*.

CHAPITRE XLV.

Changement de matières.

L'*ESPAGNOL* finissoit à peine son compliment, que le lord *Foolishon* arriva. C'étoit une des pratiques que le *vieillard* m'avoit laissée : il venoit me prier de lui copier quelques *ariettes* nouvelles qu'il avoit reçues d'*Italie* J'avois renoncé au métier de *copiste* ; mais comme ce *lord* payoit très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandoit.

Lorsque ce seigneur m'eût ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut *père Jean* qui cuvoit son vin au coin de la cheminée, et me demanda, d'un ton de gentilhomme, qui étoit cet original Le *révérend* entendit ce mot, ouvrit les yeux et répondit qu'il n'étoit ni original ni copie, mais qu'il s'appeloit *père Jean de Lomfront*. L'air dont le *révérendissime* prononça ces paroles déplut au *lord*, qui lui demanda s'il ignoroit à qui il parloit. — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit *père Jean* : lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est un

homme, et je lui réponds comme à mon semblable. Le *lord*, surpris d'une telle repartie, me demanda si cet homme étoit ivre. Je lui répondis qu'il avoit bu effectivement quelques flacons de trop; mais que quand cela ne seroit pas, c'étoit sa coutume de ne se gêner pour personne. Le *seigneur anglois*, plus surpris qu'auparavant, me demanda s'il étoit *quaker*. — Je ne suis ni *quaker*, ni *juif*, ni *anglican*, dit le *révérend*, je porte des boutons à mon habit et un chapeau retroussé : la raison seule mesure mes termes, et non l'orgueil et le préjugé. Si tu étois aussi raisonnable que tu le dis, reprit le *lord*, tu te conformerois à l'usage, tu saurois distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur, et tu aurois pour ce premier les égards dus à son rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, repartit sa *révérence*, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les espèces. Un homme est constamment un homme, et jamais une huitre. Ces distinctions frivoles, que le hasard a mises parmi ceux de notre espèce, ne sont ni assez solides, ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain général d'armée, ou ministre d'état; il peut être le plus grand prince de l'univers;

de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentimens....., dit le *lord !* La vertu, les sentimens, reprit *père Jean*, se trouvent indifféremment dans tous les états, et non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'*Alexandre*, de *César*, de *Turenne* et de *Colbert*, qui labourent la terre; et les premières dignités sont souvent remplies par des *garots* et des *colas*. La fortune distribue les rangs, et la nature les vertus : l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions ; c'est pourquoi leurs dons se trouvent différemment distribués. — Et la naissance, dit le *seigneur !* — La naissance, poursuivit le *révérend*, est aussi l'effet du hasard ; *foin* d'un homme qui est sorti de la côte de *Trajan*, s'il ne lui ressemble : l'extraction, les titres, les honneurs et les richesses ne sont que de vains ornemens, qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent : mais un homme d'esprit pénètre à travers cet attirail, et juge si le perroquet vaut la cage (*a*). Le mérite essentiel d'une statue consiste dans

(a) C'est merveille, que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités.

Ne me prendrois-tu pas pour un fat aussi, dit l'*Anglois* en colère ? — Je te prends pour ce que tu es, repartit *père Jean*. Si tu as l'ame noble, généreuse, et le cœur d'un honnête homme, je respecte en toi le mérite et la vertu, et ce respect rejaillit sur toi : si tu as de l'orgueil, et le cœur mauvais, je te méprise et je me moque de toi. — De quel pays serois-tu par hasard ? — Je suis de ce monde-ci. La patrie du sage est par-tout : il ne reconnoît point cette patrie au langage de certaines gens, aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la soupe qu'on y mange. Lorsqu'il voit le soleil et les étoiles, il dit : *je suis dans mon pays et non dans un autre*. Mais si tu veux savoir où je suis né, je te dirai que c'est en France. — Quoi ! un *François* a l'audace de parler de la sorte à un *Anglois* ! — Tout *François* raisonnable parlera ainsi à un *Anglois* impertinent ; et tout *Anglois*, qui a le sens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la *Manche*, et un autre en-deçà. Je ne nie point que les *François* ne méritent, à certains égards, le mépris que les *Anglois* ont pour eux ; mais pour mépriser les autres avec quelque ombre de raison, il faut être soi-même sans défaut : or, les gens de ton pays ont leurs

ridicules, leurs foiblesses et leurs vices, ainsi que les autres nations ; ils ont donc autant de tort de mépriser les *François*, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part et d'autre. — Sais-tu, dit le *lord*, que si j'avois ici mes gens, je te ferois jeter par la fenêtre de ton taudis ? — Ah ! monseigneur, s'écria *Diego*, savez-vous que le redoutable *père Jean* a tué un *capucin* avec une cuiller à pot et un *marquis* avec un bâton de fagot, et qu'il a mis en fuite six cents et trente-deux sauvages dans les déserts de la *Tartarie !* — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu, reprit le *lord*, je le fais jeter dans la *Tamise* la première fois qu'il paroît dans les rues.

En disant ces paroles, le seigneur *anglois* partit, et *père Jean*, haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.

CHAPITRE XLVI.

Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.

Cette scène me mit dans une telle transe que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura : *Vitulos* qui s'étoit éveillé au bruit que le *lord* et le révérend faisoient, fut d'abord si étonné qu'il ne savoit où il étoit. Mais quand l'*Anglois* fut parti, je dis à *père Jean* qu'il avoit eu tort de parler ainsi à un homme de qualité ; que s'il n'avoit aucun respect pour sa personne, il devoit au moins en avoir pour son rang, et que cette affaire pourroit bien avoir des suites fâcheuses pour lui. — Je ne crains ni le *lord*, ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le *révérend* ; son début, en parlant à ma personne, fut celui d'un impertinent, et sa conclusion fut celle d'un fanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les loix d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne

nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le *lord* s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir, par votre modération, jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles et généreux d'un manant vis-à-vis un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences et de grossiéretés : elle consiste à opposer des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, répliqua *père Jean*. Que l'on honore, si l'on veut, la poltronerie du beau nom de modération, je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures; une repartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse; l'une le confond, et l'autre l'énorgueillit. L'homme est tellement constitué, que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige, ou le rend plus circonspect. Si le *lord* a le sens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une

bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa patrie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire alloit tenir parole, que diriez-vous ? que feriez-vous ? — Je dirois, répartit le *révérend*, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-mêmes (*a*), et je me défendrois. Toutes les menaces du monde

---

(*a*) *Justum, et tenacem propositi virum,*
Non civium ardor prœva jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ;
Nec fulminantis magna Jovis manus:
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

HOR. lib. 3. od. 3.

— — — — Altus Olympi.
Vertex, qui spacio ventos hiemesque relinquit,
Perpetuum nullâ temeratur nube serenum.
Celsior exsurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, et rauca tonitrua calcat:
Sic patiens animi per tanta negotia liber
Emergit, similisque sui; justique tenorem
Flectere non odium cogit, non gratia suadet.

CLAUD. *de mali. théod. con.*

ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire :

Jamais rien ne m'arrête,
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le ciel en éclats
S'écrouloit sur ma tête,
Je ne tremblerois pas.

CHAPITRE XLVII.

Continuation du même sujet.

PÈRE *Jean* parloit encore, lorsque le *Compère* rentra; et ce dernier fut à peine dans la chambre, que *Diego* s'écria : ah! mon cher maître, où avez-vous été? il est venu ici un maudit *milord* qui a insulté le respectable *père Jean*, et qui s'en est allé disant qu'il le feroit jeter dans la *Tamise*.

Lorsque le *Compère* eut appris le détail de cette aventure, il pesta à son ordinaire, et nous dit : l'on soutiendra encore que *tout n'est pas mal* dans ce monde. Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines distinctions; et ceux qui en seront revêtus, viendront impunément insulter les honnêtes gens dans leur logis, et finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront usé du droit que tout homme a naturellement de se défendre. Si *tout étoit bien*, verroit-on de pareilles choses? Si les lois étoient justes et suffisantes, un fat oseroit-il seulement s'imaginer qu'il puisse injurier, et faire noyer un galant homme avec

impunité ? O lois ! on a bien raison de dire que vous ressemblez à des toiles d'araignées, qui arrêtent les mouches, et que les hannetons brisent. La faveur, la considération, la cabale mettent un grand scélérat à l'abri de la poursuite de la justice, et les mêmes choses font que le foible a toujours tort. Si le *lord* fait noyer mon oncle qu'il a insulté, il n'en sera rien. Si mon cher oncle qui a été insulté, noie le *lord*, on l'enverra à *Tyburn* (*a*). Tel est le cours des choses dans ce monde.

L'insuffisance et l'injustice que vous prétendez exister dans les lois, dis-je au *Compère*, devroient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les foibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance de lois, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les lois portent qu'il soit ainsi : la plupart

(*a*) Lieu où l'on fait les exécutions à *Londres*.

des lois qui existent dans l'univers, quelque opposées qu'elles paroissent, tendent plus ou moins directement au même but; c'est-à-dire, à l'ordre et à la paix: il ne faut que considérer l'esprit du législateur, et les circonstances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, si mon cher *Compère* avoit une bonne mémoire, il se souviendroit que son condisciple *Wisthon* lui dit à *Paris* que, quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les lois telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles seront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

L'ami *Jerôme* a raison, dit *Vitulos*, et le *Compère* a tort de piailler sans cesse contre les lois: elle sont ce qu'elles sont: les clabauderies dont il nous étourdit, et qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il feroit bien de mettre dans sa mémoire, et d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le *révérendissime*. « L'advis » que je donne icy à celuy qui veut estre » sage, dit *Charron*, est de garder et ob» server de parole et de faict les loyx et » coustumes que l'on trouve establies au

» pays où l'on est ; et ce, non pour la
» justice ou équité qui soit en elles, mais
» simplement pour ce que ce sont loyx
» et coustumes ; non légérement condam-
» ner ni s'offenser des estrangers, mais
» bien librement et sainement examiner
» et juger les unes et les autres, n'obligeant
» son jugement et sa créance qu'à la rai-
» son. Voici quatre mots. En premier lieu,
» selon tous les sages, la reigle des rei-
» gles, et la générale loy des loyx est de
» suivre et observer les loyx et coustu-
» mes du pays où l'on se trouve, *sequi has*
» *leges indigenas honestum est.* Toutes fa-
» çons escartées et particulières sont sus-
» pectes de folies ou passion ambitieuse,
» heurtent et troublent le monde.

» En second lieu, les loyx et coustumes
» se maintiennent en crédit ; non parce
» qu'elles sont justes, mais parce qu'elles
» sont loyx et coustumes ; c'est le fonde-
» ment mystique de leur authorité, elles
» n'en ont point d'autre ; et celuy qui
» obéit à la loy pour ce qu'elle est juste,
» ne luy obéit pas, parce qu'il doidt ; ce
» seroit soubmettre la loy à son juge-
» ment, et luy faire son procès et mettre
» en doute et dispute l'obéissance, et par
» conséquent l'estat et la police, selon la
» souplesse et diversité, non-seulement

» des jugemens, mais d'un mesme juge-
» ment. Combien de loyx au monde in-
» justes, impies, extravagantes, non-seu-
» lement aux jugemens particuliers des
» autres, mais de la raison universelle,
» avec lesquelles le monde a vescu long-
» temps en profonde paix et repos, et
» avec telle satisfaction que si elles eussent
» esté très-justes et raisonnables! qui les
» voudroit changer et rhabiller se mons-
» treroit ennemy du public, et ne seroit à
» recevoir : la nature humaine s'accommode
» à tout avec le temps, et ayant une fois
» pris son ply, c'est acte d'hostilité de
» vouloir rien remuer; il faut laisser le
» monde où il est; ces brouillons et re-
» mueurs de ménage, sous prétexte de
» réforme, gastent tout... Il adviendra
» quelquefois que nous ferons, par se-
» conde particulière et municipale obli-
» gation (obéissant aux loyx et coustumes
» du pays), ce qui est contre la première
» et plus ancienne, c'est-à-dire, la nature
» et raison universelle : mais nous luy sa-
» tisfaisons tenant nostre jugement et nos
» opinions justes et sainctes selon elle. Car
» aussi nous n'avons rien nostre et de quoi
» nous puissions librement disposer que
» de cela; le monde n'a que faire de
» nos pensées, mais le dehors est engagé

» au public, et luy en devons rendre compte : aussi souvent nous ferons justement » ce que justement nous n'approuvons : il » n'y a remède, le monde est ainsi fait. (*b*)»

Ce passage-là est admirable, dit *père Jean* à *Vitulos*, et mon *neveu* est un bavard, qui déraisonne de plus en plus ; mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets, suscités par le *lord*, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

(*b*) *De la sagesse*, liv. 1, chap. 8.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de cette aventure.

LE lendemain de cette aventure *père Jean* s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, et sortit à son ordinaire : mais il ne vit aucune apparence que le *lord* songeât à lui tenir parole. Le surlendemain il sortit derechef, et il ne vit rien. Le troisième jour il sortit encore : pour cette fois, un matelot ivre, ou faisant semblant d'être ivre, lui chercha querelle près de *Billengsgate* (*a*). *Père Jean* ne fit point semblant d'entendre le matelot, et voulut passer outre : mais un autre se joignit au premier, et l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup le *révérend* perdit patience ; il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gros et puissant coquin qui se trouvoit

(*a*) Endroit situé sur la *Tamise*, un peu au-dessous du *pont de Londres*.

là, irrité de l'affront que le peuple *anglois* venoit de recevoir de la part d'un étranger, mit habit, chemise et perruque bas, défia le *révérendissime* de se battre contre lui, et lui donna en même temps un coup de poing sur l'estomac; mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, et le jeta par terre sans mouvement et sans connoissance.

Cet exploit attira à *père Jean* l'applaudissement des passans: aucuns dirent qu'il étoit impossible que cet homme ne fût pas *Anglois;* que s'il ne l'étoit point, il méritoit non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de *Londres.* Mais les camarades de ceux que *père Jean* avoit jetés par terre, s'armèrent de ce qu'ils purent trouver, et l'assaillirent de toutes parts. Alors le *révérendissime* tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, et en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude: mais le *redoutable* entra dans une telle colère, qu'à chaque coup qu'il portoit il jetoit bas son homme. Son combat de *Pétersbourg* et la défaite des *sauvages* n'étoient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire, le rendit furieux; il poussa un cri terrible; il saisit une solive qu'il rencontra par

hasard, et tomba de plus belle sur ses ennemis. C'étoit fait de cette canaille entière, si elle ne se fût dissipée : mais en moins de trois minutes tout étoit disparu, et *père Jean* se trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été spectateurs de l'action firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en disant qu'il méritoit qu'on lui erigeât une statue à *Westminster :* d'autres crioient qu'il falloit lui faire son procès, et l'envoyer à *Tyburn :* peu s'en fallut que les deux partis n'en vinssent aux mains pour soutenir leur opinion ; mais les premiers l'emportèrent, ils entourèrent *père Jean*, le ramenèrent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, et s'opposèrent à la garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt se faire assommer ; car le *révérend* étoit dans une telle fureur, qu'il se seroit plutôt laissé hâcher en pièces que de se rendre.

Lorsqu'il fut arrivé au logis, et qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eut fait le détail de cette aventure, *Vitulos* et moi, craignant de mauvaises suites, lui conseillâmes de sortir par une porte de derrière qui donnoit dans une rue, et de se retirer chez un traiteur *françois* de notre connoissance. Le *révérend* regarda d'abord

cette démarche comme une lâcheté ; mais à la fin il entendit raison et disparut. Il fit sagement, car, peu de temps après son départ, il arriva un détachement de cinquante grenadiers pour le prendre.

L'officier qui étoit à la tête de ces cinquante hommes, nous demanda où étoit celui qu'il cherchoit. *Vitulos* lui répondit que nous n'en savions rien, et qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maison; qu'en tout cas il pouvoit en faire la perquisition. Le *compère* lui dit qu'il feroit beaucoup mieux de courir après ceux qui attaquoient les gens dans la rue par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avoit fait qu'user du droit que la nature a donné à un chacun de se défendre. L'officier demanda au *Compère* de quelle autorité il lui tenoit ce propos. Celui-ci lui répondit que c'étoit de l'autorité que chacun avoit de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'officier ne prit point la peine de répliquer; il continua à faire fouiller par-tout ; et, voyant que le *révérend* étoit éclipsé, il se retira.

Cette affaire avoit effectivement été suscitée par le *lord*. Nous apprîmes, au moment que la garde venoit de sortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les spectateurs de l'action, mais que, pour faire

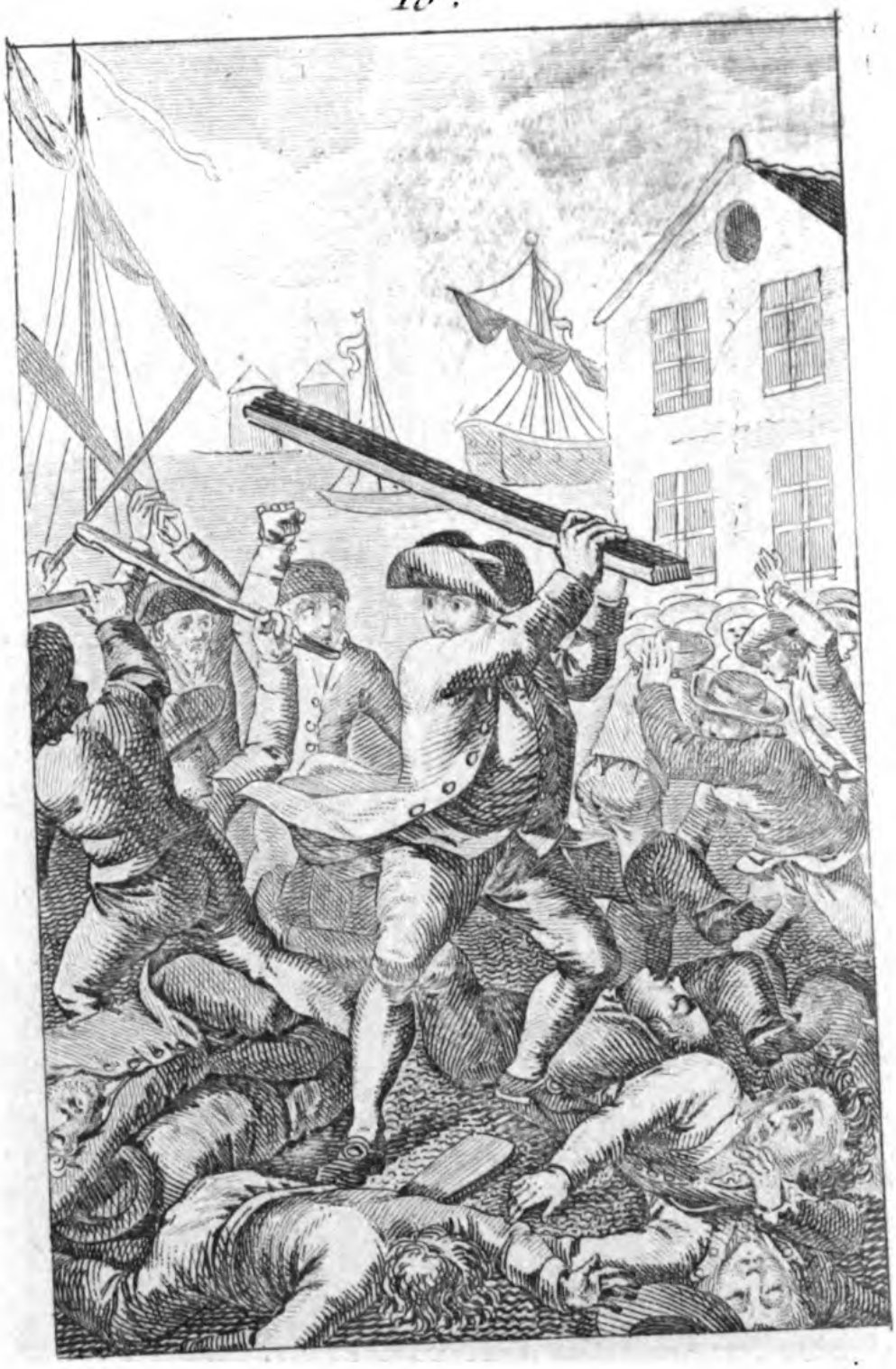
voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuse défense du *père Jean.*

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête homme, et particulièrement d'un seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du *lord.* Mais la *noblesse angloise* qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure et la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette dernière nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à *père Jean* de sortir le soir de la maison où il étoit, et de se réfugier à *Oxford* ou à *Cantorbery* jusqu'à nouvel ordre; mais le *révérend* méprisa cet avis, et s'obstina à demeurer à *Londres.* Aussi, mal lui en prit-il; car deux jours après on le surprit dans son lit, et on le conduisit en prison.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE



CHAPITRE XLIX.

Suite de cette aventure.

A Peine *père Jean* fut-il en prison, que l'on commença son procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accusoit d'avoir tué sept personnes, et d'en avoir estropié quinze autres. Le *révérend* se défendit avec tout le courage et la présence d'esprit dont il étoit capable. Il dit que *lord Foolishon* étant venu l'insulter dans son logis, il lui avoit répondu avec vigueur; que pour cela ce seigneur l'avoit menacé de le faire jeter dans la *Tamise*, et qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherchée ne vînt de sa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace; on nous cita, nous comparûmes, nous déposâmes la vérité: mais rien de tout cela ne prouva que l'insulte des deux matelots et ce qui s'ensuivit, fussent l'effet de la menace du *lord*. Par malheur un de ces matelots étoit mort, et l'autre étoit disparu: tous ceux qui étoient blessés déposèrent qu'ils s'étoient trouvés par hasard dans la mêlée, et sous les coups du *père Jean*, qui frap-

poit à tort et à travers, sans égard et sans distinction. Le *révérend père* n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui : au contraire, le *lord* pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé là, et qu'il avoit été le premier à louer et exalter le courage de *père Jean ;* mais à dire la vérité, l'on ne se donna point la peine de faire de grandes recherches. Le *révérendissime* étoit un étranger sans appui, sans connoissances : il avoit tué sept *Anglois*, il en avoit estropié deux fois autant, et on tenoit le bâton plombé dont il se servit au commencement du combat, et le *lord* qu'il accusoit étoit d'une famille considérable ; il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenoit point que le *lord* n'eût fait la menace en question ; mais l'on regardoit cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devoit tirer aucune conséquence. Un des juges s'avisa même de dire qu'il n'étoit pas possible qu'un homme de condition se portât à une action si infame. Enfin, *père Jean*, voyant que ses juges étoient très-indisposés en sa faveur, leur tint le discours suivant :

Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son ame que, s'il étoit prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un *lord d'Angleterre* dans la *Tamise*, et

que trois jours après cette menace, quelques scélérats ayant attaqué ce *lord*, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait; chacun de vous, dis-je, ne sent-il point qu'il avoueroit non-seulement que la défense du *lord* seroit une action héroïque, comparable à tout ce que *Robert Blake* (*a*), et *Jean Churchil* (*b*) ont fait de plus glorieux et de plus éclatant; mais encore qu'il seroit nécessaire de donner ordre de me faire saisir, et de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire! Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice et la même satisfaction qu'on rendroit à ce *lord*! Si le rang de ma partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne

(*a*) Fameux amiral d'*Angleterre* pour les *parlementaires*. Son premier exploit fut la défaite des *Espagnols* près de *Santa-Cruz*. Il défit, en 1652 la flotte *hollandoise*, commandée par *Tromp*, *Ruyter* et de *Wit*, quoique les *Hollandois* disent le contraire. L'année suivante il canonna *Tunis*, et brûla les vaisseaux des *Tunisiens*; il débarqua en même temps avec douze cents hommes, et tailla en pièces trois mille hommes qui s'opposoient à son passage; de là il s'avança vers *Alger* et *Tripoli*, et se fit rendre tous les esclaves *Anglais*, etc. Il mourut en 1657.

(*b*) C'est le célèbre duc de *Malborough*.

l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas : son honneur l'exige, et peut-être que ma vie en dépend. Les lois sont faites pour tout le monde, par conséquent la justice l'est aussi : et je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui, reconnoissant l'autorité des lois, s'arroge le privilége absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma partie ont mérité d'être ennoblis par leur vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur, sous condition que leurs descendans pourroient être impunément des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde : la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée ; les bassesses, les crimes dont il est coupable sont constamment déguisés ; l'on craint de déshonorer une famille, comme si des honnêtes gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé aussi injuste que ridicule, a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est, selon eux, héroïque ; tout ce qu'ils font de mal est une vétille. C'est une attentat sacrilége aux droits de la noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison et de l'équité.

Un noble, véritablement noble (*a*), pense bien différemment : il se croiroit

(*c*) S'il faut comparer ces deux espèces de noblesses (la naturelle et la personnelle), la pure naturelle, à bien juger, est la moindre ; bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui, et non sienne, *genus et proavos et quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto : nemo vixit in gloriam nostram, nec quod ante nos fuit nostrum est* : et qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très-mal nay, et en soi vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui, car elle n'entre point en communication ni en commerce comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soi rien de recommandable que cette noblesse de chair et de sang, la font valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues et le cœur (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) ; à cela les cognoistions, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant et toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité ; toute leur gloire vient par chétifs instrumens *ab utero, conceptu, partu*, et est ensevelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels et sépulchres des morts, et anciennement aux statues des empereurs ; ainsi ceux destitués de tout mérite et sujet de vrai honneur, ont recours à la mémoire et armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu bonne vue, et à un bègue l'éloquence de son ayeul ? Et néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, méprisant les autres : *contemptor animus et superbia commune nobilitatis malum*. CHARRON, *de la sagesse, liv.* 1, *ch.* 55.

déshonoré, s'il savoit que l'on appréciât ses actions au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son propre fonds. Il sait que ses ancêtres ont laissé des biens et un nom dont il a hérité ; mais il sait en même temps qu'il n'en est point ainsi de leurs vertus (*d*) ; c'est un trésor qui leur est propre, et d'où il ne peut tirer que l'exemple et l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, et non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est

---

(*d*) *Stemmata quid faciunt ! quid prodest, pontice, longo*
Sanguine censeri, pictosque ostendere vultus
Majorum, et stantes in curribus Æmilianos,
Et curios jam dimidios, nasumque minorem
Corvini, et Galbam auriculis nasoque carentem!
Quis fructus generis tabulâ jactare capaci
Corvinum, posthàc multâ contingere virgâ
Fumosos : equitum cum dictatore magistros,
Si coram lepidis malè vivitur ! . . .
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, nobilitas sola est, atque unica, virtus...
Ergo, ut miremur te, non tua; primùm aliquid da
Quod possim titulis, incidere præter honores,
Quos illis damus, et dedimus, quibus omnia debes. Juv. sat. 8.

due ? pourquoi ne vous donnez-vous point toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion, pour découvrir la vérité ? Si ce qu'on nomme bienséance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de même dans votre tribunal, tous égards doivent y être proscrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux, et doivent être tels, ou le mot de justice est un vain nom dont l'objet n'a aucune réalité.

L'on m'accuse d'avoir tué et blessé ; mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures et de passer outre : son camarade se plaît ensuite de me couvrir de boue ; cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet ; rien de plus naturel que cela. Un troisième me provoque au combat ; il m'applique un coup de poing sur l'estomac ; je lui en rends un autre : rien encore de plus naturel que ce que je fais là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin, que je porte ; je me défends ; j'en jette sept sur le carreau, et j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'une telle défense..... *Mais le gourdin étoit*

plombé : c'est une arme traîtresse et meurtrière qu'il est défendu de porter dans tous les états policés... Voudroit-on qu'un homme, menacé depuis deux jours d'être jeté dans la rivière, ne portât pour toute arme qu'un baguette ? Il seroit absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, messieurs, est la pure vérité. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défense de sa cause à quelque avocat, dont la rhétorique captieuse imposât et séduisit plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point orateur, et je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité; cela suffit. Tous juges intègres devroient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice : je suis le patient, vous les agent; cette affaire vous regarde donc plus particulièrement que moi.

CHAPITRE L.

Suite de l'emprisonnement du père Jean.

LE lecteur croira sans doute que les juges *anglois* auront eu l'équité de renvoyer *père Jean*, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence; point du tout : il fut condamné le lendemain à être pendu à *Tyburn*.

Quelqu'un dira peut-être que si *père Jean* n'avoit pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avoit méritée dans d'autres, et que le ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit que de cette fois-ci, et non d'autres, et que le ciel n'a point recours aux injustices des hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines et les récompenses méritées étoient les suites naturelles du crime et de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici-bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse

toujours dire avec exactitude, *un tel vient d'être fait maréchal de France, parce qu'il le mérite : un tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.*

Quoiqu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous quatre à la prison pour voir le pauvre *père Jean*. Nous le trouvâmes à table à côté d'un baril de vin. — *Palsembleu*, mes amis, s'écria-t-il, en nous voyant, vous me prenez sur le fait. *Socrate* fit sacrifier un coq à *Esculape* avant de mourir, et moi je sacrifie un dindon à mon appétit. Or ça, mettez-vous là, et faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, et vous demeurez : cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher oncle, dit le *Compère*, je n'aurois point cru que c'eût été si tôt, ni d'une manière si funeste. — A te dire la vérité, reprit le *révérend*, je n'aurois pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la manière dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci ou d'une autre, cela m'est égal : la forme n'y fait rien ; mais la briéveté de l'expédition y fait beaucoup, et je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte !... — Il n'y a point de honte à mourir, pour-

suivit *père Jean ;* il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit ; d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute : c'est peu de chose si je suis coupable, et peu de chose encore si je suis innocent. La nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines personnes. Les unes, minées d'une consomption funeste, d'une phthisie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manières jusqu'à quel point la patience et les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnés à souffrir des années entières les douleurs d'une goutte opiniâtre, d'un cancer dévorant, et d'expirer ensuite dans des tourmens effroyables. Après quoi seroit-il raisonnable que je me plaignisse?

Ma foi, dit *Vitulos*, mon confrère a raison : il meurt innocent, il est vrai ; mais il vaut mieux mourir innocent que coupable ; d'ailleurs, le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le sens commun, ils la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur ; mais ils sont comme ceux que l'on saigne, la peur leur fait plus de

peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment ? Mais telle est la nature de la plupart des hommes, ils ne souffrent que dans la crainte, et ne jouissent que dans l'espoir. Or ça, asseyons-nous, et buvons un coup à l'heureux voyage de mon cher confrère.

Nous nous assîmes donc, et nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au *revérend*,

II :

CHAPITRE LI.

Suite du méme sajet.

Lorsque nous eûmes bu quelques rasades, le *Compère* commença par déclamer à son ordinaire sur le *bien* et le *mal*, et contre l'auteur de ce dernier. *Si tout étoit bien*, s'écrioit-il à tout moment; si le monde étoit gouverné de la manière dont mon compère *Jérôme* le prétend, verroit-on en ce jour le plus honnête homme de la terre traité comme le dernier des scélérats? Grand Dieu, tu connois le cœur de mon cher oncle! si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, et que la méchanceté triomphe (*a*).

Malgré ces déclamations, le *Compère*, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire

(*a*) Mon cher *Jupiter*, s'écriait *Théognis*, ta majesté et ton pouvoir sont grands : personne ne connoît mieux que toi le cœur et l'esprit de l'homme; rien n'égale ta puissance, ô souverain arbitre de l'univers! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'honnête homme et le méchant jouir du même sort? Comme si la vertu et le vice étaient égaux à tes yeux!

de temps en temps quelque coups, parce que le *révérendissime père Jean* le vouloit ainsi. Mais, comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heures. Alors chacun de nous déploya son caractère. Père *Jean* entonna d'une voix de tonnerre, quelques chansons à boire (*b*).

(*b*) Quelques lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le *révérendissime* fût disposé à chanter aux approches de la mort ; ils n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes morts en plaisantant. Ils ne sauroient pas que l'empereur *Adrien*, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca !
Pallidula, rigida, nudula !
Nec (ut soles) dabis joca.

« Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuse, » hôte et compagne chérie de mon corps, que vas-» tu devenir présentement, toute pâle, toute trem-» blante, toute nue ! C'en est fait, tu ne folâtreras » plus, comme tu avais coutume de faire. »

J'ai mis la traduction de ce morceau en prose ; car je n'en ai trouvé aucune en vers françois qui en valût la peine. *Prior* et *Pope* ont tâché de le rendre en *Anglais* ; mais il s'en faut beaucoup que leurs vers approchent de l'original, tant pour la brièveté, que pour la délicatesse et le naturel qui y règnent. En tout cas, voici ces vers, et le lecteur en jugera.

et son confrère *Vitulos* le seconda ; le *Compère* redoubla ses déclamations ; *Diego* se mit à chanter le *miserere*, et moi à pleurer (*c*). Le tintamarre que nous fîmes fut

Poor little, pretty, stutt'ring thing!
Must we ne longer live together!
And dost thou prune thy trembling wing,
To take thy flight thou know'st not whither:
Thi humothous vein, thypleasing folly
Lies all neglected, all forgot:
And pensive, wav'ring, melancholy,
Thou dread'st, and hop'st, thouknow'st nost what.
PRIOR.

Ah fleeting spirit! wandring fire
That long has varm'd my tender breast!
Must thou no more this frame inspire!
No more a pleasing chearful guest!
Whiter, ah whiter art tou stying!
Tho what dark undiscoover'd shore!
Thou scem'st all trembling, shiv'ring, aying,
And wit and humour are no more.
POPE.

(*c*) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'esprit humain, que cette scène singulière. Un homme doit mourir, il chante. Parmi ses amis, les uns tempêtent, les autres prient, et les autres pleurent. Quelle est donc la vraie manière d'envisager les choses ? ou par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici-bas ? Par une seulement. La vérité est une et simple ; mais la variété, la diversité des opinions sont infinies. Je ne saurais m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans *Philon*. Le voici :

« Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant » d'opinions incertaines, répandues presque par

tel, que le geolier, croyant que nous nous battions, accourut avec la garde pour mettre le holà, mais, lorsqu'il vit de quoi il s'a-

» tout le monde, et qui nous prouve que les *Grecs*, » pour être trop décisifs, tombent dans l'erreur » aussi-bien que les barbares; c'est que l'éducation, » les coutumes reçues, les lois anciennes varient » étrangement : en sorte qu'il n'y a pas une seule » de ces choses en quoi tout le monde convienne : au » contraire, dans chaque pays, dans chaque nation, » dans chaque état, dans chaque ville, dans chaque » village, bien plus dans chaque maison même, » il y a une grande diversité de sentimens : car les » hommes ont à cet égard d'autres idées que les » femmes, et les enfans pensent autrement que les » pères et les mères. Ce que l'un juge déshonnête, » l'autre le trouve honnête : et ce que l'un estime » honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve » telle ou telle chose juste ; l'autre la tient injuste. » Je ne suis point surpris que le vulgaire ignorant, » qui est ordinairement esclave des lois et des cou- » tumes de sa patrie, de quelque manière qu'elles » aient été établies, qui dès le berceau, pour ainsi » dire, est accoutumé à leur obéir comme à autant » de maîtres et de tyrans, et dont l'esprit étant de » bonne heure abaissé par une force majeure, ne » sauroit s'élever à aucune pensée noble et hardie; » que ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglément » aux traditions de ses ancêtres, en laissant son es- » prit dans une parfaite inaction, affirme ou nie » sans examen. Mais je ne saurais assez m'étonner » que les philosophes, qui font profession de cher- » cher l'évidence et la certitude, se divisent en » plusieurs sectes, dont chacune forme des déci- » sions différentes, et quelquefois même opposées » sur toutes les choses grandes et petites. »

gissoit, il se mit à rire, et retourna d'où il étoit venu.

Enfin, lorsque le soir approcha, l'on nous avertit de nous retirer, mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes : c'est pourquoi l'on fit venir une charrette ; et, lorsque nous eûmes fait nos *adieux à sa révérence*, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit, et ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux, je faillis tomber à la renverse, lorsque je vis le révérendissime *père Jean* entrer tout-à-coup dans la chambre. — L'ami, me dit-il avec transport, je viens d'enfoncer la prison, et je me sauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamarre de l'*Espagnol*. Je vais prendre quelque argent, et je pars pour *Paris*. Si j'arrive à bon port, je serai logé à l'*hôtel d'Enguien*, rue du *Champ-fleuri*. Adieu. — En disant ces mots, il tira quelque guinées de la bourse commune, et disparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illusion occasionnée par le trouble où mes sens étoient encore. Cependant j'éveillai le *Compère*, *Vitulos* et *Diego*, auxquels je

contai ce que je venois de voir ou de croire voir. Les deux premiers se moquèrent de moi : *Diego* soutint que l'on avoit sans doute avancé l'heure de l'exécution, et que c'étoit l'ame du *père Jean* qui m'étoit venu dire adieu ; tellement que je ne fus certain du fait qu'environ quatre heures après qu'il vint six sergens visiter la maison, et nous demander si nous ne savions aucunes nouvelles de notre camarade qui s'étoit évadé, ainsi que tous les autres prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou qu'il avoit fait (*d*).

Lorsque ces sergens furent partis, je demandai au *Compère* que, si son cher *oncle* avoit le bonheur d'arriver en *France*, il croiroit encore que *tout fût mal !* — Pourquoi non, me répondit-il ? n'as-tu pas entendu que ces sergens ont dit que tous les prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou que mon *oncle* avoit fait, s'étoient échappés ? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, et qui

(*d*) Quelque lecteur, un peu difficile, me demandera avec quel instrument *père Jean* a pu faire ce trou, etc. Je répondrai que je n'en sais rien ; et que ce lecteur difficile devroit se contenter de savoir que *père Jean* s'évada, et rien de plus. Un auteur n'auroit jamais fini s'il vouloit contenter tout le monde.

recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins, repliqué-je, que, s'il y a du *mal* dans le monde, il y a aussi quelque *bien:* car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va se trouver à celui de l'injustice. — Le *Compère* ne me répondit rien : il me tourna le dos pour écouter *Diego*, qui prêchoit sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.

CHAPITRE LII.

Changement de matière.

Environ six jours après nous reçumes une lettre, par laquelle nous apprîmes que *père Jean* étoit arrivé sain et sauf à *Calais*. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, et nous nous mîmes en route pour *Paris*. L'attachement que j'avois pour mes amis, le désir que j'avois de rejoindre le *révérend*, l'emportèrent sur l'aversion que j'avois conçue contre les pays où règne le *catholicisme* : peut-être que ce que je venois de voir dans le pays où règne le *protestantisme*, y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Paris*, nous trouvâmes effectivement le *révérend* là où il nous avoit dit ; et notre joie, en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à *Londres*.

Notre premier soin, après cela, fut de chercher un logement : nous en trouvâmes un dans la *vieille rue du Temple*, chez un sculpteur, ami du *Compère* dès notre premier séjour en cette ville. Alors chacun

de nous reprit son train de vie ordinaire : le *compère Mathieu* se mit à écrire, *père Jean* à boire, *Vitulos* à se divertir, *Diego* à prier, et moi à méditer.

Lorsque le *Compère* eut finit son *traité du manichéisme*, il nous le lut. *Père Jean* et *Vitulos* le trouvèrent fort bien écrit, et beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étoient imaginé : pour moi je n'en jugeai point de même ; je trouvai cet ouvrage malin, pernicieux, et capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens : il étoit rempli de fades plaisanteries, à la vérité, des pointes, d'hyperboles et de beaucoup de polissonneries ; mais c'étoit particuliérement par-là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes *François* est dépravé, disois-je en moi-même ; leur goût est bizarre : or, ce livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissemens imaginables ; et c'est à la faveur de l'espèce d'enthousiasme où il va jeter ses lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet ouvrage étoit un traité en règle du *manichéisme*, le *Compère* ne pourroit y dire que ce que l'on a dit avant lui sur ce point ; et les objections que l'on auroit à y opposer se trouveroient toutes faites : mais les

meilleures répliques ne tiennent guère contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal-fondé ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit; mais une plaisanterie le déconcerte: aussi est-ce à l'abri de cette dernière que les incrédules du jour se sont retranchés; c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contres les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques grands hommes, qui, persuadés que les raisonnemens les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur et la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule; ils ont voulu faire de même; mais, au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, et qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au *Compère* mon sentiment sur son livre: mais le *Compère*, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'oser présenter un tel manuscrit à un libraire. — Pourquoi non, me répondit-il? je ne trouve rien dans mon ouvrage qui répugne à la vérité; or, je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon livre seroit rempli d'erreurs et d'abomina-

tions, il n'en seroit que mieux reçu de messieurs de la *librairie*. La plupart de ces gens-là se soucient fort peu qu'un livre soit bon ou mauvais, lorsqu'ils voient leur profit à l'imprimer. L'intérêt est la religion des libraires, et l'argent est leur dieu. Les peines les plus sévères, les menaces les plus terribles ne peuvent les empêcher de sacrifier à son autel. Comme il importe fort peu aux apothicaires que les malades crèvent, moyennant qu'il se défassent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux libraires d'empoisonner la société entière, pourvu qu'ils vendent leurs livres. Si tu écoutois ces animaux raisonner entre eux lorsqu'ils ont fait l'acquisition de quelque ouvrage pernicieux : tu leur entendrois dire : *voilà un excellent livre ; il va se vendre comme pain. Mais prenons bien garde de nous laisser pincer en le vendant ; cachons-le dans notre grenier ; et, quoique nous en ayons mille exemplaires, disons toujours aux gens qui en souhaitent, que c'est le dernier, et faisons-le bien payer.*

Il n'y a point de tours que ces messieurs n'inventent pour tromper la police, le public, pour se tromper les uns et les autres. S'ils ont à imprimer un ouvrage dont ils craignent quelques suites fâcheuses, ils le feront sur du papier et avec des caractères

étrangers, et y mettront le premier nom de ville et d'imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques livres prohibés dans certains pays, ils ont toujours le suisse, ou le valet-de-chambre de quelque grand seigneur qui reçoivent les ballots, sous l'adresse de leur maître, et les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cents exemplaires d'un ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le catalogue de quelque vente, et qu'il y ait un livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée, pour désorienter les étrangers qui pourroient en faire hausser le prix, et ils ont le livre pour rien : si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression ; j'en ai vu qui rendoient en ce cas un ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, et le recompleter ensuite. Si six de ces messieurs s'entendent dans une vente, et qu'ils aient envie de six cents *numéros* qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre ; ils acheteront ce nombre entr'eux ; ils le partageront et boiront encore, par-dessus le marché, à la santé du propriétaire qu'ils auront volé ; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires, qu'un *petit*

profit

profit sur six cents : ou bien ils établiront une société permanente, et feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des livres d'une vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en *Hollande* le libraire *Rarissime* et ses *associés*. Ils ne sont pas plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs confrères, soit étranger ou autre, imprime un ouvrage, par exemple, en quatre volumes *in*-8, ils le contreferont en trois volumes *in*-12, pour le donner à quelques sous de moins, et couper l'herbe à leur camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils voient de ne pas trouver leur compte dans une contrefaction en moins de volumes que l'édition originale, ils en feront une, soi-disant augmentée de quelques notes qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise table, griffonnée par quelque chétif auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres ; ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises *figures* gravées par quelques apprentis de *Paris*, par quelque graveur de *Hollande*, ou par tel autre original du calibre de l'habile homme qui égratigne les planches des journaux *anglois*. Enfin, si je voulois faire une énumération de toutes les subti-

lités de ces messieurs-là, il y auroit de quoi faire un livre aussi gros que celui qui contient les tours de *maître Gonin*, et je ferois voir à toute la terre que les avocats et les procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers frippons de l'univers*.

Mais quels que soient les libraires, continua le *Compère*, je ne laisserai point de me servir de leur ministère pour publier mon ouvrage, ainsi que Dieu, si l'on en croit la *légende*, s'est servi quelquefois du ministère du diable pour publier la vérité.

Je ne répliquai rien à mon cher *Compère*; car il étoit homme à continuer sa *litanie* jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venoit de me dire, et de rendre justice au fond de mon ame aux libraires honnêtes gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE LIII.

Evénement funeste.

TROIS mois après notre arrivée à *Paris*, le livre de mon cher *Compère* parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faisoit rire : mais les connoisseurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, et l'apprécièrent à sa valeur ; tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de son auteur ; car il aimoit que ses ouvrages fissent du bruit. Mais la joie du pauvre *Compère* fut troublée par la maladie qui l'attaqua un soir à la sortie de table.

Le révérendissime *Père Jean*, en sa qualité de *médecin*, ordonna d'abord quelques remèdes qui parurent faire un très-bon effet. Mais le lendemain le mal du *Compère* redoubla, de façon que son cher oncle trouva à propos de faire venir deux autres *médecins*, pour consulter ensemble sur la nature et l'état de cette maladie. La consultation finie, ces messieurs convinrent du traitement et du régime que le malade

devoit observer, et *père Jean* se charger de la cure.

Quelques soins que le *révérendissime* se donnât, il ne put arrêter les progrès du mal de mon cher *Compère*. En trois jours de temps il se trouva dans un tel état, que l'on desespéra de sa vie. *Vitulos* fut donc rechercher les mêmes *médecins ;* et il se tint une nouvelle consultation ; l'on y conclut qu'il faloit que le malade partît, et *père Jean* se chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorsque ces *messieurs* furent sortis, le *révérend* s'approcha du lit de son neveu, et lui dit tout uniment que quand *Hypocrate*, *Gallien* et *Boerhaave* reviendroient sur la terre, ils ne pourroient lui sauver la vie. Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'est de ne point faire ici le sot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de *Londres*, d'où je ne croyois sortir que pour aller faire un saut sur rien. Tu t'es plaint toute ta vie d'un mal qu'il y a dans le monde : or, ce mal ne va être plus rien pour toi. Je te le répète, meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorsque *père Jean* eut fini son compliment, il nous dit de donner à son neveu tout ce qu'il désireroit, et s'en alla au cabaret.

Le *révérendissime* étant parti, je m'approchai du lit du *Compère*, et je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il gissoit immobile; la rougeur que la fièvre lui occasionnoit, avoit fait place à une pâleur mortelle; ses yeux étoient fermés...; il ne les ouvrit enfin que pour jeter un regard vers le ciel, en s'écriant :

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avait fardée !
Surprenantes horreurs ! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
Que l'on vous connaît mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément ;
Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile usage
Quand on touche au dernier moment !

Je fus surpris de voir le *Compère* dans cette situation d'esprit. Je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté d'ame qu'il avoit fait paroître toute sa vie, lorsqu'il parloit de son dernier moment : mais cette vaine philosophie dont il avoit fait tant de bruit, ne put seulement lui procurer

le courage de faire quelque contenance, ni de dissimuler un instant (a).

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher *Compère* venoit de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort; mais je m'apperçus bientôt que cette frayeur avoit une tout autre cause. Des remords cruels le dévoroient..., Hélas! ils l'avoient dévoré toute sa vie! l'humeur atrabilaire et insupportable où il se trouvoit quelquefois, étoit sans doute l'effet du

---

(a) *Hi sunt, qui trepidant, et ad omnia fulgare pallent,*
Cùm tonat: examines primo quoque murmure cœli. JUV. Sat. XIII.
Sed metus in vitâ pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela;
Carcer; et horribilis de saxo jacta deorsum;
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, cedæ;
Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi conscia facti
Præmetuens, adhibet stimulos, torretque flagellis
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit; nec quæ sit pœnarum denique finis,
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte graveseant.
Hinc Acherusia fit — vita. —
LUCRET. lib. 3.
— Sua quemque premit terroris imago.
Heu! quantùm pœnæ misero mens conscia donat,
Quod styga, quod manes, infestaque tartara somnis
Midet! — Infera monstra flagellant.
LUCAN. liv. VII.

trouble de son ame. Les différens systêmes qu'il forgeoit à tout moment, et qu'il soutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étoient comme des forts où il croyoit se mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avoit égaré, et l'amour-propre l'empêchoit de se redresser : il fuyoit de précipice en précipice, et par-tout les remords, portés sur les ailes de la vérité, venoient l'assaillir...

Je ne saurois exprimer combien l'état de mon pauvre *Compère* me toucha : je saisis le premier instant favorable pour le consoler. Si votre vie, lui dis-je, fut un tissu d'égaremens criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance, et peut-être d'injustice, est toujours votre père. Si votre ame est encore susceptible de quelque affection, ce ne doit point être de cette frayeur désespérante que vous témoignez ; ce doit être d'un repentir sincère de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la Divinité, et l'irrite ; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entière l'appaisent. Si Dieu est bon, il est

miséricordieux ; mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde, nous devions faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu, il revient à nous ; il ne nous demande rien au-delà de nos forces, et des moyens de réconciliation qui nous sont donnés ; mais il veut absolument l'emploi de ces forces et de ces moyens ; sa bonté fait le reste... — Ah ! mon cher *Jérôme*, s'écria le *Compère*, ces remords effroyables dont je suis bourrelé sont les avant-coureurs des supplices qui me sont destinés... — Il ne put continuer ; les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole, et il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espèce de léthargie, qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption aient un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égaremens criminels et funestes où il sait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience et la voix de la religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche et la crapule, tel que le redoutable *père Jean*, puisse parvenir

à un tel point d'endurcissement, que son ame autant féroce que courageuse, devienne insensible à la crainte et aux remords; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connoît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes; qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entière contre des motifs si puissans, c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble et l'effroi furent de tout temps le partage des superstitieux, et leur bourreau (*b*) : hélas! ils ne

(*b*) Il n'y a point de peur qui trouble l'homme comme celle que la superstition lui inspire : car celui-là ne craint point la mer qui ne navigue point; ni les combats, qui ne suit point les armées; ni les voleurs de grands chemins, qui ne sort point de sa maison; ni la calomnie, qui n'a rien; ni l'envie, qui mène une vie privée; ni les tremblemens de terre qui demeure dans les *Gaules;* ni la foudre, qui habite l'*Ethiopie* : mais celui qui craint les dieux, craint toutes choses. La terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence, il craint même jusqu'à un songe. En un mot, le sommeil fait oublier à l'esclave la sévérité de son maître, et au malheureux la pesanteur des fers dont il est garrotté; l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcère, les douleurs les plus aiguës, donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en sont tourmentés; mais la superstition ne fait point de trève, pas même avec le sommeil; elle ne permet pas à une ame de respirer un seul moment.... Mais le pis est que les superstitieux n'ont pas même l'esprit, lorsqu'ils sont éveillés, de se rire de tout cela, et de concevoir qu'il n'y a rien de réel

de la tunique de *S. François*, je l'ai perdu ; j'avois un *agnus Dei*, on me l'a volé ; j'avois un rameau de la Pâque fleurie, le *redoutable* l'a brûlé... Bienheureux *S. Anacréon* (c) ! qui avez succédé à *S. Lin* dans le siége de *Rome*, je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chétif *Espagnol*.. qu'un pauvre gentilhomme né du commerce illégitime du sous-gardien des *cordeliers* de *Bilbao*, avec la sacristine des *carmélites* de la même ville ; je n'ose parfois élever ma voix indigne jusqu'au ciel : priez, s'il vous plaît, le glorieux *S. Michel* archange, et toujours vierge, de descendre ici-bas avec sa rondache, sa pertuisane et son corselet ; de se placer à côté du lit de mon doux maître, de le garder des embûches de *Satan* à son heure dernière, et de conduire son ame saine et sauve en paradis, lorsqu'elle quittera son corps ; sans quoi c'est fait de lui. La philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher maître ; ceux des hommes lui manquent ; il ne peut en recevoir que d'en haut. . . . Peut-être, hélas ! n'aura-t-il point le temps

(c) Il veut dire *S. Anaclet*.

de

de se repentir de ses fautes ; mais je m'en repens pour lui...

Mais que vois-je? mon doux maître va passer..... Bienheureuse Vierge Marie ! quelles grimaces il fait : voyez donc comme il roule les yeux... Ah ! mon cher maître, dites votre *in manus :* c'est fait de vous !.... c'est fait de vous !.... c'est fait de vous !.... mais il ne peut plus parler.... Mon cher *Vitulos*, dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillerée de bouillon. Ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous.... C'est la faute de ce maudit *Jérôme*, si mon maître meurt. Mon maître avoit une santé de fer, il auroit vécu autant qu'un patriarche ; mais depuis quelque temps, il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne sais quel *manichéisme*, comme s'il y avoit du *manichéisme* à croire que si Dieu fait pour quatre sous de bien, le diable en fait pour six de mal. Dieu voudroit sauver tous les hommes, hélas ! *Satan* lui en escamote au moins quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Ce vilain animal a plus de pouvoir qu'on ne pense ; il en a tant, qu'il a été la cause de la mort de son maître même.

Mais mon doux maître n'est point encore trépassé ; il ouvre les yeux... il me

vu mille : vouloir en voir davantage est une curiosité barbare, qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échafaud toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.

CHAPITRE

CHAPITRE LIV.

Suite de la maladie du Compère.

PÈRE JEAN parloit encore, lorsque le *Compère*, sortit de sa léthargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire, et le *révérend* jugea à propos de ne lui dire mot. Mais le *Compère* rompit lui-même ce silence : il demanda à son oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper. Celui-ci lui répondit que non, et qu'il devoit s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

Est-il possible, s'écria le *Compère*, que personne ne puisse me sauver la vie, ou du moins me la prolonger de quelques jours ? Ah ! mon cher oncle, que vais-je devenir ? je suis un homme perdu. Je sors d'un assoupissement funeste, pendant lequel mon esprit s'est représenté des choses horribles. J'ai vu l'enfer ouvert, et les supplices effroyables que l'on y fait souffrir à ceux qui, comme moi, n'ont suivi dans leur vie que ce que la perversité de leur ame leur inspiroit. Qu'il va m'en coû-

ter pour la vaine satisfaction que j'ai eue de me singulariser par mes opinions criminelles ! Je vous ai trompés, mes amis, et je me suis trompé moi-même. — Mon cher maître, dit l'*Espagnol*, s'il étoit permis à votre serviteur *Diego de la Plata* de vous donner quelque petit conseil, je vous dirois que ces lamentations que vous faites sont excellentes, mais qu'il conviendroit plutot que vous employassiez cet intervalle de connoissance que le ciel vous envoie, pour examiner votre conscience, et vous confesser ensuite. Je connois le *R. P. Anselme*, *récollet*, qui a assisté *Louis-Dominique Cartouche* à la mort; il a reçu de *Rome* le pouvoir d'absoudre tous les cas réservés; je vais le chercher. — Hélas ! mon cher *Diego*, dit le *Compère*, crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Oui-dà, mon doux maître, reprit l'*Espagnol*; il y en a bien eu pour *S. Longin*, qui avoit percé le côté de Notre-Seigneur. — Va donc, dit le *Compère*, cours, et reviens au plus vîte avec cet homme de Dieu. . . . Ventrebleu, s'écria *père Jean*, si quelque *frocard* a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, et je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrère, dit *Vitulos*, si vous aimez votre neveu, laissez lui la satisfaction de

mourir comme il veut. Les mourans sont comme les enfans ; ils ont des fantaisies ; il faut s'y prêter. Que ce soit un moine ou un autre qui assiste le *Compère* dans ce moment, peu importe, moyennant qu'il se tranquillise, et qu'il avale la pillule sans faire la grimace. — Je ne suis point de ce sentiment-là, dis-je à mon tour : ce moment est trop précieux pour abandonne un homme à lui-même, ou entre les mains de quelque béat, qui est plus capable de lui faire tourner la tête, que de lui procurer des secours solides et nécessaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaises et de puérilités la cervelle d'un malade ; il s'agit de lui donner une idée sublime et majestueuse de l'auteur de la nature, une idée nette et distincte de la religion, et d'affermir sa foi sur tous les dogmes qu'elle prescrit ; il s'agit ensuite de lui rappeler ses fautes, de lui inculquer un repentir sincère, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en santé, ainsi qu'une confiance solide en la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me sera possible, de toutes ces choses envers le *Compère*, et je le prie de m'écouter. . . . — J'allois continuer, mais le *Compère* me témoigna que je lui ferois plaisir de me taire, et pria

derechef l'*Espagnol* d'aller lui chercher un confesseur.

Père Jean voyant cela, dit à son neveu de mourir de la façon qu'il l'entendroit, et sortit.

CHAPITRE LV.

Suite de cette aventure.

DIEGO partit donc, ainsi qu'il en avoit été requis, et ne tarda guère à amener son père *Anselme*.

Lorsque ce religieux fut entré, il nous fit tous sortir de la chambre, et se mit en devoir de confesser le *Compère*. Comme il n'y avoit qu'une cloison entre cette chambre et le cabinet où nous nous étions retirés, et qu'ils parloient assez haut l'un et l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le *Compère*, baigné de larmes, se confessa d'abord de tout ce que le *récollet* voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'enfer, d'un tableau si dégoûtant du paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le moine par le collet, et de le jeter en bas de l'escalier.

Enfin, le *récollet* finit par dire au malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de son bien aux pauvres, un tiers aux ames du *purgatoire*,

et le reste à l'église, ce que le *Compère* promit de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promesse, le religieux insista, et le malade nous fit appeler pour lui remettre sa part de la bourse commune : mais on lui répondit que *père Jean* avoit la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, le père *Anselme* ordonna au *Compère* de jeûner au pain et à l'eau pendant six ans, s'il revenoit de sa maladie, et d'entrer au bout de ce temps-là, dans le tiers-ordre de *S. François*. Le *Compère* promit non-seulement toutes ces choses, mais il demanda, en outre, s'il ne seroit point plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet ordre. Le *récollet* répondit que oui ; mais comme il ne lui étoit point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffiroit ; en conséquence de quoi il encapuchonna le *Compère*, et lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le *Compère*, ainsi accoutré, commença à envisager la mort avec courage et résignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avois point encore éprouvée. Joignez vos prières aux miennes, pour demander à Dieu que les marques vénérables dont je suis revêtu, soient les instrumens de mon triomphe sur *Satan*, et les preuves les plus complètes de mon humilité.

Comme *Diego* étoit sorti aussitôt qu'il eut introduit le *récollet*, il rentra en ce moment avec un *carme* qu'il avoit été chercher ; et un *jacobin*, qu'il avoit vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presque en même temps.

Lorsque ces nouveaux venus virent le *récollet*, et qu'ils se virent l'un et l'autre, ils demandèrent à l'*Espagnol* s'il se moquoit d'eux ; mais le *récollet* leur demanda à son tour si ce n'étoit pas plutôt de lui qu'ils se moquoient : de sorte que, de propos à autres, les moines s'échauffèrent, et se mirent à faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils alloient en venir aux mains, lorsque *père Jean* rentra.

Le *révérend* ne sut d'abord s'il rêvoit ou s'il veilloit. La vue de ces trois moines en dispute, celle du *Compère* en capuchon, le firent reculer d'étonnement ; mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, tomba sur cette *monacaille*, et les alloit assommer tous, si *Vitulos* et moi n'y eussions mis le holà. Les trois religieux prirent d'abord le *révérend* pour le diable. Le *carme* effrayé se sauva sous le lit, le *jacobin* se mit à crier *miséricorde*, et le *récollet* se mit à l'exorciser. D'un autre côté, *Diego* étoit tombé évanoui ; le *Compère* se démenoit sur son lit, un chien que nous avions

aboyoit à tout rompre : et le chat, épouvanté, étoit grimpé aux vitres, où il poussoit des miaulemens effroyables.

Lorsque la colère de *père Jean* fut un peu appaisée, il fit sortir le *carme* de son réduit, et il ordonna aux trois moines de s'embrasser. — Or ça, *caffards*, de par tous les diables, dit-il, qui faites le métier de réconcilier les pécheurs avec Dieu, réconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! monsieur, dit le *jacobin*, ne savez-vous pas que nous ne nous réconcilions jamais avec personne? Ces bons pères ont la gloire de leur ordre à soutenir, et moi j'ai celle du mien. *Défressurez-nous*, si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. — Sors donc d'ici, race de vipère, reprit *père Jean*, et va vuider ton différend dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon, dit le *récollet!* — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même temps le *révérend* sauta à son sabre qui étoit pendu contre la muraille, et les trois moines faillirent à se casser le cou en dégringolant l'escalier.

Lorsque cette monacaille fut disparue, je dis à *père Jean* : votre *révérence* vient de faire encore un bel exploit : voici bien une autre affaire que votre querelle de *Londres;*

là

là vous n'aviez affaire qu'à un *lord ;* ici ce sera au corps entier des ecclésiastiques. — Eh ! que peut-il m'arriver de pis qu'à *Londres*, répondit le *révérend !* le *lord* y a voulu me faire assassiner, et la justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelque égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avoit-elle même des égards pour mon neveu ? Si je n'étois venu mettre ces originaux à la raison, le charivari qu'ils faisoient auroit duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques momens, puisqu'il faut qu'il parte...

Or ça, notre ami, continua le *révérend* en s'adressant au *Compère*, te voilà pas mal accoutré avec ton capuchon : je me suis toujours bien douté que tu ferois quelque folie à l'heure de la mort, mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime philosophie, et tu finis par être celui de la plus vile superstition : fin vraiment glorieuse et digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard et sans principes, mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les hommes. Va, je te

renie pour mon neveu, et je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots, le *révérend* prit son havresac, et fut se loger deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions; et quelques instances que *Vitulos* et moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE LVII.

Mort du Compère Mathieu.

Le *Compère* ne prêta guère d'attention, ni à ce que son cher oncle lui dit, ni à son départ. La scène qui venoit de se passer lui avoit causé une émotion si considérable, qu'il avoit perdu les trois-quarts du bon sens qui lui restoit. Enfin, il entra dans une seconde léthargie que nous crûmes être la dernière; mais au bout de deux heures il reprit ses sens, et redemanda son *récollet*: on lui dit qu'il reviendroit plus tard; mais, comme cela ne le contentoit pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le sculpteur de chercher quelque ecclésiastique.

Le sculpteur revint un moment après avec un prêtre séculier. Celui-ci étoit un vénérable vieillard qui faisoit tout uniment son métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en sa vie de la *constitution*, et qui n'avoit jamais lu les *nouvelles ecclésiastiques*. Il aborda le *Compère* d'un air ouvert et affable; et après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtât son capuchon, parce que cela devoit le gêner; ce que le compère permit.

Lorsque ce prêtre eut appris que le

malade s'étoit confessé, il lui dit: mon cher enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de misères cette vie est remplie, et à savoir que la mort d'un vrai chrétien est la fin de ses misères. Envisagez donc votre dernier moment comme un port assuré, où vous serez à l'abri de toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du père commun de tous les hommes. Si vous avez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, et demandez-lui pardon de vos égaremens. Si vous n'avez pas eu toute la foi que la religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme et sincère, et croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes et les déréglemens qui déshonorent le sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siècle, la corruption de notre nature vous auront peut-être fait secouer le joug de la religion de vos pères; ils vous auront conduit à cette espèce d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui; rentrez donc dans cette religion; croyez que Dieu a envoyé son fils sur la terre pour éclairer les hommes, et pour les tirer de l'esclavage où la chute de leur premier père les avoit plongés; croyez que ce fils de Dieu est Dieu lui-même; croyez, en un mot, tous les dogmes et les mystères

que l'évangile contient, et que l'on vous a vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Des mystères augustes, quelqueimpénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi et de notre vénération. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'église, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêt, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étoient faits pour être les défenseurs de la pureté de la religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'évangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer : nous devons juger de l'évangile par l'évangile même, et par les discours de ceux qui, en le prêchant, se conforment à ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'ecclésiastique ; les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai pas non plus vos derniers momens de cent propos inutiles qui ne servent qu'à jeter un malade dans le trouble et l'effroi, ou dans une superstition odieuse et criminelle ; il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincère de vos fautes, une ferme confiance en Dieu et aux mérites de Jésus-Christ.

Le *Compère* ayant répondu que *oui*, le prêtre continua ses exhortations, et dit des choses si touchantes, que le malade, *Vitulos* et moi fondîmes en larmes. Enfin, le bon vieillard se disposoit à chercher le *viatique*, lorsque le *Compère* entra tout-à-coup en agonie et expira. Quelques heures plutôt il seroit mort comme un *sot*, et il mourut comme un *saint*.

Le lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea ; il doit en juger par l'attachement tendre et sincère que j'avois pour mon cher *Compère*.

La fureur qu'il avoit de philosopher l'avoit conduit d'erreurs en erreurs, et lui avoit attiré ainsi qu'à moi, bien des peines et des traverses ; ce qui l'avoit rendu farouche sur la fin de sa vie ; d'ailleurs, il avoit le cœur bon, il étoit humain et compâtissant. Ces vertus seules feroient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut pas plus par envie d'en faire que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre *Espagnol*. Le *Compère* fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis pour le vacarme qu'il faisoit, et trois jours après on fut obligé de le conduire aux petites maisons. Nous ne restions plus que trois, *père Jean*, *Vitulos* et moi ; mais nous

nous séparâmes bientôt. Le *révérend* se fit capitaine de dragons, son confrère retourna chez les *capucins*, et moi, je demeurai à *Paris*.

Le prêtre respectable qui avoit assisté le *Compère* dans ses derniers momens, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété m'attachèrent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumières et son zèle me ramenèrent à mon ancienne croyance : il me démontra, par des argumens invincibles, la vérité des dogmes que j'avois rejetés si légérement ; et je compris enfin que, si les passions et la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matière de foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos foibles lumières.

FIN.

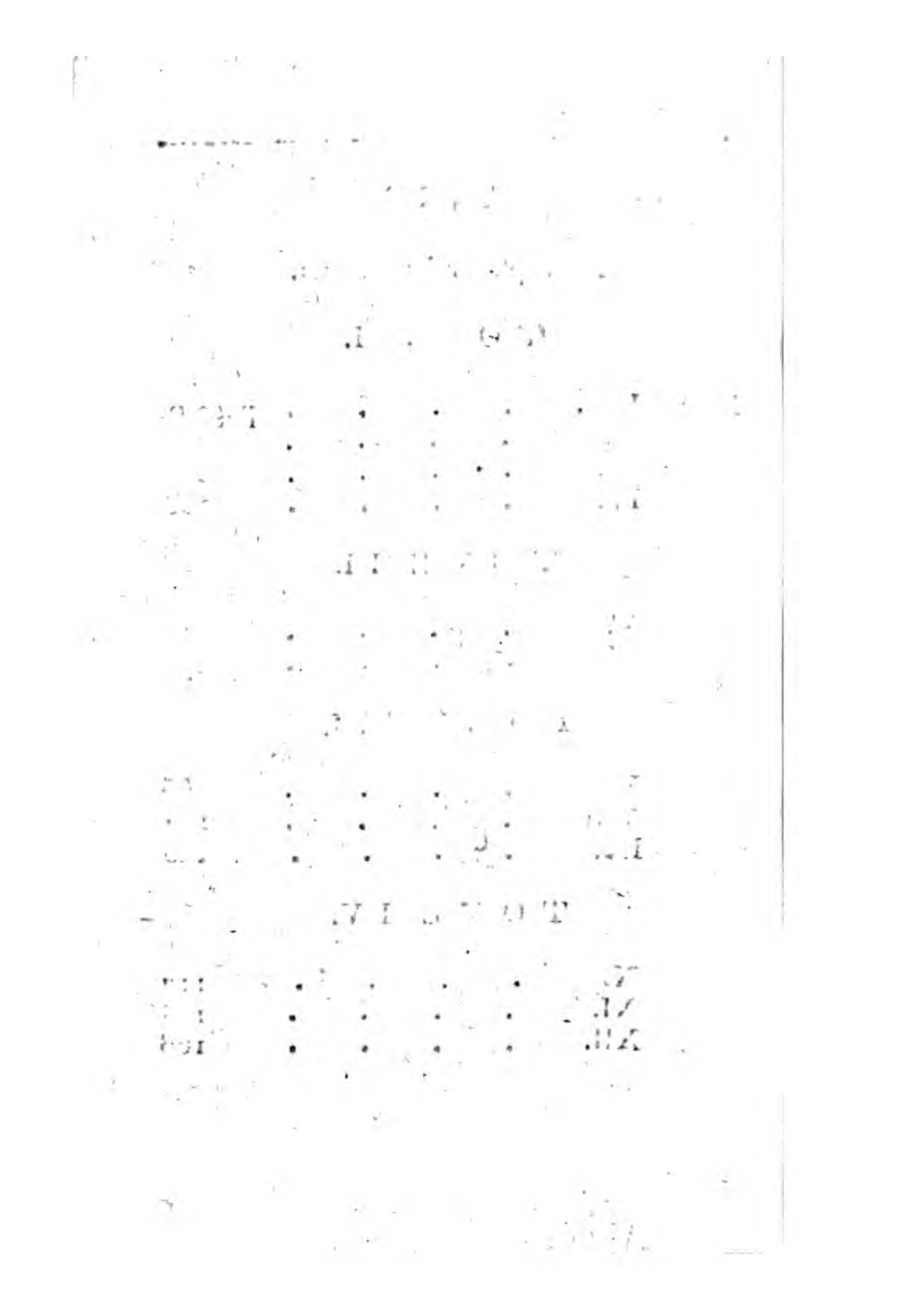
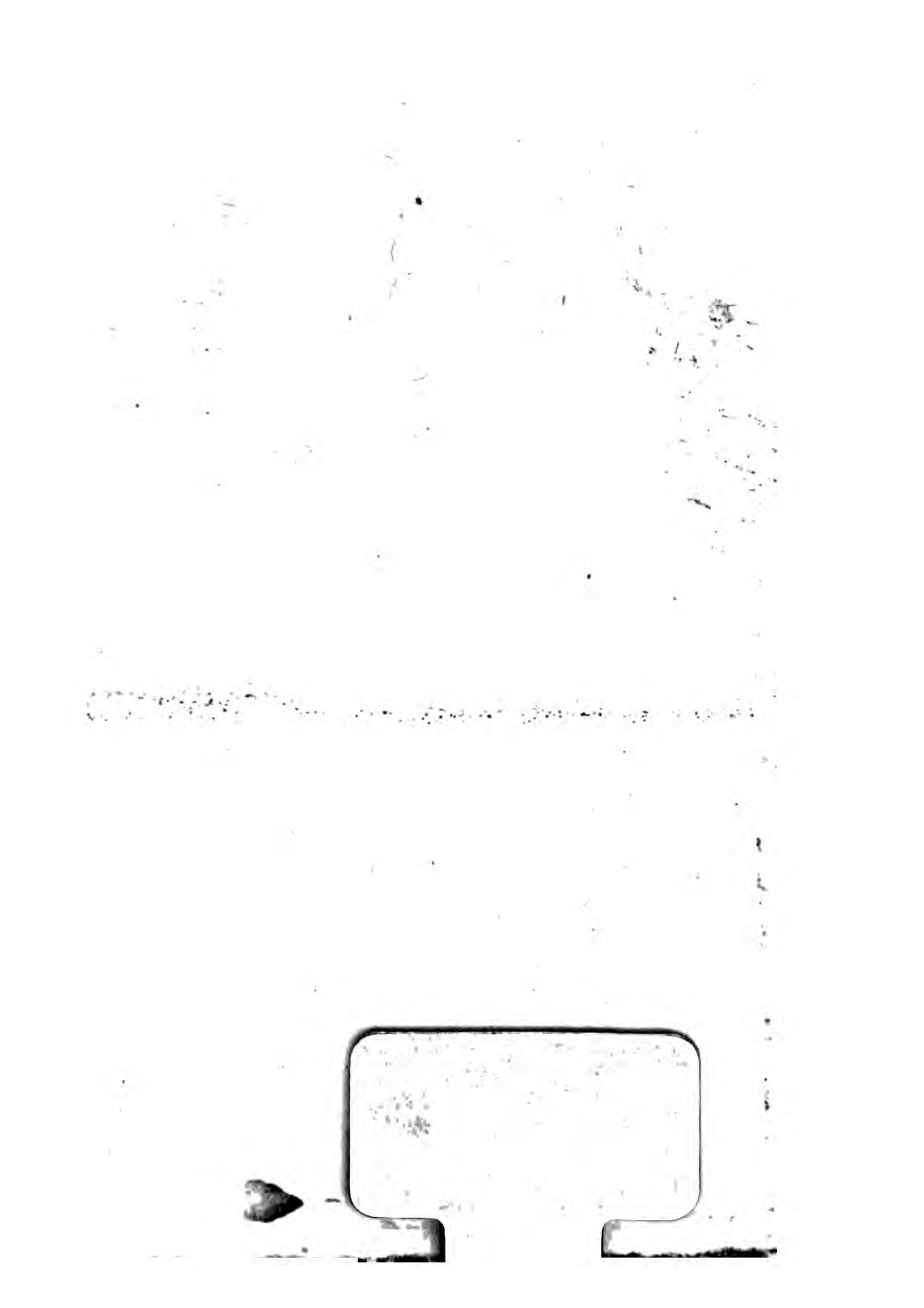
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome IV.

CHAPITRE XXXIV. *Suite de mes aventures.* page 1.
CHAP. XXXV. *Suite de mes aventures.* 7.
CHAP. XXXVI. *Discours du vieillard François.* 12.
CHAP. XXXVII. *Suite du discours du vieillard.* 19.
CHAP. XXXVIII. *Récit des aventures du* père Jean *après le naufrage.* 24.
CHAP. XXXIX. *Raisonnement sur l'opinion du* Compère. 51.
CHAP. XL. *Raisonnement de* Vitulos *sur ce qui a été dit dans le chapitre précédent.* 39.
CHAP. XLI. *Continuation du même sujet.* 44.
CHAP. XLII. *Continuation du même sujet.* 46.
CHAP. XLIII. *Suite du discours au* Compère. 65.
CHAP. XLIV. *Discours de* Diego, *etc.* 83.
CHAP. XLV. *Changement de matières.* 99.
CHAP. XLVI. *Réflexions sur l'aventure du chapitre précédent.* 106.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XLVII. *Continuation du même sujet.* page 110
CHAP. XLVIII. *Suite de cette aventure.* 116
CHAP. XLIX. *Suite de cette aventure.* 121
CHAP. L. *Suite de l'emprisonnement de* père Jean. 129
CHAP. LI. *Suite du même sujet.* 135
CHAP. LII. *Changement de matière.* 140
CHAP. LIII. *Evénement funeste.* 147
CHAP. LIV. *Suite de la maladie du* Compère. 161
CHAP. LV. *Suite de cet événement.* 165
CHAP. LVI. *Mort du* compère Mathieu. 171

Fin de la Table des Chapitres.



920367